Ie ne fay rien
sans
Gayeté
(Montaigne, Des livres)
Ex Libris
José Mindlin

LE BRÉSIL.

DE L'IMPRIMERIE DE PILLET AINÉ.

LE BRÉSIL,

OU

HISTOIRE, MŒURS,

USAGES ET COUTUMES

DES HABITANS DE CE ROYAUME;

PAR M. HIPPOLYTE TAUNAY,

Correspondant du Muséum d'histoire naturelle de Paris,

ET M. FERDINAND DENIS,

Membre de l'Athénée des sciences, lettres et arts de Paris.

Ouvrage orné de nombreuses gravures d'après les dessins faits dans le pays par M. H. Taunay.

TOME QUATRIÈME.

PARIS,

NEPVEU, PASSAGE DES PANORAMAS, N° 26.

1822.

LE BRÉSIL.

CHAPITRE XVI.

De la ville et de la capitainerie de Bahia.

La province que nous allons faire connaître est depuis long-tems considérée comme la plus importante du Brésil après celle de Rio-Janeiro ; elle lui a même disputé presque toujours le premier rang, et c'est sans doute à cause de son éloignement de Minas-Geraës qu'elle ne l'occupe pas. Située, en effet, presque au milieu des autres capitaineries ma-

ritimes, sa position géographique paraît en quelque sorte offrir de plus nombreux avantages au commerce ; elle possède peut-être le plus beau port du monde, et de nombreux fleuves de l'intérieur viennent apporter jusque dans ce havre magnifique les productions de son fertile territoire.

Si la navigation du rio Doce et du Belmonte est facilitée par les travaux que l'on commence à y entreprendre; si l'on peut se rendre aisément dans les mines par ces deux routes nouvelles, nous croyons que Bahia marchera l'égal de Rio-Janeiro, qui, nous le répétons, a l'immense avantage de réunir le commerce du sud et celui de l'intérieur.

Ayant résidé pendant quelque tems

dans les deux provinces, nous serons fréquemment à même de les comparer, et nous le ferons toujours avec la plus entière impartialité. Nous tâcherons surtout de prouver que les deux capitales peuvent, en réunissant toujours leurs efforts à ceux de Pernambuco, parvenir à un degré de prospérité jusqu'à présent inconnu dans les villes de l'Amérique-Méridionale.

Les mœurs et les coutumes de Bahia (1) se trouvent en grande partie

(1) M. F. Denis, qui s'est chargé de la description de Bahia, a jugé convenable cette fois, avant de donner des détails sur le reste de la capitainerie, de parler de la capitale, comme l'a fait M. Taunay au chapitre qui traite de Rio-Janeiro.

dans les villes environnantes, et il est important de les faire connaître ; cependant il y a de nombreuses modifications apportées par le séjour continuel des étrangers, et nous tâcherons de les faire sentir : c'est là également que viennent aboutir toutes les entreprises importantes, que les intérêts s'agitent, et que l'on fait quelques efforts pour apporter des améliorations à l'état actuel du reste de la province.

Quoique la ville de Bahia, plus connue autrefois sous le nom de San-Salvador, ne soit pas fort ancienne, elle a une origine en quelque sorte merveilleuse, et cependant bien avérée. Un certain Diogo Alvarez-Correa, échappé à un naufrage, et recueilli par les indigènes, semble être

son fondateur. Vers 1516, ce jeune navigateur se rendait dans les Indes-Orientales ; mais, vers la hauteur des côtes du Brésil, son navire fut battu par la tempête, et il alla bientôt se perdre sur les bas-fonds qui se trouvent situés au nord de Bahia. Tous les malheureux qui échappèrent à ce naufrage ne tardèrent pas à être dévorés par les Tupinambas, vers lesquels ils s'étaient empressés d'accourir. Alvarez seul, et moins imprudent, pensa à se munir, avant de quitter le bâtiment, de quelques objets ordinairement agréables aux sauvages : cette précaution le sauva ; car, lorsqu'après avoir visité la côte, et s'être caché quelque tems, il tomba au pouvoir des sauvages, il sut captiver leur bienveillance en leur offrant une par-

tie de ce qu'il avait pu rassembler ; il réserva cependant un mousquet, ainsi que des munitions ; et cette arme lui acquit par la suite un pouvoir auquel il ne pouvait point prétendre. Le même jour, dit-on encore maintenant à Bahia, un oiseau de proie alla s'abattre à quelque distance des sauvages étonnés des présens dont on venait de les combler : Alvarez l'ajuste avec adresse ; il tombe, et, pour la première fois, les échos de la baie répètent le bruit de nos armes meurtrières. Effrayés de ce prodige, les sauvages s'empressent autour de notre héros ; ils le regardent comme un envoyé du tonnerre ; ils l'appellent *Caramourou* ou l'homme de feu, en le suppliant de les épargner. Bientôt il devient en quelque sorte leur

chef; il les guide au combat contre les Tapuyas; et c'est après que la victoire est venue couronner ses efforts, qu'il épouse la fille d'un des Tupinambas les plus considérés de la tribu. Aidé de ses nouveaux compagnons, il fait élever quelques cabanes sur le rivage de la baie, dans l'emplacement occupé aujourd'hui par l'église da Graça; ses conseils dirigent les Tupinambas; ils construisent de nombreuses embarcations, et vont explorer l'intérieur de la baie qu'ils connaissaient à peine, quoiqu'ils en fussent les dominateurs; ils adoptent enfin une espèce de police intérieure, plus régulière que celle qui les régissait précédemment. Exempt de tout chagrin, considéré en quelque sorte comme le chef d'une nation dont il était en

même tems le législateur, Caramourou aurait dû borner ses efforts à conserver la tranquillité dont il jouissait ainsi que la tribu ; mais un bâtiment marchand venant de Dieppe, et arrivé probablement pour charger des bois de teinture, lui fit concevoir tout à coup le désir d'étendre encore les bienfaits de la civilisation chez le peuple qui l'avait accueilli. Il partit donc pour la France (1) avec une de ses femmes nommée *Paragouassou*. Henri II régnait alors ; il accueillit avec bienveillance un homme dont il espérait tirer quelques avantages. La jeune Tupinambas, convertie au

(1) Tous les historiens ne s'accordent point sur ce fait ; mais nous indiquerons à la fin de l'ouvrage leurs différentes versions.

christianisme, fut baptisée sous les auspices de la reine qui lui servit de marraine, et lui donna le roi pour parrain; mais il ne fut pas permis au jeune Portugais de retourner à Lisbonne, comme il le désirait si vivement, et il se vit en quelque sorte obligé de faire jouir la France des avantages qu'il réservait à sa patrie. D'après un traité passé avec un riche négociant, on lui confia deux gros navires chargés d'objets utiles à son établissement; il s'engagea à lui former une cargaison des différentes denrées qu'il jugerait propres au commerce, et promit d'établir une sorte d'alliance avec les indigènes.

De retour à Bahia, où il fut reçu avec le plus vif empressement par ses anciens compagnons, il déploya

tant d'activité, que bientôt on vit de nombreuses peuplades, errantes jusqu'alors, se réunir pour se livrer entièrement à l'agriculture. Une église même ne tarda pas à s'élever, et quelques Tupinambas adoptèrent la religion chrétienne.

Cet état de bonheur ne pouvait point durer long-tems; il devait être interrompu par l'arrivée de Francisco-Pereyra Coutinho, à qui Jean III avait accordé toute la capitainerie, et qui venait en prendre possession. Plusieurs années auparavant il avait tenté de s'établir à l'endroit où s'est élevée depuis l'église de Nossa-Senhora-da-Victoria; mais les indigènes lui avaient fait une guerre cruelle, qui l'avait obligé d'abandonner cette partie de la province, pour se rendre

aux Ilheos, d'où il alla sans doute à Lisbonne, et revint à Bahia, pour former l'établissement que les lois du royaume lui permettaient exlusivement de fonder. Il eut d'abord recours à Caramourou pour la réussite du projet qu'il méditait depuis longtems; mais bientôt il ne sut plus dissimuler la violence de son caractère, et rejeta les moyens de douceur employés jusqu'alors pour captiver la bienveillance des indigènes. Ceux-ci ne tardèrent pas à se repentir d'avoir accueilli ce nouveau chef et les aventuriers qui l'avaient suivi; mais un de leurs guerriers fut tué, et leur fureur ne connut plus de bornes. Caramourou voulut en vain rétablir la paix entre les deux partis; ses efforts devinrent suspects à Coutinho, qui

le fit transférer à bord d'un navire, en répandant le bruit de sa mort. Paragouassou adorait son mari, et le désir de la vengeance succéda bientôt au désespoir : elle arme ses compatriotes, elle appelle les vaillans Tamoyos ; rien ne peut lui résister. Méprisant les armes terribles dont ils connaissent les effets sans les craindre, les Tupinambas et leurs alliés brûlent les sucreries, détruisent les plantations, tuent l'un des fils de Coutinho, et célèbrent chaque jour d'horribles festins, où ils font entendre des cris de rage, signal de la destruction.

Quand de nombreuses années se seront écoulées, l'on se rappellera encore avec étonnement le courage de ces hommes terribles ; mais déjà leurs

exploits ont été célébrés ; déjà les muses brésiliennes ont chanté leurs efforts et leur reconnaissance !

Coutinho fut obligé de se retirer aux Ilheos ; mais nos funestes présens d'Europe étaient devenus indispensables aux peuples qui le chassaient. Quelques-uns d'entre eux, et ce ne fut néanmoins que de l'avis d'un petit nombre, allèrent proposer une paix durable, que d'autres ne voulaient pas conclure. Le donataire l'accepte imprudemment ; il met à la voile pour Bahia dans une caravelle, suivi d'un petit bâtiment qui porte Caramourou : déjà ils étaient en vue de l'immense baie. Le vent souffle tout à coup avec violence, les vagues s'élèvent, et les navires vont échouer sur les bas-fonds de l'île d'Itapa-

rica, où ils se brisent. Luttant contre la fureur des flots, Coutinho gagne enfin le rivage ; mais les Tupinambas ont distingué le naufrage : ils s'élancent dans leurs pirogues, ils débarquent en faisant entendre des cris de vengeance ; et les malheureux Portugais succombent après une défense opiniâtre. Coutinho, accablé par le nombre, reçoit lui-même le coup de la mort ; mais les équipages de Caramourou sont épargnés à sa considération. Il est reconduit en triomphe dans son habitation, il revoit sa femme, il embrasse ses enfans, et il redevient le chef des Tupinambas.

Nous sommes loin de vouloir excuser la manière barbare dont ces indigènes massacrèrent l'infortuné donataire ; mais on ne peut guère les

accuser de perfidie, en se rappelant qu'il n'y avait qu'un fort petit nombre de tribus qui l'eussent engagé à venir habiter au milieu d'elles.

Caramourou continua à diriger l'établissement déjà commencé, jusqu'à ce que Jean III, voulant régulariser enfin la colonie naissante, envoya Thomé de Souza à San-Salvador, comme gouverneur général avec plusieurs jésuites, et entre autres Nobrega, afin de convertir au christianisme les indigènes. L'expédition partit d'Europe au mois d'avril 1549, et, après deux mois de navigation, entra dans la rade connue dès cette époque sous le nom de baie de Tous-les-Saints. Caramourou, déjà fort âgé, s'était établi à quelque distance de la ville, abandonnée de Cou-

tinho. Il joignit ses efforts à ceux de Thomé de Souza, et l'on jeta bientôt les fondemens de la capitale de tout le Brésil, à une demi-lieue environ de l'ancien établissement. On commença dès-lors à construire une cathédrale, un palais pour le gouverneur, des bâtimens destinés à la douane ; et, en quatre mois, cent maisons commodes s'étaient déjà élevées. Peut-être aucune ville au monde ne s'est-elle accrue aussi rapidement. L'espace ne nous permet pas de parler des travaux qui l'amenèrent successivement à l'état de prospérité où elle est arrivée; nous avons voulu faire connaître son origine, et nous allons nous efforcer maintenant de donner une description rapide, mais détaillée, de ses édifices, de ses habitans,

de C. Motte.

de son commerce et de ses ressources intérieures.

Lorsque l'on entre dans l'immense baie de Tous-les-Saints, il est impossible de se défendre d'un mouvement d'admiration : à gauche l'île d'Itaparica, couverte dans tous les tems d'une végétation brillante, présente aux regards, pendant un espace de plusieurs lieues, ses forêts et ses plantations immenses ; sur le côté opposé, la ville se deploie en amphithéâtre ; plus loin, des terres éloignées élèvent leurs cimes bleuâtres du sein des eaux.

En considérant la manière hardie dont San-Salvador a été construit, la surprise redouble : de nombreuses maisons suivent les sinuosités du rivage ; mais on considère plus haut

de vastes édifices au milieu d'une foule d'autres bâtimens qui, en s'avançant jusque vers la pente de la colline, s'élèvent au milieu d'une verdure éclatante. (*Voyez la gravure en regard.*) Le collége des jésuites, l'ancienne cathédrale, le palais du gouverneur et le théâtre, se font distinguer surtout par leur vaste construction. (1)

Le navire, qui, long-tems avant

---

(1) Il était impossible de donner la vue entière de la ville, puisqu'elle a environ une lieue de longueur; mais on a choisi une des portions les plus pittoresques : on aperçoit dans le bas le fort de la mer, l'arsenal, la douane, l'église de la Conceçaon, etc.; plus haut, le théâtre, une partie du palais du gouverneur.

d'entrer, a été signalé par différens signaux, doit aller mouiller, de préférence, à quelque distance du fort de San-Marcello, qui est bâti sur un rocher au milieu du fort, et que l'on connaît plus ordinairement sous le nom de *fort de la mer;* sa forme est circulaire; il a deux batteries. Nous pensons qu'il peut être d'une très-grande utilité pour la ville, qui, en général, n'est pas à beaucoup près aussi bien défendue que Rio-Janeiro, à cause de la facilité de son entrée; tous les jours, néanmoins, on fait des améliorations dans les fortifications, dont quelques-unes avaient été abandonnées depuis les guerres de la Hollande.

Après les visites ordinaires des envoyés de la douane et des officiers

de santé, il est permis d'entrer dans l'intérieur de la ville; et c'est alors que l'étranger, qui n'a vu aucun établissement d'Amérique, marche de surprise en surprise; tous ses sens sont affectés à la fois d'une manière nouvelle. Les choses les plus indifférentes, et qui plus tard ne l'occuperont pas un instant, lui paraissent singulières. Cette rue étroite, bordée de chaque côté par des maisons d'une assez laide apparence, ne se rapporte point à l'idée qu'il s'était formée de la ville en la voyant du port; mais il est frappé en même tems du bruit qui s'y fait entendre, et de l'activité de la population : ici, ce sont des noirs qui soulèvent de lourds fardeaux, et se disputent entre eux à qui se chargera du moins pe-

sant ; là des matelots s'enivrent dans un cabaret ; plus loin des négresses vendent en criant des fruits, de la viande sèche, du poisson salé, des espèces de bouillies et toutes sortes d'alimens préparés avec de la farine de manioc ou de maïs. L'odeur qui s'exhale de ces différentes préparations, celle qui sort des vastes magasins de toute espèce, affectent singulièrement l'odorat, qui ne sait trop démêler quel est le parfum dominant.

Cette rue, dont nous indiquons avec rapidité le bruit et le mouvement, est à peu près la seule de toute la ville basse. Elle se nomme Praya (*plage*) à cause de son voisinage du bord de la mer ; et c'est là qu'ont été construits, pour la commodité des

négocians, la douane et les immenses magasins, connus sous le nom de *trapiches*, où sont amoncelés les cuirs, le coton, le sucre, le café et le rum, en un mot tous les produits commerciaux de la capitainerie. C'est un peu plus loin que se trouve situé le marché aux légumes et au poisson : moins bien approvisionné que celui de Rio, il est souvent plus cher, et ne présente point une aussi grande variété de productions. Plus loin, en traversant quelques petites rues habitées par des tailleurs et des marchands de drap, on entre sur la place où a été construit le bâtiment de la Bourse ; c'est une vaste maison d'une architecture bizarre, que nous aurons occasion de visiter, mais qu'il faut abandonner mainte-

nant pour retourner sur nos pas, examiner un instant l'arsenal et le chantier, d'où sont sortis plusieurs beaux bâtimens, visiter le grenier général des farines et des légumes secs, et nous arrêter devant l'église de la Conceçaon, qui, à la vérité, n'est point d'une très-noble architecture, mais cependant mérite toute l'attention du voyageur, parce qu'elle a été, pour ainsi dire, entièrement construite en Europe, et que les pierres, toutes numérotées, ont été transportées à Bahia, sur deux frégates. Cette église, et Nossa-Senhora-do-Pilar (Notre-Dame-du-Pilier), forment maintenant les deux paroisses dont relèvent les habitans de cette partie de la ville.

L'étranger, qui, après avoir satis-

fait rapidement sa curiosité, veut visiter la ville haute, est souvent dupe de son inexpérience. Des rues en pente rapide, des escaliers dégradés, placés entre plusieurs maisons, y conduisent à la vérité ; mais si la crainte d'un soleil brûlant lui fait prendre ce dernier chemin, il en est bientôt puni. Après avoir gravi des marches brisées, encombrées de tas énormes d'immondices de toute espèce, il parvient au milieu de cette brillante verdure qu'il a admirée du port, et il est fort étonné de ne voir que des plantes inutiles et des ricins, qui croissent spontanément dans les espaces situés entre les maisons : souvent il ne sait plus se reconnaître, et presque toujours il se voit obligé de redescendre.

Le plus sûr est de monter une des rues qui ont pris le nom de *ladeira* (côte); quelques-unes sont bordées de maisons de chaque côté ; quelques autres ne présentent que de vastes murailles d'appui, des espèces de précipices, ou de vieilles masures dans l'état le plus délabré.

La plus fatigante, mais la plus courte, est celle qui se trouve près de l'église de la Conceçaon, dont elle prend le nom ; de fortes poutres retenaient autrefois un mur immense bâti pour empêcher l'éboulement d'une grande terrasse ; mais, il y a quelques mois, la charpente a été entraînée par l'écroulement de la muraille, et l'on est obligé maintenant de prendre la rue voisine, appelée la *Preguica* ou la paresse, parce

qu'elle est préférée de ceux qui veulent éviter les montées trop fatigantes.

Si l'on entre dans la ville haute par cette ladeira, on est surpris de l'extrême différence qui existe entre les deux quartiers ; d'un côté la baie se déploie dans toute son étendue ; de l'autre, c'est une place où viennent aboutir plusieurs rues larges et bien pavées, bordées de maisons construites avec élégance et solidité. Le théâtre frappe d'abord les regards; on est surpris du brillant effet qu'il produit quand on l'aperçoit de la rade ; il est bâti sur un rocher, et il semble continuellement menacer la ville basse d'une chute funeste. C'est un vaste bâtiment carré, percé d'une infinité de fenêtres, et ayant un fron-

ton mesquin. Les portes se trouvent situées sous une espèce de galerie qui sert à supporter une terrasse, d'où les regards parcourent la baie dans tous les sens, et voient les navires s'avancer majestueusement au milieu de la rade hérissée d'une forêt de mâts.

En suivant la rue sur laquelle domine une partie des fenêtres du théâtre, on arrive au palais des gouverneurs, bâtie sur une place carrée où s'élèvent plusieurs autres édifices, tels que la prison et la monnaie ; tous sont d'une architecture massive et peu élégante ; mais ils ont été construits solidement et sont entretenus avec soin.

En continuant son chemin par la rue qui se trouve située en face du

palais du gouverneur, on arrive à la cathédrale, qui tombe pour ainsi dire en ruine, et qui se fait remarquer par l'étendue de son vaisseau; plus loin, c'est le palais archiépiscopal, et, à quelques pas de là, le magnifique collége des jésuites, bâti entièrement avec des pierres de taille apportées d'Europe: il est changé aujourd'hui en hôpital militaire; et l'église, qu'on peut regarder avec raison comme la plus belle de toutes celles de Bahia, tient lieu momentanément de cathédrale. Construite sur une vaste place auquel le collége donne son nom, elle s'élève précisément en face du couvent des franciscains, dont on ne peut se lasser d'examiner la bizarre architecture, qui présente dans ses ornemens l'assemblage de mille

figures grotesquement groupées : l'église à côté est assez belle.

C'est en grande partie dans le quartier du palais que se trouvent les établissemens utiles de la ville ; on y remarque une école de chirurgie, une *casa da Misericordia* (maison de miséricorde), avec un hôpital pour les pauvres, une maison pour les orphelines pauvres et nées de parens blancs.

Il n'existe peut-être pas maintenant dans l'Amérique-Méridionale une ville qui ait un nombre aussi considérable de couvens, tous parfaitement entretenus ; il y en a de carmes chaussés, de carmes déchaussés, de bénédictins, de franciscains, de capucins, de frères quêteurs de la Terre-Sainte. Les reli-

gieuses de divers ordres en forment quatre ; et il y a outre cela une foule de maisons moins importantes, habitées par des moines de différens ordres. Outre les églises de ces couvens qui sont ouvertes aux fidèles, on remarque six paroisses principales, connues sous les noms de San-Salvador (la cathédrale), Nossa-Senhora-da-Victoria, San-Pedro, Santa-Anna, San-Antonio, Santismo-Sacramento ou do Passo. Nous ne comptons point une foule de chapelles sous différentes invocations : ces églises sont ornées à peu près sur le même modèle, et nous aurons occasion d'en donner une description détaillée.

Quoique nous ayons fait connaître à peu près le quartier de la ville haute,

Litho de C. Motte

Palanquin à Batavia

habitée le plus ordinairement par les fonctionnaires publics, nous n'avons encore rien dit du faubourg da Victoria, que préfèrent les étrangers; nous le parcourrons après avoir dit un mot de l'aspect offert par la population habitant le voisinage du palais. Le tumulte a cessé, les cris des noirs ne se font plus guère entendre que dans l'éloignement. Des espèces de chaises, attelées ordinairement de deux belles mules, traversent les rues en sens divers, et se croisent fréquemment avec ces espèces de palanquins, appelés *cadeiras*, que des noirs portent sur leurs épaules, et qui demandent tant d'habitude de se tenir en équilibre pour y être commodément. (*Voyez la gravure en regard.*) Les Européens, peu accou-

tumés à se faire porter, préfèrent le plus souvent aller à cheval; mais il est indispensable pour un homme tenant à la haute société du pays, d'avoir une de ces cadeiras, qui doit le suivre dans ses visites, quand même il n'en devrait faire aucun usage. Quelques-unes, et particulièrement celles des dames, sont vraiment magnifiques; des étoffes moirées forment les rideaux; le sculpteur et le doreur ont pris soin d'embellir l'espèce de baldaquin auquel ils sont attachés. Les dames d'un certain rang, lorsqu'elles se rendent à l'église ou en visites dans leur cadeira, se font toujours accompagner par une négresse richement vêtue, ou par un petit domestique qui marche à côté d'elles prêt à recevoir leurs ordres.

On est surpris de l'extrême rapidité avec laquelle les nègres porteurs vous conduisent d'un lieu dans un autre : ceux des personnes riches sont ordinairement habillés d'etoffes éclatantes, et se font quelquefois remarquer par la bizarrerie de leur costume.

Il existe des cadeiras de louage, comme il y a des cabriolets de place dans les grandes villes d'Europe. Moyennant la somme peu considérable de quatre francs, on se fait conduire d'un bout de la ville à l'autre : ces cadeiras sont à celles des gens opulens ce que le fiacre est à nos brillans équipages.

La ville haute, comme nous l'avons déjà dit, est loin d'offrir l'aspect d'activité que l'on remarque dans le quartier du commerce ; les

magasins y sont en général fort peu nombreux ; ils sont remplacés par des cafés, des boutiques de pharmaciens, quelques auberges et des vendas ; des officiers de l'état-major, des soldats, des ecclésiastiques, des moines de tous les ordres, se croisent en sens divers. Les nègres de cadeiras, ceux qui sont destinés à porter des fardeaux de toute espèce dans la ville basse, se réunissent fréquemment à l'encoignure de certaines rues en attendant le moment d'être employés ; les uns s'occupent à faire des chapeaux de paille ; d'autres, plus industrieux, tressent des nattes de couleur destinées à tapisser quelques appartemens. Nous nous sommes plu souvent à examiner ces différens groupes, et nous avons été quelquefois surpris

de l'espèce de gaîté qui paraissait y régner. La musique surtout emploie leurs loisirs : comme tous les noirs, ils sont musiciens par instinct, et même beaucoup d'entre eux ont inventé des instrumens à cordes et à vent, qui ont quelque analogie avec ceux dont nous nous servons. Nous remarquions surtout un nègre porteur qui, sans avoir appris la fable et sans connaître l'origine de la lyre, avait su faire un violon d'écaille de tortue, garni d'une seule corde de baleine très-déliée ; il tirait de cet instrument singulier des sons graves, ayant quelque analogie avec la voix humaine ; ses airs étaient monotones et se ressemblaient nécessairement beaucoup ; mais jamais ceux d'Orphée ne produisirent plus d'effet :

tous les amateurs du quartier venaient écouter notre musicien, qui s'accompagnait en chantant des paroles assez douces dans sa langue; peu à peu il roulait ses yeux dans leur orbite avec une expression singulière; l'enthousiasme le plus délirant se peignait sur sa physionomie; et, s'il continuait à chanter, ses compagnons ne pouvaient plus résister aux charmes puissans de l'harmonie; ils s'approchaient et se penchaient vers lui en imitant ses gestes; ils lui répondaient par des paroles entrecoupées et par le son de divers instrumens; alors l'ivresse était à son comble, et la plume est insuffisante pour exprimer tout ce qu'ils paraissaient ressentir.

Un Européen n'entend pas grand'

chose à la scène que nous venons de décrire ; il ne saurait même deviner le sujet qui émeut si extraordinairement cinq ou six personnes, et cependant il ne peut demeurer spectateur insensible : l'harmonie sauvage exerce son pouvoir sur lui comme sur les noirs qu'il observe ; mais c'est avec moins d'empire, car elle les conduit sans doute en Afrique, et leur rappelle les souvenirs de la patrie !

Pour se rendre dans le quartier préféré depuis long-tems par les étrangers, il faut s'avancer au milieu d'une grande rue droite, communiquant avec une infinité d'autres bâties à peu près sur le même modèle; elle se nomme *rua de San-Bento*. Non loin de l'entrée, on aperçoit le couvent des bénédictins, qui est

encore à s'achever, malgré l'état florissant des finances des bons Pères. Plus loin, on remarque l'église de San-Pedro, paroisse assez vaste, qui divise la rue en deux ruelles aboutissant à une grande place, où les capucins italiens ont construit leur couvent et leur église. Ce dernier bâtiment ne fait pas honneur au goût des fondateurs : il était d'abord bâti sur un joli modèle ; ils ont gâté sa façade par un fronton singulier, où l'on a formé une espèce de mosaïque avec des morceaux de faïence et des cailloux d'une fort belle couleur noire. On peut descendre de cette place dans le joli quartier du *Baril,* où les maisons, bâties au milieu des jardins, laissent voir dans toutes les saisons des groupes char-

mans de cocotiers qui balancent leurs têtes éclatantes au milieu des manguiers et des orangers. La grande rue dont nous avons parlé, et qui continue à traverser la ville sous le nom de *rua das Mercès*, aboutit à une belle place, formée par les grilles du jardin public, le fort San-Pedro et quelques belles maisons, dont l'une sert de résidence au consul français. En entrant dans le jardin public, les yeux se reposent avec plaisir sur une végétation brillante, mais cultivée avec soin. Aussi bien entretenu que celui de Rio-Janeiro est négligé, le jardin de Bahia présente comme lui la vue la plus imposante : tracé sur un des plateaux les plus élevés de la colline, il forme une vaste terrasse entourée de grilles à hauteur d'appui, d'où les regards

peuvent plonger sur toute l'étendue de la baie. Un peu à droite, c'est l'île d'Itaparica se déployant tout entière ; sur la même ligne, à gauche, celle dos Fradès ; et, entre ces deux terres, une vaste étendue d'eau bornée au loin par le continent. En suivant le coteau de la ville, on voit son extrémité qui s'avance jusque dans la baie ; du côté opposé, la pleine mer roule ses vagues agitées. Cette vaste scène est animée continuellement par l'arrivée de quelques bâtimens étrangers. Les milliers de barques qui se croisent dans tous les sens, présentent sur cette immensité le triangle de leurs voiles éclatantes. Quelquefois une baleine a été signalée aux pêcheurs ; vous distinguez les jets d'eau lancés par ses évens. Les ba-

Litho de C. Motte.

Pêche de la baleine près de Barbier.

leinières arrivent à toutes voiles, elles se dirigeent vers l'énorme cétacé ; tout à coup le pêcheur le plus adroit lui lance son harpon (1) avec vigueur. (*Voyez la gravure en regard.*) Le sang jaillit à quelque distance, l'animal fuit avec rapidité jusqu'au fond des eaux, mais il emporte l'arme meurtrière attachée à un câble qu'on lui file continuellement. La barque alors a cargué toutes ses voiles ; entraînée par la baleine, on lui voit fendre les eaux dans tous les sens, jusqu'à ce que la victime, reparaissant pour res-

(1) Le harpon est une espèce de lance pouvant avoir cinq à six pieds de longueur, fortement attaché à un câble. Il faut autant d'adresse que de vigueur pour pouvoir le lancer avec justesse.

pirer, soit frappée de mille coups de mort; attachée ensuite à des câbles, elle est entraînée jusque sur le rivage, où elle doit être dépecée. Souvent le combat dure plusieurs heures, mais presque toujours les pêcheurs restent les vainqueurs; et, dans ces occasions, les banderoles qui ornent leurs mâts sont le signal de leur réussite.

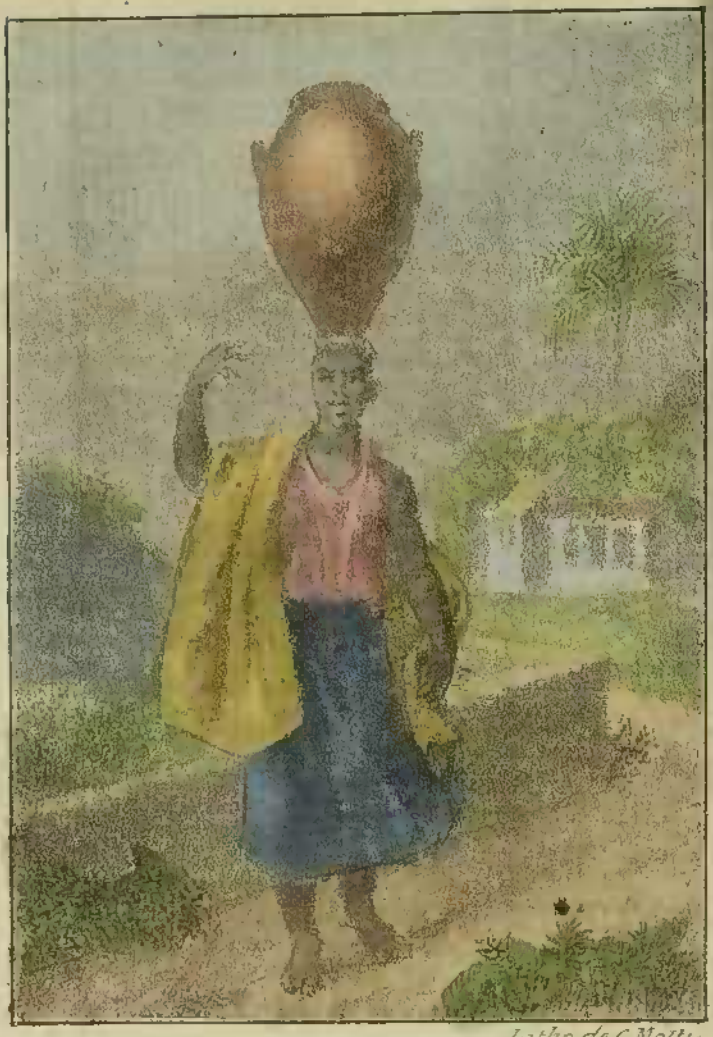
En examinant attentivement le jardin public, on ne tarde pas à se convaincre qu'il a été planté sur une des anciennes fortifications du fort San-Pedro. Cette place circulaire, qui se trouve à peu près au milieu de la terrasse, et est ornée d'un obélisque en l'honneur du roi Jean VI, a été probablement autrefois une demi-lune. Du reste, la promenade n'est pas fort longue, et l'on a bien-

tôt parcouru toutes les allées. Un homme, armé d'une torche, les visite régulièrement tous les soirs, et brûle les fourmis qu'il rencontre: ces insectes se font tellement craindre, que l'on a été quelquefois obligé de leur cueillir des branches vertes, et de les mettre à leur portée, pour qu'ils épargnassent les arbres et les plantes.

Le fort San-Pedro se fait remarquer par sa solidité; il a été bâti par les Hollandais, et sert de caserne au régiment d'artillerie: on y enferme les malfaiteurs destinés à la déportation pour Angola; mais la plupart du tems ils restent aux galères toute leur vie, et travaillent pour le compte du gouvernement; dans ce cas, ils reçoivent à peu près cinq

sous par jour, autrement ils sont forcés de se contenter de la faible portion d'alimens qui leur arrive de la caza da Misericordia, parce qu'il n'y a pas de fonds annexés à la nourriture des prisonniers. Lorsqu'ils sont employés à creuser un canal ou à déblayer les rues, ils sont gardés par des soldats armés, et leur chaîne entoure une de leurs jambes ; mais dans le fort, ou quand on croit devoir se défier d'eux, ils portent une espèce de boulet. Il serait à souhaiter qu'il y eût une amélioration dans le régime des prisons, qui sont généralement fort mal administrées.

En suivant le mur du fort San-Pedro, on parvient à un chemin étroit aboutissant à une vaste plaine destinée à exercer les troupes ; c'est



Litho. de C Motte.

Negresse.

là que se trouve la meilleure eau de toute la ville, où en général il existe fort peu de fontaines : là se rendent les noirs de tous les quartiers de la ville chargés d'approvisionner les maisons principales. C'est dans un fond, au milieu des feuillages les plus variés, que l'on voit couler la source limpide de San-Pedro. Sur le chemin, on rencontre sans cesse des femmes portant un pot sur leur tête. (*Voyez la gravure en regard.*) Elles savent tellement garder l'équilibre, qu'on ne les voit presque jamais employer les mains pour soutenir le vase dont elles sont chargées ; il n'est pas rare même de les voir se baisser, sans déposer leur fardeau, pour ramasser un objet quelconque : la forme de leur vase,

le genre de vêtement qu'elles ont adopté, leur donnent un aspect pittoresque qui rappelle le style antique.

La plaine dont nous avons parlé tout à l'heure offre un coup d'œil charmant. On y avait élevé, il y a environ cinq ans, un vaste amphithéâtre destiné aux combats des taureaux ; mais il a été détruit, et le public n'y a pas beaucoup perdu. Le campo de San-Pedro est bordé de maisons qui se détachent au milieu des palmiers ; et c'est à son extrémité que l'on aperçoit la jolie rue *da Victoria* formée par les habitations que louent de préférence les étrangers ; c'est un chemin bordé de cocotiers et d'une foule de beaux arbres, qui suit en quelque sorte la côte, de façon

Litho. de C. M. Ve

Eglise da Graça

que les maisons du côté de la mer ont des jardins qui descendent presque jusqu'au rivage, et offrent une vue admirable.

En suivant le chemin da Victoria, et après avoir visité son église, on parvient, en détournant à gauche, à un plateau couvert d'une brillante verdure, et là de nouvelles idées viennent à l'esprit. On prétend que le fondateur y forma son premier établissement; et l'on vous montre encore l'arbre de la découverte qui s'élève à quelque distance. (*Voyez la gravure en regard.*)

Les souvenirs offerts par la nature sont rares dans l'Amérique; cependant ce vieil arbre, qui peut-être n'existe déjà plus, a fait naître plus d'une fois de tristes pensées dans l'ame

du voyageur ; son feuillage semble quitter à regret les branches qu'il orna pendant si long-tems ; ses racines énormes sortent à plus de vingt pieds de son tronc. Les Tupinambas ont peut-être célébré leurs fêtes à son ombrage ; ils étaient alors maîtres de cette vaste baie ; ils faisaient retentir le rivage de leurs cris de victoire ; mais s'ils ont disparu, le paysage est encore plein de leur présence.

C'est dans cet endroit qu'existait probablement leur aldée ; la chapelle da Graça, consacrée à saint Benoît, l'a remplacée ; c'est l'église la plus ancienne de Bahia ; c'est aussi la première où nous entrerons. Elle offre plusieurs choses intéressantes à observer ; et il y existe, entre autres

monumens historiques, une tombe consacrée à la mémoire de la femme de Caramourou. L'épitaphe est remarquable, et nous la traduisons textuellement :

Sépulture de Donna Caturrine Alvarès, maîtresse de cette capitainerie, qu'elle a donnée aux rois de Portugal, conjointement avec son mari, Diogo Alvares Correa, né à Vianna. Elle a fait construire et a dédié cette chapelle au patriarche S. Bento, l'an 1582.

Presque à l'entrée, il y a deux tableaux placés en face l'un de l'autre, qui, s'ils ne sont pas précieux quant à l'exécution, se font du moins remarquer par le sujet qu'ils représentent. Celui que l'on voit à droite retrace toute l'histoire de Caramourou, et le paysage est facile à reconnaître : notre héros arrive près des sauvages,

et tue, comme nous l'avons déjà dit, un oiseau, à la grande surprise des spectateurs ; plus loin, la Vierge apparaît à Paragouassou, et lui fait connaître probablement ses destinées. J'aime cette femme, son caractère est grand, et elle s'était élevée même bien au dessus des hommes de sa nation : elle adora son mari, elle le suivit en France ; mais je ne saurais pardonner à celui-ci, malgré ses grandes qualités, d'avoir causé la mort d'une infortunée qui le suivit à la nage avec ses autres femmes lorsqu'il partit pour l'Europe. Emportée par son amour, elle se livre, selon quelques historiens, aux flots irrités de la pleine mer ; elle veut suivre le bâtiment, d'où son cruel époux la supplie de s'éloigner : le vent souffle

avec plus de violence, le navire fend l'onde avec rapidité, et les flots l'engloutissent en étouffant un cri de désespoir.

L'autre tableau, tout aussi mal peint que celui dont nous venons de parler, représente le gouverneur retournant à son palais de la chapelle qu'il vient de consacrer avec les autorités ecclésiastiques. Le cortége se compose de quelques chaises traînées par des mules assez grotesquement équipées ; dans le fond, les sauvages forment des danses en signe de réjouissance. Nous regrettons de ne pouvoir offrir à nos lecteurs une copie fidèle de ces deux singulières peintures ; mais c'est pour ainsi dire par le plus grand des hasards que nous avons été à même de les voir,

parce que la chapelle ne s'ouvre que très-rarement ; elle est desservie par deux bénédictins, et les bâtimens peu considérables qui y sont attenans servent pour ainsi dire de maison de campagne au couvent.

Si l'on veut se rendre de là au bord de la mer, on trouve plusieurs *armarcoens* ou bâtimens destinés à faire l'huile de baleine ; ce sont de grandes bâtisses où ont été construites plusieurs cuves, sous lesquelles on peut entretenir du feu. L'énorme cétacé est amené sur le rivage aussitôt qu'il a été pris, et les noirs s'occupent à le dépecer. C'est un spectacle bien dégoûtant que de les voir trancher d'énormes morceaux de lard sur cette montagne de chair ; d'autres esclaves viennent les enlever pour les porter

dans les cuves. La viande, toute grossière qu'elle paraît être, n'est point abandonnée ; elle est achetée avec empressement par les nègres qui la mangent ordinairement rôtie. Nous avons voulu connaître la saveur qu'elle pouvait avoir, et nous nous sommes convaincus de son analogie avec la chair du bœuf, si l'on en excepte un léger goût d'huile (1).

Les baleines du Brésil sont loin de parvenir à la grosseur de celles

(1) M. de T...., l'un de nos plus estimables négocians français résidant au Brésil, voulut un jour, pour satisfaire sa curiosité, en faire apprêter par son cuisinier noir ; mais celui-ci n'y consentit qu'avec la plus grande répugnance, en prétendant qu'on le forçait à se déshonorer.

qu'on pêche dans le nord ; les plus grosses peuvent avoir de soixante à quatre-vingts pieds de longueur. On a calculé approximativement qu'elles rapportaient, dans ce cas, environ dix mille francs. On compte la viande, nous a-t-on dit, pour quinze cents francs. La saison où elles se trouvent en plus grande abondance commence en juillet, et finit en octobre. Quelque fois alors, les côtes en sont couvertes ; et rien, à notre avis, ne peut mieux donner l'idée exacte de l'immensité de l'Océan, que de les voir s'élancer hors de l'eau, comme les poissons des fleuves.

Tout le monde sait que les baleines proprement dites n'ont point de dents; chez elles, la nature les a remplacées par des espèces de lames de corne,

disposées de chaque côté du palais l'une à côté de l'autre, dans une situation parallèle. Elles sont désignées sous le nom de fanon, et ordinairement employées à la toilette des dames, qui leur ont conservé celui de l'animal dont on les tire. A Bahia, elles sont regardées comme d'une qualité très-inférieure, et abandonnées sur le rivage, au milieu d'énormes ossemens d'où s'exhale l'odeur la plus insupportable.

La portion de la côte dont nous parlons se nomme la Barre, parce qu'elle se trouve presque entièrement hors de la baie; elle est bordée de cocotiers, et l'on aperçoit, sur une éminence, la jolie église de Santo-Antonio, s'élevant sur un plateau que l'on a utilisé pour y placer quel-

ques canons. En suivant la côte opposée, on parvient au fort, sur lequel on a établi un fanal pour la sûreté de la navigation.

Pour achever de visiter les faubourgs de la ville, nous nous transporterons rapidement sur le campo de San-Pedro, dont nous nous sommes passablement éloignés. Depuis que nous en sommes partis, le spectacle a changé, le jour est plus avancé, c'est le moment où se reposent les noirs. L'étranger ne peut s'empêcher de les observer : celui-ci profite de son loisir pour tirer quelques sons de l'instrument qu'il préfère ; c'est un arc garni d'une corde de laiton, posée sur une coloquinte qu'il place sur sa poitrine ; armé d'un bâton, il frappe la corde

de diverses manières : l'impression qu'il ressent est bien visible ; un de ses compagnons passe avec un fardeau sur la tête ; il s'arrête, il le dépose, il ne peut plus résister au pouvoir de ce bourdonnement mélancolique ; ses membres s'agitent avec régularité, mais il dépeint, presque sans changer de place, les dédains de l'amour, ses plaisirs ou ses souffrances : le musicien s'anime, il chante les paroles que le sujet lui inspire : tout à coup notre danseur s'arrête, puis, sans adresser un seul mot aux personnes qui l'entourent, il reprend son fardeau et s'éloigne en chantant pour abréger la marche.

Revenez un jour de fête : plusieurs groupes se seront formés, il y aura même des danses générales ; on peut

en avoir le spectacle tout à son aise. Quand vous les regardez, aucun des acteurs ne se dérange ; et si vous êtes assez généreux pour donner à la société quelques *vintins* qui doivent entretenir l'enthousiame au moyen de la cachassa (1), vous aurez des chansons en votre honneur, qui n'en finiront plus.

En suivant le chemin qui conduit à l'hôpital anglais, l'on jouit d'une vue d'un nouveau genre ; les énormes manguiers, les jacquiers, couverts jusque sur leurs troncs, de fruits plus gros que nos melons, sont plantés çà et là le long de l'avenue. L'hôpital anglais occupe un assez beau bâtiment servant jadis de maison de campagne

(1) Arac.

aux gouverneurs : bientôt l'avenue se rétrécit, et vous apercevez au travers du feuillage le beau lac qui suit presqu'entièrement la ville, de manière à ce qu'elle soit en quelque sorte environnée d'eau, même du côté qui ne regarde pas la baie. On le nomme le *Dique*, et vous parvenez facilement sur ses bords en passant par une belle maison de campagne appartenant à un négociant portugais ; pour connaître toute sa beauté, il faut le visiter en bateau, et alors les scènes les plus variées se succèdent à tout moment : tantôt ce sont des palmiers qui s'élancent au dessus des mélastones d'un violet eclatant ; plus loin, le jambeiro marie ses aigrettes blanches aux fleurs variées du convolvulus; des tangaras au beau plumage

rouge, font retentir les échos de leur cri répété : l'azulcon leur répond par des chants harmonieux ; à quelque distance, des maisons bâties dans le Baril s'élèvent au milieu des cocotiers. L'une d'elles était habitée, il y a quelques années, par madame de V***, mariée à M. P*** de C***, Portugais d'un vrai mérite. C'était dans cette famille que l'on voyait rassemblées la bonté touchante, la douceur et l'amabilité unies aux talens. Son souvenir embellit encore cette solitude, et vit dans le cœur de tous ceux qui ont pu la connaître.

De ces habitations, la vue est délicieuse, et le burin peut difficilement en donner une idée. (*Voyez la gravure en regard.*) Ces groupes de palmiers, ce rideau de verdure, cette eau fraî-

Lac près de Bahia.

che et limpide, forment un paysage comme jamais n'en présente la nature de l'Europe avec toute sa variété.

En continuant à naviguer sur le lac, et après avoir admiré les nombreux bassins qu'il forme de tous côtés, on parvient au couvent de *la Solidade*, non loin du quartier de Bomfim (*bonne foi*) ; c'est peut-être là où se font les meilleures confitures de Bahia : des échantillons préparés avec un soin tout particulier dans des coupes de porcelaine, sont offerts aux étrangers, qui choisissent, selon leur goût, les fruits entiers ou les gelées qu'ils veulent acheter. Un genre de travail plus gracieux occupe aussi les jeunes religieuses ; elles savent imiter avec un talent tout particulier les fleurs les plus brillantes, au moyen des belles

plumes de l'arara, du guara, du perroquet, du cotinga, et d'une foule d'autres oiseaux des tropiques ; elles sont parvenues à faire des garnitures de robe qui, à notre avis, peuvent l'emporter sur toutes celles qui sortent chaque jour de nos brillans magasins.

Elles se trompent sans doute les personnes qui vantent le bonheur du cloître ; elles semblent oublier que les vains caprices, les petits calculs, l'amour personnel, sont là comme partout ailleurs, et que l'on n'a pas la même liberté d'éviter leurs effets. Plus d'une jeune fille, que l'on a vue prononcer ses vœux avec tranquillité, s'est repentie ; plus d'une a versé des larmes. Quant à nous, jamais nous ne pourrons oublier l'impression que nous a fait éprouver la prise d'habit

d'une religieuse, au couvent *das Mercès.*

Le jour tombait, c'était l'heure de la promenade; nous nous acheminions avec quelques amis vers le jardin public, lorsqu'en passant près de la chapelle nous entendîmes de la musique: poussés par la curiosité nous entrâmes; le chœur était éclairé par une prodigieuse quantité de cierges; des festons de rubans et de fleurs ornaient le cintre, selon l'usage du Brésil. Nous questionnâmes diverses personnes; on nous apprit qu'une jeune fille allait prononcer ses vœux. Bientôt la cérémonie commença, et l'on nous laissa placer près de la grille qui sépare les religieuses du public; elles étaient toutes placées selon leur âge, debout et dans le silence; elles sem-

blaient, par leur air mélancolique, indiquer à la jeune professe qu'il était encore tems de ne pas se lier pour la vie. Au bout de quelques minutes, l'intéressante victime s'avança vêtue de noir, la tête ornée d'un voile blanc et d'une couronne d'or chargée de pierreries. Les prêtres s'approchèrent pour la consacrer; sa physionomie était plus agréable que jolie; nous ne savons si sa position ou son vêtement l'embellissait à nos yeux, mais nous la trouvâmes charmante, et ne pûmes voir sans chagrin l'air de tristesse qu'elle conserva pendant le sacrifice : on la bénit, on chanta les prières des morts; elle jura sur les livres saints de renoncer à jamais au monde, et bientôt on échangea sa couronne

d'or contre un voile de deuil qui la déroba à nos regards. Après une courte prière, elle alla embrasser l'abbesse et ses compagnes, et il lui fut permis d'adresser quelques mots d'adieu aux parens qui l'avaient accompagnée.

Il est peu de cérémonies aussi mélancoliques; cet assemblage de pompe et de deuil, ces voix plaintives de femmes qui chantent lentement les prières des morts, tout contribue à faire éprouver la plus profonde tristesse.

En nous reportant au couvent *do Desterro*, renommé pour ses fleurs en plumes, ou à celui de la Solidade, nous parviendrons bientôt dans le faubourg de Bomfim, qui a pris son nom d'une chapelle sous cette invocation, bâtie sur un plateau

où la vue est admirable ; elle est particulièrement fréquentée le samedi ; et l'on remarque dans l'intérieur une infinité d'*ex-voto* offerts par les marins ou les malades. Quelques-uns consistent dans des tableaux représentant une tempête ; d'autres, et ce sont les plus nombreux, ont été moulés sur les membres douloureux de quelques infortunés dont les maux étaient réputés incurables.

On remarque dans le même quartier la plus belle plantation de poivriers du Malabar qu'il y ait dans le royaume ; elle se trouve dans le voisinage de l'hôpital dos Lazarentos, qui était autrefois la maison de plaisance des jésuites.

En s'avançant près d'une demi-lieue à l'est, on trouve le village de

Tapagyppe. Les archevêques ont une maison de campagne à l'extrémité d'une péninsule où il y a des chantiers pour la construction des grands navires. Ce faubourg a été plus d'une fois le théâtre des exploits des Portugais lorsqu'ils entreprirent de chasser les Hollandais du Réconcave. C'est là que le courageux évêque Marcos Teixeira s'était retiré avec ses troupes ; il ne tarda pas à succomber aux fatigues de toute espèce qu'il eut à supporter, et, comme nous l'avons dit, ses restes furent déposés dans la forteresse que l'on voit encore s'élever dans ce village : le voyageur leur accorde un souvenir de respect ; le Portugais leur fait offrande de sa reconnaissance.

En retournant à la ville par le

rivage, nous apercevrons plusieurs belles maisons de campagne, autour desquelles se groupent des manguiers et des cocotiers. La ville ne s'aperçoit que quand on a doublé une langue de terre qui la cache aux regards ; c'est là que deux Français aimables et instruits ont établi une fabrique de tabac qui rivalise avec celle de Lisbonne : l'établissement est maintenant entièrement dirigé par M. David le plus jeune. De la maison qu'il habite, la vue est admirable ; l'entrée de la baie est en face ; à gauche la ville se déploie dans toute sa longueur ; à droite l'île dos Fradès laisse voir l'immense bassin du Réconcave. Un peu plus loin, l'île d'Itaparica se présente sous un aspect pittoresque, et forme le parallèle de la

ville jusqu'à la pleine mer. Il est difficile de se figurer un coup d'œil plus majestueux, surtout lorsque les navires déploient toutes leurs voiles en entrant dans la baie.

Après avoir suivi une plage sablonneuse presque déserte, ou, pour l'éviter, une chaussée très-belle qui conduit de la ville à Bomfim, et a été construite sur une espèce de marécage où la marée se fait sentir, on parvient, tout en admirant quelques belles maisons de plaisance dont le chemin est bordé, à un canal qui par la suite doit faire communiquer le bassin de Tapagyppe avec le port de Bahia par une route plus prompte; le commerce pourra tirer un grand avantage de ce travail. A la fin de la chaussée, qui se trouve in-

terrompue par une belle colline couverte de palmiers, d'arbres et de maisons, on reprend le rivage, et l'on s'aperçoit que l'on a évité une courbure immense. On est arrivé dans la ville; c'est dans cet endroit qu'a été établie la caserne de la cavalerie qui se fait remarquer par sa bonne tenue; un peu avant, les yeux étonnés considèrent une vaste église en ruine, d'une architecture bizarre, mais que ses restes de magnificence indiquent assez avoir été bâtie par les jésuites; son fronton, qui a plus souffert de la négligence que des injures du tems, est revêtu presqu'entièrement de carreaux de faïence. Des aloès, des lianes y étalent leur verdure éclatante. Les arcades abandonnées commencent à tomber en ruine,

et servent de refuge aux tristes oiseaux de nuit.

Un peu plus loin, en dépassant la caserne de la cavalerie, et en avançant vers le centre de la ville basse, on peut visiter les immenses trapiches destinés à recevoir les noirs arrivant de la côte d'Afrique. Des sons mesurés se font entendre dans le lointain ; c'est une troupe de nouveaux captifs qui s'avance ; elle vient de débarquer : tous ces infortunés marchent avec une sorte d'indifférence ; ils sont tous revêtus d'une pagne ; leurs cheveux ont été rasés pour conserver leur tête dans une parfaite propreté. Les hommes faits ouvrent la marche, les femmes les suivent immédiatement, les enfans vont derrière elles ; tous frappent des

mains ; ils entonnent un chant monotone et régulier qui a quelque chose de mélancolique. Maigris par les chagrins et les inconvéniens nécessaires de la traversée, ils présentent l'esclavage sous l'aspect le plus effrayant. Des bâtimens immenses vont recevoir ces hommes, quelquefois différens de langage et de patrie. Des compatriotes se reverront peut-être, mais bientôt il faudra se séparer. Nous entrons avec eux dans le trapiche, ils vont être placés par groupes autour des piliers de bois qui soutiennent la charpente. Comme l'a dit M. Taunay, c'est un spectacle bien attristant que de les voir réunis, et ne présentant qu'une masse immobile de corps noirs et presqu'entièrement nus. (*Voyez la gravure en regard.*)

Lith.o de C. Motte

. Magasin de Nègres à Bahia .

Bien des souffrances ont précédé le moment où ils sont maintenant parvenus ; car, vendus à la côte d'Afrique par un souverain ennemi, ils ont été aussitôt mis aux fers et transportés sur le navire. Un capitaine espagnol nous a transmis quelques détails sur la manière dont ils étaient à bord ; comme ils ne contiennent que l'exacte vérité, nous croyons devoir les faire connaître : En entrant dans le bâtiment, ces infortunés indiquent la crainte qu'ils ont d'être mangés dans le pays où on les conduit ; pour le faire comprendre ils font le signe de trancher la tête, en portant ensuite la main à la bouche et prononçant le mot *igname* à plusieurs reprises. On a le plus ordinairement grand soin d'embarquer du port d'où l'on est

parti deux ou trois noirs civilisés pour leur ôter cette idée ; mais ils ne parlent pas toujours le langage des nouveaux captifs, ou bien leurs discours sont sans effet.

Le jeune officier qui nous a fourni ces documens, dont quelques-uns ont été insérés par nous dans le *Journal* de M. Verneur, nous a affirmé qu'à son premier voyage, ayant acheté vingt-cinq noirs de la nation des *Quoys*, aucun de ces malheureux n'avait pu survivre à la perte de sa liberté ; ils se laissèrent tous mourir de faim. Nous voyons frémir le lecteur, et nous frémissons nous-mêmes en traçant de semblables horreurs. On présume que leur religion les oblige à se sacrifier ainsi. Ils refusèrent absolument toute espèce de nourri-

ture, et montrèrent un calme qui ne les abandonna pas, jusqu'au moment où se terminèrent leurs souffrances. En vain s'efforça-t-on de vaincre leur résistance, les femmes seules ne dédaignèrent pas la vie; sans doute elles étaient mères...!

Les noirs à bord sont assez bien traités sous le rapport de la nourriture; mais, resserrés dans un entrepont obscur, ils manquent le plus souvent d'air: le jour, on les fait monter sur le pont, et là on les oblige à former des danses.

Les femmes ne sont pas mises aux fers, on les sépare avec soin des hommes; les officiers seuls peuvent leur parler: elles sont tenues toujours avec la plus grande propreté; on leur donne des pagnes pour se

couvrir, des bracelets, mille bagatelles qui les rendent moins craintives. Elles dansent ensemble, mais elles n'ont pas même la consolation de voir leurs compatriotes se joindre à leurs jeux.

Plusieurs noirs ont à bord un petit bâton sur lequel ils font tous les jours une raie, ils connaissent ainsi la durée du voyage ; d'autres, dans le même but, conservent un cordon de tabac (*bitors*) et y font un nœud à chaque coucher du soleil.

Les individus des deux sexes, bien persuadés, la plupart du tems, que la mort les attend en arrivant à terre, manifestent les craintes les plus vives vers la fin du voyage ; mais la joie est extrême chez quelques-uns quand ils voient les gens de leur couleur

marcher avec tranquillité dans la ville.

Plus d'un ami de l'humanité aura lu ces détails avec un profond sentiment de douleur ; il aura fait des vœux pour que le commerce des noirs soit aboli ; il aura offert une pensée de reconnaissance à M. Morenas qui, dernièrement encore, a signalé ces funestes abus.

Mais il nous reste encore une tâche à remplir ; il faut indiquer la manière dont les noirs sont vendus dans les trapiches, et les travaux auxquels ils sont employés.

Lorsqu'un acheteur se présente dans le magasin, souvent les captifs se lèvent spontanément pour se placer sur une même ligne, et être examinés avec soin. Le marchand les oblige à se dépouiller de leur misérable

pagne, pour prouver qu'ils n'ont aucune maladie cachée; il leur ordonne également d'exécuter toute espèce de mouvemens rapides, de marcher ou de courir. En général, ceux qui viennent d'être choisis pour passer sous la domination d'un nouveau maître, montrent une sorte d'indifférencé et d'apathie qu'on ne saurait guère attribuer qu'à l'état d'infortune auquel ils sont parvenus, et qui leur fait probablement considérer le sort qui les attend comme égal à celui dans lequel ils se trouvent. Quelques jeunes gens, cependant, semblent éprouver une vive satisfaction; et, en effet, qu'ont ils à regretter? la plupart du tems, la séparation des parens s'est faite en Afrique. Ils sentent bien moins les

peines de l'esclavage que les hommes faits ; ils espèrent au moins jouir de l'espèce de liberté accordée à ceux de leurs semblables qui parcourent la ville. Continuellement assis dans les magasins, excepté vers certaines heures où on les oblige à se lever, l'ennui paraît être le plus cruel de tous leurs maux, et leur figure n'indique une émotion quelconque qu'au moment où on leur apporte leurs repas, qui se composent de viande sèche, de farine de manioc, de haricots, et parfois de deux ou trois bananes. De tems à autre, pour les faire changer d'air, on les oblige à s'asseoir dans les rues les plus larges. Souvent, ce sont les plus malades, ou ceux qui restent d'une cargaison, auxquels on accorde cette faveur ; et il est difficile

de se figurer combien est insupportable l'odeur qu'exhalent ces groupes d'hommes et de femmes.

Les captifs sont considérés comme plus ou moins propres à certaines occupations, selon la nation à laquelle ils appartiennent. Ainsi les noirs venant d'*Angola* sont préférés pour le service intérieur des maisons, à cause de leur docilité à exécuter les différens ordres qu'on veut leur donner. Ils vouent souvent un attachement sans bornes à leurs maîtres.

Les *Congos* ont beaucoup de ressemblance dans le caractère avec les individus de la nation dont nous venons de parler, mais ils ne se font pas remarquer par leur intelligence, et sont particulièrement propres aux travaux des champs. Les *Rebolos* peu-

vent être à peine distingués des habitans du Congo et d'Angola ; ils sont petits, taillés vigoureusement, mais infiniment moins dociles, et souvent disposés à se livrer au plus violent désespoir. Les noirs *Anjicos* sont faciles à distinguer ; ils ont sur chaque joue trois balafres de tatouage en arc de cercle, de l'oreille au coin de la bouche. Ils sont grands et bien faits, supportent impatiemment le joug de la servitude, et paraissent être d'une grande propreté.

Les *Mozambique* sont moins recherchés que beaucoup d'autres nations ; ils sont cependant assez nombreux à Bahia, mais passent pour faibles et paresseux. Les *Minas* se font distinguer par leur esprit. Ils se sont plus d'une fois révoltés. Nous avons

été à même de voir quelques-uns des noirs appelés *Gabams*, qui passent pour anthropophages, mais ils sont moins communs à San-Salvador qu'à Pernambuco ; ils se font remarquer par leur peau noire et luisante, leur visage moins plat que celui des autres Africains. Ils sont fort peu disposés à apprendre un métier quelconque, et l'on doit toujours les employer à des travaux d'une simplicité extrême. Souvent, s'ils ne sont pas bien traités, ils mettent un terme à leur désespoir en se donnant la mort. Il serait trop long de donner des détails, même très-rapides, sur les individus des autres nations. En général, la population noire est beaucoup plus belle à Bahia que dans les autres villes du Brésil ; et cela tient, dit-on, parti-

culièrement à ce que l'on amène un grand nombre d'esclaves de la Côte d'Or, qui se font remarquer par leur vigueur.

Un homme bien constitué coûte, en arrivant d'Afrique, de huit à neuf cents francs, selon la nation à laquelle il appartient ; mais par la suite, lorsqu'il a acquis l'habitude du travail, il devient d'un prix infiniment plus considérable. Nous allons faire voir quelle est sa condition au sortir des magasins, et le sort qui l'attend dans les divers états que ses maîtres lui feront adopter. S'il tombe entre les mains d'un planteur, celui-ci lui donne un chapeau de paille, une pièce d'étoffe pour se couvrir, et l'emmène dans ses propriétés. D'abord il le traite avec douceur, tâche

de lui faire goûter sa nouvelle condition, et ne le conduit aux travaux qu'au bout de plusieurs jours de repos.

Ce tems de tranquillité écoulé, il est joint aux autres noirs cultivateurs, et dès-lors ses peines commencent. Nous parlerons de son genre de vie lorsque nous en serons aux plantations.

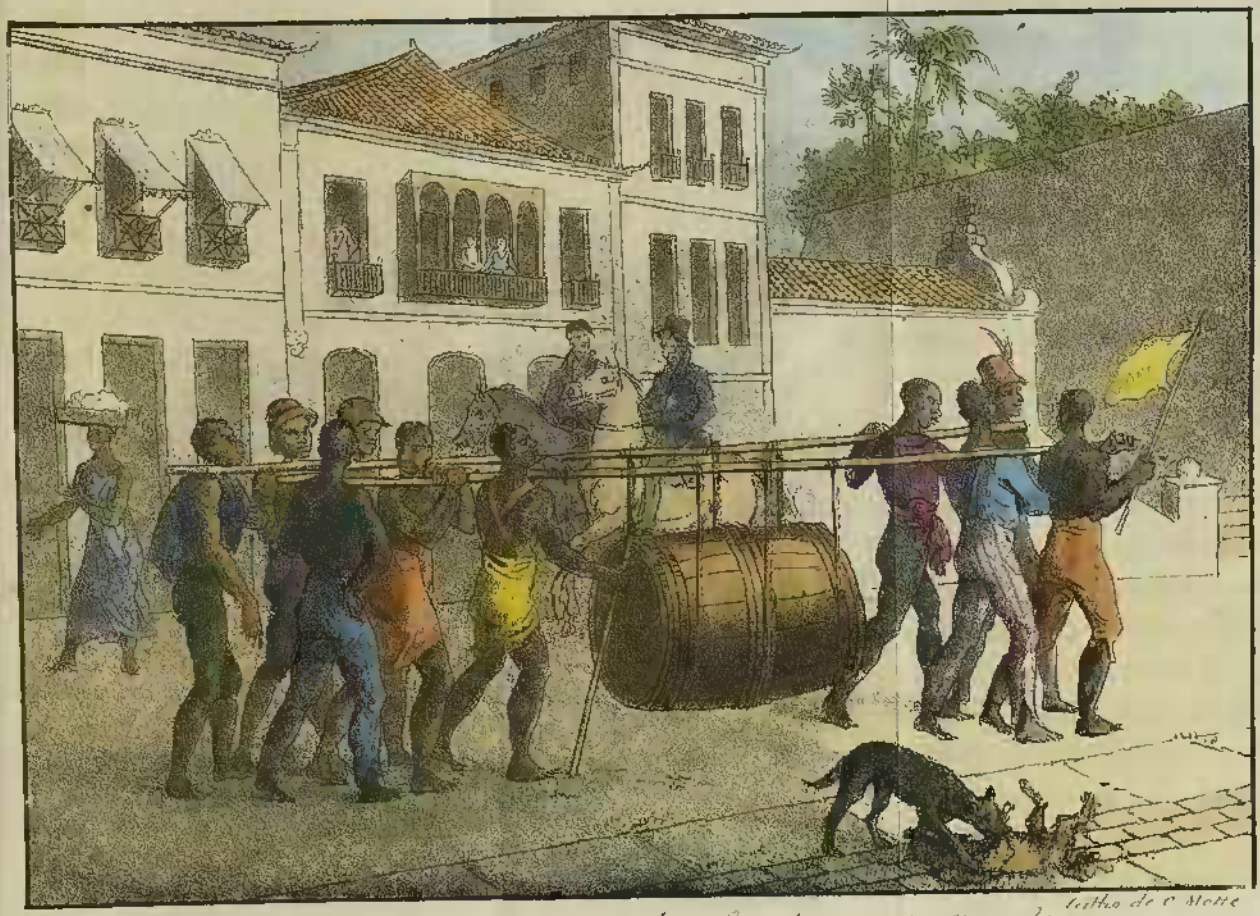
Acheté pour demeurer dans la ville, il devient domestique, jardinier, portefaix ou artisan. Dans le premier cas, il n'est point obligé à un travail extrêmement pénible ; il est en général bien nourri et bien vêtu ; mais il ne peut jouir que d'une très-faible portion de liberté, et presque toujours ses fautes sont punies par le fouet ou par la férule.

Destiné à porter des fardeaux ou

à conduire des bateaux, son sort nous paraît infiniment plus tolérable par l'espérance qu'il peut concevoir de recouvrer un jour sa liberté ; dans ce cas il va s'établir vers les endroits les plus habités, à la douane et sur le quai. Il est vêtu d'un caleçon de toile grossière, d'une chemise qui passe par dessus. Tout son bagage consiste dans de longues perches très-solides destinées à porter les caisses ou les tonneaux, si quelqu'un veut l'employer ; et, que le fardeau soit pesant, il a bientôt rassemblé le nombre d'individus qui doivent l'aider ; vous les voyez accourir avec leurs cordes, lier les caisses, et bientôt se disputer sur le prix qu'ils exigeront ; tous parlent ensemble, tous exagèrent les fatigues qu'ils vont

avoir : ils finissent enfin, se partagent en deux troupes inégales (*voyez la gravure en regard*), posent les perches sur leurs épaules, marchent d'un pas égal, se répondent par des cris mesurés, et s'arrêtent bientôt encore pour élever de nouvelles discussions.

Tous ces hommes vigoureux forment une espèce de confrérie, et sont fréquemment choisis dans la nation des Congos. Rien n'est plus bizarre que la manière dont ils rasent leurs cheveux crépus : tantôt ils ne les laissent croître que d'un seul côté, et conservent l'autre partie nue ; d'autres fois ils forment des cercles et des raies ; plus souvent encore, surtout à l'époque des grandes chaleurs, toutes ces têtes noires



Lith.o de C. Motte

Negres porteurs de fardeaux à Bahia.

sont entièrement dégarnies de cheveux par le rasoir, et restent découvertes malgré les rayons brûlans du soleil.

Ces hommes sont en général assez fidèles, mais il est bon de les surveiller. Ordinairement maladroits, ils brisent les objets les plus précieux avec une inconcevable indifférence. Leurs maîtres n'exigent jamais d'eux, comme rétribution de la journée, qu'une *pataqua*, équivalant à peu près à notre pièce de deux francs; ils ne sont pas à la vérité nourris, mais il est rare qu'ils ne gagnent pas le double de cette somme; ils peuvent donc, avec de l'intelligence et de l'économie, mettre de côté l'argent nécessaire pour se racheter. Par un usage aussi juste que

sage, un esclave peut obliger son maître à l'affranchir en lui remettant la somme qu'il a primitivement coûtée, ou le prix auquel il pourrait le vendre s'il avait acquis une valeur plus considérable. On affirme que les noirs ne gardent jamais l'argent qu'ils ont amassé, mais qu'ils le mettent en dépôt chez quelque affranchi : plus d'un de ces malheureux soupire toute sa vie après la liberté.

Le noir qui n'est point assez fort pour porter les caisses et les tonneaux, se munit d'une grande corbeille ronde, appelée *cesto*, pour contenir les fardeaux moins pesans : on n'exige point qu'il rapporte un prix aussi considérable de ses travaux que les autres.

Tous ces esclaves ont, comme on

peut bien le penser, de nombreux momens de loisir ; ils les passent dans la danse ou dans une indolence parfaite : quelques-uns cependant ont apporté de l'Afrique certains jeux de combinaison qui semblent exiger une attention soutenue ; il y en a un qu'ils préfèrent, mais sur lequel nous avons perdu les notions que nous avions recueillies. Une planche épaisse, creusée de plusieurs trous ronds et assez larges, est posée sur les genoux des joueurs, qui emploient des journées entières à faire passer des graines d'un côté dans un autre, avec une gravité égale à celle de nos plus célèbres joueurs d'échecs.

Si le noir est mis en apprentissage chez un artisan, il a encore plus de facilité que les autres pour se ra-

cheter. Ce qu'il gagne appartient, à la vérité, presque entièrement à son maître, mais il reçoit un certain salaire, et peut travailler pour son compte pendant les nombreux jours de fêtes que la religion catholique permet de chômer.

Les noirs, quelque mauvais traitemens qu'ils reçoivent, ne peuvent guère s'échapper de chez leurs maîtres, comme ils le font dans les campagnes ; ils sont promptement ramenés et retenus avec plus de sévérité ; mais il n'est pas sans exemple que les troupes de bohémiens qui errent de tems à autre dans la ville, en aient emmené pour les vendre dans l'intérieur.

Ces individus extraordinaires, qui existaient autrefois en assez grand

nombre en Europe, se sont réfugiés en Amérique, où ils vivent dans une sorte d'indépendance, ne se mariant qu'entre eux et conservant leurs anciennes coutumes ; ils se font remarquer par les anciens vices qu'on leur a reprochés, et par leur activité dans les différentes branches de petit commerce qu'ils ont adoptées.

Il existe au Brésil un usage dont les amis de l'humanité peuvent apprécier tout l'avantage : si les cris perçans d'un esclave que l'on punit frappent l'oreille d'un étranger, il peut demander sa grâce en prononçant les mots *basta*, *basta*, (cela suffit), et elle est aussitôt accordée par le maître, qui ne pourrait la refuser sans commettre une grave impolitesse : plus d'une fois nous nous sommes servis de ce moyen pour

arrêter la fureur d'un maître emporté par la violence de son caractère, et il nous a toujours réussi. Il faut observer cependant qu'une faveur semblable accordée à quelqu'un a force d'*empenho*, c'est-à-dire qu'elle fait contracter une obligation dont on ne peut être relevé qu'en rendant quelque léger service. L'empenho s'emploie à Bahia dans toutes sortes de circonstances ; il devient plus ou moins important, selon les différentes affaires dans lesquelles on le fait intervenir.

Lorsqu'un noir s'est enfui de chez son maître, qu'il veut y retourner, mais que cependant le châtiment l'effraie, l'usage a établi qu'il aille implorer la faveur d'un des amis de son maître ; que celui-ci devienne alors, si bon lui semble, son *padrinho*, c'est-

à-dire son parrain, et qu'il lui remette une lettre avec laquelle il n'a plus rien à craindre. Ce moyen ramène beaucoup d'esclaves fugitifs, et ne saurait être trop adopté, même dans nos colonies, où la rigueur excessive de quelques maîtres empêche un nombre infini de noirs de revenir à l'habitation.

Les noirs en général sont beaucoup mieux traités au Brésil que dans les établissemens anglais et français : ils peuvent fréquemment se racheter; il n'est pas rare de voir des maîtres accorder leur liberté à des domestiques qui les ont servis fidèlement pendant huit ou dix années ; et ce que l'on regarde comme un acte d'humanité devrait être à notre avis un devoir. Quelque simple que soit un

acte d'affranchissement, on ne peut le faire sous seing privé; il doit être dressé par devant notaire.

Des circonstances particulières peuvent obliger un maître à accorder la liberté à un esclave. Suivant une loi qui devrait être promulguée dans toute l'Amérique, une négresse qui a mis au monde et élevé dix enfans doit être libre. Si des hommes barbares parviennent à éluder cette loi sainte, quelques autres savent la respecter, et ils en sont toujours récompensés par l'aspect d'un bonheur qui n'est dû qu'à leur humanité. M. Coster, dont les sentimens généreux seront toujours appréciés par ceux qui sentiront vivement les droits de l'humanité, cite un trait qui s'est passé à Pernambuco,

et vient à l'appui de ce que nous avançons. « Une négresse avait mis » au monde dix enfans, et en avait » neuf vivans; ils travaillaient pour » leur maître. Cette femme demanda » sa liberté parce que son dernier » enfant n'était mort qu'après avoir » atteint l'âge où il n'avait plus besoin » d'elle; on l'a lui refusa : elle fut » ensuite louée par un homme riche » pour servir de nourrice à un de » ses enfans; cet homme essaya d'ob- » tenir sa liberté, mais il ne put y » parvenir; il l'acheta, et fit faire » sur-le-champ un acte d'affranchis- » sement par devant notaire. Quand » il revint au logis, il dit à sa femme » d'apprendre à la nourrice qu'elle » était son esclave, et dans la jour- » née on lui remit l'acte de manu-

» mission. Quand je quittai le pays,
» sa seule crainte était qu'étant libre
» son maître ou sa maîtresse ne la
» renvoyassent, prouvant ainsi par
» cette crainte combien elle était
» heureuse et reconnaissante. »

On ne doit pas sans doute s'attendre à trouver ces sentimens dans le cœur de tous les affranchis, et l'esclave le mieux traité lasse souvent la patience de son maître par une obstination soutenue de toutes sortes de ruses et de méchancetés ; mais ne sommes-nous point cause de tous ces vices ? ne peut-il pas répondre : « De quel droit m'avez-vous fait esclave ? pourquoi avez-vous cherché à éteindre dans mon cœur les sentimens que la nature y avait placés comme dans le cœur de tous les hommes ? »

Les nègres libres sont extrêmement nombreux à Bahia, et plus considérés que dans nos colonies ; ils font étudier leurs enfans, et sentent tout le prix de l'instruction. S'ils veulent cependant embrasser l'état ecclésiastique, ils sont obligés d'aller recevoir les ordres à l'île de Saint-Thomé en Afrique, et ils peuvent alors revenir dans une ville du Brésil, où ils obtiennent facilement la permission de dire la messe ; les autres noirs ont beaucoup de considération pour eux, et le leur témoignent par des marques extérieures de respect.

L'état-major du régiment noir se compose toujours d'hommes de cette couleur ; ils ont des manières très-polies entre eux, et se font distinguer par une fort bonne tenue : le colonel est

un petit homme qui met beaucoup d'activité dans son service, et qui jouit des mêmes prérogatives que les autres officiers d'un grade supérieur.

Il existe une espèce de rivalité entre les noirs et les mulâtres qui a quelque chose de singulier : ces derniers se trouvent naturellement portés à se rapprocher de la caste qui jouit de la plus haute considération; aussi sont ils quelquefois d'une fierté extrême ; ils peuvent à la vérité entrer dans les ordres et dans la magistrature, pourvu que leurs papiers portent qu'ils sont blancs, quand bien même la couleur de leur teint leur donnerait un démenti formel. Plusieurs mulâtres bien élevés sont du reste reçus dans la bonne compagnie ; ils se font re-

marquer par une certaine vivacité d'esprit qui leur est particulière : nous croyons que le reproche qu'on leur fait de manquer d'indulgence pour leurs esclaves n'est point sans quelque fondement ; c'est une cruelle bizarrerie du cœur humain que l'on ne saurait expliquer.

Il n'est point très-rare de voir des blancs se marier avec des femmes de couleur ; mais cependant on le remarque dans la conversation, sans toutefois en vouloir faire un reproche au mari, surtout s'il est uni à la fille d'un riche propriétaire.

Les *mamalucos*, quoiqu'ils aient de l'analogie pour la couleur avec les mulâtres d'une seconde génération, ne sont pas confondus avec eux ; ils sont la plupart du tems mieux faits,

et ont toujours des cheveux lisses d'un noir d'ébène : les femmes ont quelquefois des traits charmans, et leur teint, quoique assez foncé, est animé par un certain air de santé.

Il y a encore une race intermédiaire entre celles des mulâtres et des mamalucos, c'est celle des *mestizos*, qui sont nés d'un noir et d'une indigène ; ils cherchent à établir des liens de parenté entre eux et les mulâtres ; mais leur couleur est extrêmement foncée : il est rare d'en rencontrer à Bahia.

Puisque nous sommes toujours dans la ville basse, qui semble principalement consacrée au commerce, nous allons donner quelques détails rapides sur cette partie importante. On remarque dans le Praya

plusieurs magasins français où l'on peut se procurer, à peu près, tous les objets utiles ou agréables qui se fabriquent dans nos manufactures. Ils commencent à prospérer, parce que les Brésiliens ont fini par s'apercevoir de la supériorité de nos marchandises sur la plupart de celles qui leur étaient apportées d'Angleterre; malheureusement, ils ont été accoutumés à obtenir, dès le principe, celles-ci à un très-bas prix: ils ne peuvent plus, néanmoins, se passer de nos toiles, de nos armes et de nos objets de nouveautés. Les Français sont aussi généralement plus aimés que leurs rivaux, et nous pensons que, tôt ou tard, ils finiront par marcher au moins leurs égaux dans une partie des villes

du Brésil. Déjà, plusieurs maisons considérables se sont élevées progressivement à un haut degré de prospérité ; de ce nombre est celle de M. Récamier, neveu du banquier. Ce négociant jouit de la considération de ses compatriotes et de celle des Brésiliens.

Le crédit des Anglais était formé bien avant le nôtre : ils sont venus s'établir à une époque où l'on manquait de tout ; l'on s'est accoutumé insensiblement à leurs marchandises, qu'ils livraient à un prix très-modéré, en raison des droits peu considérables qu'elles payaient à la douane. Des maisons puissantes de Londres ont envoyé des commis à Rio Janeiro, à Pernambuco, à Bahia, en leur prescrivant de suivre une

marche rapide dans leurs opérations. Dès qu'un navire était arrivé, on ne s'occupait point de la vente des objets dont il était chargé, mais bien de lui fournir une nouvelle cargaison, afin de l'expédier sur-le-champ pour l'Europe. A son retour au Brésil, il trouvait quelquefois dans le port des bâtimens français ou hollandais, arrivés peut-être avant son premier voyage, mais obligés, faute d'avances, d'attendre le débit de leurs marchandises pour faire un retour. Pendant ce tems, les dépenses que leur causait la nourriture de l'équipage, les frais de port, la perte des câbles, étaient vraiment incalculables. Maintenant, grâce aux consignataires établis depuis quelques

années, ils peuvent suivre à peu près la même marche que les Anglais, et ils ont sur eux l'avantage de voir souvent leurs marchandises préférées. On affirme que les Anglais ne font bien leurs affaires que par les retours, et qu'ils ne trouvent qu'avec peine le débit de leurs marchandises d'Europe, dont les magasins sont encombrés. Ils ont cependant un avantage inappréciable sur nous ; ils ne paient que 15 pour %, de même que les Portugais, tandis que nous payons 24 pour % ; ils font, en outre, toujours estimer sur leurs factures, par le consul de leur nation, tandis que nous passons par les mains des administrateurs de la douane. Espérons que bientôt on égalisera les

avantages offerts aux deux peuples rivaux ; les vrais intérêts du Brésil le commandent impérieusement.

Le mode de commerce adopté par les Portugais est fort différent de celui des étrangers ; comme leurs manufactures ne peuvent point leur fournir un grand nombre d'objets d'échange, ils se donnent principalement à l'exportation des denrées coloniales, qu'ils peuvent se procurer de première main. Ils font entrer dans le pays une grande quantité de vins de Porto et de Madère, ainsi que des tissus grossiers de coton, etc.

Il n'y a véritablement point de manufactures à Bahia, et l'on prétend qu'elles n'y sont point tolérées ; cependant elles changeraient considérablement la face du pays, car

il y a une foule de produits à exploiter. On remarque sans doute quelques tanneries en pleine activité, mais les procédés que l'on y emploie sont loin d'offrir des résultats très-satisfaisans. Le cuir est beau, cependant il est d'une qualité inférieure, et prend facilement l'humidité.

La quantité d'ouvriers dans tous les genres qui travaillent à Bahia est vraiment extraordinaire; les orfèvres, les tailleurs, les cordonniers, les selliers, etc., sont, comme à Rio, presque aussi nombreux que dans les villes d'Europe; ils ont assez d'adresse, et font parfaitement certains objets.

Sur l'espèce de quai qui se trouve dans le voisinage de la Bourse, on remarque une prodigieuse quantité

de poterie de toute espèce ; les vases offrent quelquefois des formes d'un style antique, mais, plus souvent encore, elles sont d'une bizarrerie remarquable.

C'est aussi près de ce quai que l'on voit aborder la plupart des *lanchas* ou petits navires destinés au commerce de cabotage ; ils sont chargés de farine de manioc ou de maïs, de lard, de fruits, et d'une foule d'autres denrées ; et ce sont très-souvent des indigènes qui leur servent d'équipage.

Dans cet endroit on trouve réunis la plupart des bateaux qui vous transportent dans la rade d'un navire à un autre, et vous conduisent même dans les îles du voisinage. Les bateliers noirs s'empressent autour

de vous comme les cochers de nos petites voitures de campagne ; chacun vous vante dans son jargon singulier les qualités de son bateau, ainsi que l'adresse avec laquelle il est en état de le conduire. Quelques-uns de ces hommes sont tellement habitués à plonger pendant un long espace de tems, que dans le port ils vont ramasser une pièce de monnaie qu'on leur jette au fond de l'eau : cette eau de la baie est si limpide, qu'il est très-facile de les voir marcher sur le sable pendant une ou deux minutes.

Comme nous avons fait à peu près connaître la ville extérieurement, ainsi que plusieurs objets d'une assez grande importance, nous allons entrer dans quelques édifices, et indiquer les choses intéressantes que l'on

peut observer. Dans la ville basse, nous ne visiterons guère que la Bourse : l'intérieur répond parfaitement au dehors ; c'est plutôt la décoration d'une vaste salle de bal, que celle qui convient au lieu choisi pour la réunion d'hommes graves. Il y a une chose digne d'être remarquée, c'est le parquet ; il est vraiment magnifique, et se compose de bois du pays ; il a coûté, m'a-t-on dit, un peu plus de deux mille écus.

La salle de spectacle, dans la ville haute, est jolie intérieurement, et aurait un aspect assez agréable si elle était décorée plus fraîchement. La place de l'ancien gouverneur se trouvait au milieu des loges. La manière dont on représente la tragédie ne peut guère être supportée, même

par les personnes qui n'auraient vu que nos théâtres de province. Ce sont des hommes de couleur qui sont chargés de représenter des héros grecs ; il est difficile de voir quelque chose de plus grotesque qu'Agamemnon, dans Iphigénie, badigeoné de blanc et de rouge, traînant un grand sabre à la hussarde. Achille, pour chercher querelle au roi des rois, n'est le plus souvent armé que d'un briquet ; quant au prudent Ulysse, l'estimable mulâtre chargé de le représenter ne résiste pas toujours à la Circé qui lui présente une coupe de rum ; et il n'est pas rare alors de voir chanceler sa sagesse pendant le cours de la pièce. Calchas, en sa qualité de magicien, porte une robe couverte de lunes et de soleils, et les

princesses sont tout-à-fait intéressantes. Le public de Bahia, qui compte plusieurs hommes éclairés, n'est pas toujours indulgent pour les acteurs; il leur témoigne souvent son mécontentement, principalement en jetant, par un usage singulier, des pièces de monnaie sur le théâtre. La comédie est représentée avec une sorte d'ensemble; les *intremez* offrent quelquefois des situations comiques dignes de nos premiers auteurs; mais, plus souvent encore, ce sont des pièces décousues et dénuées d'intrigue. Comme tous les Brésiliens sont naturellement musiciens, l'orchestre est très-supportable, et il choisit bien ses morceaux. Les danses, quand elles ne sont pas exécutées par des étrangers, n'offrent

aucun agrément ; il en est même une appelée *landou*, que la décence réprouve tout-à-fait ; elle commence à perdre de sa vogue. Le plaisir du spectacle est assez dispendieux ; le parterre coûte deux patacas, équivalant à quatre francs de notre monnaie ; mais il n'est guère permis aux hommes de bonne compagnie d'y prendre place, et l'on est obligé de louer une loge, dont on vous remet la clef pour entrer quand bon vous semble.

Si nous nous dirigeons de nouveau vers le palais pour visiter l'intérieur, nous ne verrons rien de remarquable ; ce sont d'immenses salles blanchies à la chaux, dont les fenêtres sont garnies de grands rideaux de damas rouge : l'entrée est fermée, à la ma-

nière des Orientaux, par une portière de drap écarlate, avec les armes de Portugal brodées en couleur au milieu : tous les meubles consistent dans de grands bancs.

Les maisons des particuliers riches sont infiniment mieux décorées ; on commence à y remarquer beaucoup de luxe, et les ornemens seront tous à peu près anglais, jusqu'à ce que les meubles apportés de France aient prévalu, comme les toilettes brillantes qu'ont adoptées les dames depuis quelques années. Il y a des réunions nombreuses où l'on danse et où l'on fait de la musique ; la *modinha* portugaise s'y fait entendre après le grand air de Rossini, et l'on sent encore tout le charme de sa mélodie. Quoique la voix des Brésiliennes ait

en général de peu d'étendue, elle se fait remarquer par un charme d'expression indéfinissable. Les danses anglaises sont en vogue ; les nôtres, que l'on commence à adopter, ont une certaine lenteur qui ne convient point à la vivacité des Portugaises.

La haute société, dont nous indiquons ici les plaisirs ainsi que la manière d'être, se compose des autorités civiles et militaires, des gros négocians et des seigneurs d'engenhos ou riches propriétaires, qui y conduisent leurs familles.

Le dernier gouverneur, le comte de Palma, recevait et visitait les familles principales ; il se faisait remarquer dans la société par son instruction et ses manières affables. Dans son intérieur, c'était un homme

de mœurs irréprochables, qui se plaisait à répandre ses bienfaits sur les personnes qui l'entouraient : Bahia lui doit quelques travaux utiles.

En parlant des personnages principaux du pays, nous nous trouvons naturellement disposés à faire connaître quelles sont leurs attributions ; et nous allons employer quelques documens qu'un homme instruit, bien à même de se les procurer, nous a fournis durant notre séjour à Bahia.

Le gouvernement du Brésil est un mélange bizarre de pouvoir militaire et judiciaire. Un certain corps de magistrats, appelés *desembargadores*, est appelé, non seulement à toutes les fonctions judiciaires, mais encore à l'administration des douanes, des postes et de toutes les divisions

subalternes, qui partout ailleurs forment les branches du ministère correspondant. Les gouverneurs avaient un pouvoir illimité, et étaient à la fois présidens de tous les tribunaux, de toutes les chambres, de toutes les administrations civiles, et commandans de toutes les troupes, de toutes les branches du système militaire et naval, etc. : on sent quelle carrière immense était offerte à leur ambition. Nous allons indiquer les différens tribunaux auxquels est confiée l'administration : la *relaçaon* est composée de huit officiers nommés, comme tous les autres fonctionnaires, seulement pour trois ans ; le chancelier, l'ouvidor et le juiz de fora, qui sont les principaux ; le procurador da coroa (le procureur de la cou-

ronne), l'intendente da marinha (l'intendant de la marine), l'escrivaon da fazenda réal (chef de la trésorerie), le juiz da alfandega (ou contrôleur des douanes) : ils étaient présidés par le gouverneur, et s'assemblaient de tems à autre pour décider les affaires principales de la capitainerie ; il existe également une *relaçaon* ecclésiastique entièrement indépendante : *la junta da fazenda réal* se compose seulement de cinq députés.

La *meza da inspecaon* a le commerce et l'agriculture sous sa juridiction ; elle est composée d'un nombre à peu près égal de députés, savoir : deux négocians, deux lavradores ou agriculteurs, l'un pour le tabac, l'autre pour le sucre ; un se-

crétaire, un président qui est l'intendant de l'or, etc.

Les finances de l'Etat s'entretiennent, à Bahia comme à Rio, par la dîme imposée sur tous les produits, et par les droits de douane à l'entrée sur les bâtimens nationaux et étrangers. Les revenus du port, les droits de visite de santé, une foule d'autres menus impôts sur les maisons, et la capitation des noirs, suffisent à l'entretien intérieur de la capitainerie, sauf les cas extraordinaires. Le clergé se repent tous les jours d'avoir cédé la dîme qui lui appartenait précédemment, pour une rente perpétuelle qui n'approche pas à dix pour cent de la perception actuelle; mais c'est une faute que jamais on ne lui

laissera réparer, d'autant plus qu'il a une foule de moyens de subvenir aux dépenses les plus considérables, par d'anciennes donations et des biens qui se sont singulièrement accrus.

Cette dernière circonstance peut cependant s'appliquer plus particulièrement aux couvens ; et la richesse intérieure des églises desservies par des moines, forme souvent un contraste extraordinaire avec la décadence des autres. L'ancienne cathédrale, par exemple, n'offre plus que l'image de la ruine et de la destruction ; et cependant tout atteste son ancienne magnificence, jusqu'aux poutres énormes qui supportent la couverture. Ce maître-autel, sur lequel on remarque encore des sculptures dorées d'un bel effet ; ce buffet

d'orgues, qui a dû coûter des sommes si considérables ; ces dalles brisées, attestant par des épitaphes pompeuses quels étaient les bienfaiteurs de l'église : tout fait connaître l'antique opulence du Portugal, et l'espèce d'anéantissement où il était tombé pour se relever avec plus de splendeur.

Quelquefois, attirés par une musique funèbre, nous entrions dans ce temple, et nous considérions toujours avec intérêt la scène qu'il nous offrait. Il est d'usage, parmi les personnes d'une certaine opulence, de faire célébrer des messes en musique pour ceux qui leur étaient chers, et que le trépas leur a enlevés ; mais il est bien rare qu'elles y assistent quand ce n'est pas la première. Un vaste sarcophage terminé en pyra-

mide, couvert de drap noir, brodé d'or et entouré de cierges, s'élève au milieu du chœur ; la musique exécute quelques *oratorio*, souvent avec assez d'ensemble ; et l'étranger que le hasard a conduit dans l'église, est souvent prié par un maître des cérémonies d'accepter une torche de cire qu'il doit tenir à la main pendant tout le service, et qu'il serait impoli de refuser.

Nous entrons dans l'église des frères mendians de l'ordre de Saint-François, et le spectacle que présente l'intérieur de l'église est certainement bien différent ; si c'est un jour de fête, des festons de rubans brodés d'or et d'argent ornent la voûte et les colonnes ; des milliers de cierges brillent de tous côtés ; ceux du

maître-autel s'élèvent en pyramide et sont reflétés par des miroirs et des flambeaux d'argent. Vers quelque endroit que vous puissiez tourner vos regards, ce ne sont que dorures et que bizarres magnificences; mais tout indique bien en même tems que l'on célèbre une fête; le carreau est jonché de fleurs et de feuilles odorantes; la musique exécute des symphonies, et la multitude se presse en foule pour jouir de la scène qui lui est offerte.

Pour achever de peindre l'intérieur d'une église, nous ferons observer que le fond en face du chœur est toujours occupé par une grande estrade, sur laquelle peut se placer la musique, autour ou à côté de l'orgue. Il y a aussi un assez grand

nombre de fenêtres donnant dans l'intérieur ; elles sont le plus ordinairement tendues en damas rouge.

Il serait trop long de passer en revue les différentes fêtes de l'Eglise ; elles sont, à peu de chose près, les mêmes qu'à Rio-Janeiro, et se terminent presque toujours au bruit des baguettes et des fusées ; mais nous avons été témoins, dans le couvent des bénédictins, d'une scène religieuse qui peut-être n'a lieu qu'à Bahia et à Pernambuco : M. Coster en parle, en indiquant néanmoins plusieurs différences. Elle a lieu le vendredi saint, et rappelle parfaitement les anciens mystères qui se jouaient en France vers le quinzième siècle. Le prêtre monte en chaire et commence un sermon sur la Passion ;

bientôt il reproche avec véhémence aux assistans leurs péchés et leurs fautes, les engage à rentrer en eux-mêmes, puis tout à coup s'écrie en montrant le rideau qui cache le chœur : « Voilà votre rédempteur, hommes, prosternez-vous! » Le rideau tombe (1), Jésus-Christ paraît sur la croix, la Madeleine richement vêtue prie à ses pieds, la Vierge est à sa droite environnée d'anges, un soldat romain semble veiller avec soin, et il repousse bientôt quatre disciples de Jésus, qui s'avancent pour entrer; mais ceux-ci lui présentent un ordre, il est obligé de les laisser pas-

(1) Cette statue du Christ est de grandeur naturelle et en bois peint.

ser, et on les voit bientôt se prosterner et se mettre en adoration. Le sermon continue, et le prédicateur ordonne tour à tour de tirer la couronne d'épines, d'ôter les clous qui sont remis à la Vierge et aux anges; on descend ensuite Jésus-Christ de la croix, on montre ses plaies ensanglantées, et les assistans sont alors tellement émus, qu'on les entend se frapper les joues avec violence et donner des marques d'une sincère contrition. Nous avons vu peu de prédicateurs prêcher avec autant de talent que celui que nous entendîmes: cette fois c'était un franciscain qui jamais ne prépare ses sermons, et cependant produit toujours le plus grand effet.

Toutes les personnes qui figurent

dans cette scène sont de l'ordre des bénédictins, mais il y en a de semblables dans les autres couvens. Il est inutile de dire que ces représentations, peu d'accord avec les usages du siècle, finiront bientôt par tomber dans un discrédit total.

Les processions de la semaine sainte offrent également des choses remarquables par leur singularité : elles se font toutes avec beaucoup de pompe, et sont accompagnées de soldats découverts, même pendant le soleil le plus ardent ; les fenêtres des maisons où elles passent sont tendues ordinairement de damas.

On trouve dans les couvens quelques hommes ayant une certaine instruction ; mais il en est aussi d'une ignorance absolue. Les béné-

dictins passent en général pour les plus instruits ; leur bibliothèque est cependant à peu près dans un entier abandon : nous croyons que ce serait là particulièrement que l'on trouverait des recherches curieuses des jésuites sur le Brésil. La bibliothèque publique, qui se trouve dans l'ancien collège des pères de la Foi, n'offre aucun de ces documens précieux dont parlent tant les voyageurs. On y voit surtout un grand nombre d'ouvrages français et anglais. Le bibliothécaire en second, M. Lucio, s'est singulièrement occupé d'étudier la langue de différentes tribus de noirs, et il est parvenu à en comprendre plusieurs parfaitement : nous savons qu'il a préparé un travail qui n'a pas encore paru.

Le gouvernement depuis quelques années offre aux jeunes gens de grands moyens d'acquérir de l'instruction ; il existe huit chaires royales pour autant de professeurs qui enseignent la philosophie, la rhétorique, les mathématiques, le grec ; il y en a quatre de latinité : on trouve aussi des maîtres de dessin et de musique.

De la bibliothèque publique, où se réunissent fréquemment les jeunes étudians, on pénètre facilement sur les balcons qui donnent dans l'ancienne église des jésuites : c'est un vaisseau magnifique orné avec plus de goût que les autres églises ; il y a un grand nombre de tableaux très médiocres, représentant la vie de *saint Stanislas Koska*. Les chanoines de la capitale

y officient avec une certaine pompe, surtout pendant les jours de grande cérémonie.

Nous ne quitterons pas la ville sans donner une idée générale des mœurs de la classe mitoyenne et même de celle qui se compose des artisans.

Les mœurs des étrangers n'ont guère pénétré jusqu'à la petite bourgeoisie, en grande partie formée d'hommes et de femmes de couleur. Le luxe ne s'est même introduit parmi les petits marchands et les fabricans que dans les vêtemens, qui de jour en jour deviennent plus soignés. On est surpris de la propreté des personnes que l'on rencontre chaque jour dans les rues. Les hommes portent généralement

des fracs taillés à la mode anglaise; les femmes sont vêtues, comme autrefois, d'un jupon, d'une chemise brodée et d'une espèce de capote qui les enveloppe presque entièrement. Les anciennes danses sont encore en vogue parmi elles; mais elles s'y livrent plus souvent entre elles qu'avec les hommes. Quelquefois cependant elles veulent bien les admettre: rien n'égale la grâce de leurs mouvemens; c'est presque toujours au son de la guitare et de la flûte qu'elles prennent ce divertissement.

Les femmes de cette classe sortent en général fort peu; elles ne sont même pas toujours admises à la table de leurs maris: elles s'occupent à faire de la dentelle grossière, et à d'autres petits ouvrages; et elles laissent à

leurs négresses, lorsqu'elles en ont, tous les soins du ménage. Celles-ci préparent les repas, qui sont le plus ordinairement d'une extrême simplicité, et consistent principalement en poisson assaisonné avec une quantité de piment qu'un palais européen ne peut guère supporter. Comme à Rio-Janeiro, il n'y a que la viande de porc qui soit agréable au goût; les volailles sont dures, mais les dindes se font remarquer par la délicatesse de leur chair; elles sont principalement réservées pour la table des riches, où l'on voit rassemblée une grande variété de mets bien inférieurs à ceux que nous offre la cuisine française; le dessert d'un repas qui se donne à l'occasion d'une fête est une chose très-remarquable,

à cause surtout de la profusion des confitures et des fruits de diverses espèces que le climat donne dans tous les tems.

Ici ce sont des oranges énormes, connues sous le nom d'*ombigo* (nombril), à cause d'une espèce de protubérance qui se trouve à l'extrémité; elles sont absolument sans pépins, et passent pour les meilleures de l'Amérique. Plus loin, l'ananas étale sa couronne éclatante; la mangue exhale son odeur parfumée; le raisin, la pèche, viennent mêler leurs riches couleurs à ces fruits du Nouveau-Monde. La figue retrouve le climat qui lui convient; elle est servie à côté de la mangave, de la gouyave, de l'arassa, de la pitanga à la couleur vermeille; on les

voit se grouper, entourées d'une enveloppe de sucre, autour de cédrats énormes, préparés avec tant de soin par les religieuses. Dans ces festins, le Champagne égaie les convives animés déjà par le Porto et le Madère. Il est presque entièrement inutile de dire que les repas d'apparat dont nous parlons ici, et qui se renouvellent fréquemment, n'ont lieu chez les personnes de la moyenne bourgeoisie que dans de fort rares occasions.

Vers le carnaval, et à l'époque de l'intrudo décrit par M. H. Taunay, à l'article de Rio-Janeiro, la folie règne dans toute la ville, le tems des mascarades se prolonge même plusieurs semaines. Les masques offrent quelquefois des caricatures assez plai-

santes, et les noirs, ainsi que les mulâtres, se livrent surtout à ce genre de divertissement.

Quoique Lendley affirme que San-Salvador ne contienne que cent mille ames, nous nous croyons fondé à penser que la population est infiniment plus considérable, et que tous les jours elle augmente. Autrefois on entendait parler fréquemment de meurtres ; mais, depuis quelques années, la police se fait avec une telle activité, que les événemens de ce genre sont extrêmement rares ; de fréquentes patrouilles parcourent les rues pendant la nuit, et arrêtent les vagabonds ; elles sont fournies par une milice ou garde nationale qui se fait remarquer par une tenue excellente, et se compose de régimens

de noirs, de mulâtres et de blancs. Il y a, outre cela, un régiment de ligne formé de Brésiliens enrôlés par recrutement, un régiment d'artillerie, et quelquefois des troupes venant d'Europe qui manœuvrent parfaitement ; la cavalerie est peu considérable, mais elle peut s'accroître facilement aussitôt qu'on le désirera : toutes ces troupes ont mérité des éloges dans diverses circonstances.

Voilà à peu près ce que nos notes ont pu nous fournir de plus intéressant sur San-Salvador ; nous n'avons point voulu répéter plusieurs usages qui se trouvent être à peu près les mêmes qu'à Rio-Janeiro ; mais nous espérons que nos lecteurs voudront bien se rappeler cette observation.

Nous allons maintenant jeter un coup d'œil sur le reste de la province.

Dans le tems que le roi Jean III distribuait le Brésil en capitaineries, toute la portion de la côte qui se trouve située entre le *Pedraon*, aujourd'hui Saint-Antoine, jusqu'au rio San-Francisco, fut accordée au capitaine Francisco Pereira Coutinho, dont sans doute on se rappelle la déplorable fin. La province étant rentrée au pouvoir de la couronne, le même monarque se décida à y faire construire une ville considérable. Thomé de Souza, qui en fut le fondateur, est aussi regardé comme le premier gouverneur de la province. Duarthe da Costa lui succéda en 1558; mais le capitaine-général Mem de Sa, pendant un gouvernement de qua-

torze ans, augmenta considérablement la province, et soumit toutes celles qui étaient encore fréquemment attaquées par les indigènes : la capitainerie des Illheos y fut depuis annexée ; celle dont nous parlons continue à être sous sa direction.

La capitainerie de Bahia, qui comprend cependant deux anciennes provinces, n'a point un territoire très-considérable, en le comparant à celui des autres districts ; elle s'étend du parallèle de 10° de latitude australe, jusqu'à celui de 15° 40'. On calcule que sa longueur est de cent quinze lieues nord-sud ; sa largeur n'est point encore bien déterminée ; mais on pense qu'elle peut être de soixante-dix à quatre-vingts lieues. Au nord, elle confine avec celle de Sere-

gype-d'el-Rey ; au midi, avec Porto-Seguro et Minas-Geraës ; au couchant, elle touche au Pernambuco, dont elle est séparée par le rio Francisco : l'Océan lui sert de bornes à l'orient.

Tout le territoire de la province est distribué en trois districts : celui dos Ilheos, de Bahia et de Jacobina ; ils forment autant de Comarcas différentes, et celle de Bahia n'est pas la plus considérable, car elle n'a que quarante lieues de côtes, à compter du rio Jiguiriça, qui se décharge trois lieues à l'est-sud-ouest de Barra Falsa, jusqu'à Rio-Real, limite septentrionale de la province ; elle peut avoir trente-cinq lieues de largeur, et c'est au couchant qu'elle confine avec celle de Jacobina. Le pays est

coupé de forêts et de collines ; on y trouve aussi des landes appelées *catingas*, qui occupent beaucoup plus de la moitié du terrain ; elles ne sont guère propres qu'à l'éducation des bestiaux, et il est impossible de les employer à aucun genre d'agriculture ; mais la fertilité des portions de terrain appelées *chapadas*, et situées ordinairement sur le penchant des collines, est vraiment extraordinaire ; elle ne peut se comparer qu'à celle des vallées baignées par quelque fleuve, et couvertes d'antiques forêts que l'on abat pour faire des plantations de manioc, de maïs, de tabac et de coton.

On considère depuis long-tems comme le meilleur territoire de tout le district, celui qui est connu sous le nom de *Réconcave*, et peut avoir

huit à dix lieues de largeur autour de la grande baie de Tous-les-Saints. Il y a de grands terrains principalement propres à la culture des cannes à sucre et du tabac, denrée formant la principale richesse de la capitainerie, que l'on assure en fournir une plus grande quantité qu'aucune des autres provinces du royaume : la terre désignée sous le nom de *massapé*, dont la couleur est extrêmement noire, est principalement consacrée à ce genre de culture.

L'hivernage commence à la fin de mars et dure jusqu'en août, avec de grands intervalles de sécheresse ; il ne se fait presque jamais sentir à l'extrémité occidentale, où il pleut seulement dans les tems d'orage, qui durent à peu près tout le tems que le soleil va au sud de l'équinoxe.

Le seul port de ce district est la baie célèbre dont nous avons déjà parlé ; selon les meilleurs plans que l'on en ait tirés, elle peut avoir six lieues et demie portugaises de longueur, nord et sud, à partir de la pointe Santo-Antonio jusqu'à l'embouchure du rio Pitanga, et plus de huit lieues de largeur est et ouest. L'île d'Itaparica lui forme deux entrées ouvertes au sud ; l'entrée orientale a deux lieues et demie de largeur, et c'est la principale ; l'occidentale, appelée *Barra-Falsa*, n'a pas deux milles dans l'endroit le plus étroit. Les rivages sont en général bas, et présentent un aspect extrêmement agréable, à cause surtout du grand nombre de cocotiers qui y ont été plantés : l'endroit le plus élevé est celui où se trouve situé San-Salvador.

Ce havre magnifique renferme nécessairement un grand nombre d'îles, toutes plus ou moins fertiles; la plus considérable est celle d'Itaparica dont nous avons déjà fait mention : elle a six lieues et demie de longueur et trois dans la plus grande largeur, et est irrégulière et peu élevée; elle possède une anse du côté occidental, et forme un promontoire du côté oriental; une grande partie de son terrain est propre à diverses branches d'agriculture; la vigne y réussit parfaitement dans quelques endroits, et les jardins fournissent la ville des meilleurs mangues que l'on serve sur les tables opulentes. Le peintre peut y trouver les plus beaux points de vue, surtout à l'époque de l'hivernage où les arbres brillent de tout leur éclat.

Les habitans sont répartis sur deux paroisses formant deux villages, dont le plus important est celui de Sanctissimo-Sacramento; c'est plutôt un gros bourg, où il y a déjà plusieurs établissemens utiles. On y remarque une assez belle église, un fortin à peu près inutile, une fontaine dont l'eau est excellente, une armaçaon de baleines, des corderies de piassaba (1) et quelques distilleries d'eau-de-vie : le mouillage contribue à rendre son état très-florissant; il offre un excellent abri aux petites embarcations : on nous a affirmé que les Anglais avaient fait des

(1) Sorte de fils ligneux produits par le palmier de ce nom.

demandes réitérées pour que toute l'île leur fût concédée, mais que le gouvernement portugais avait eu la prudence de leur refuser l'entier envahissement d'un lieu si important.

Au nord d'Itaparica, à environ une lieue, on trouve l'île dos Frades; elle est très-montueuse et peut avoir trois milles de longueur; au nord de celle-ci, et à peu de distance, on remarque celle de Bom-Jésus; au nord on rencontre l'îlot das Vaccas, qui n'a qu'une demi-lieue de longueur; ceux de Meninos-Deos, de Bimbarra et das Fontes ne sont guère plus considérables.

L'île de Maré, dont le terrain est particulièrement propre à la culture des bananiers, richesse de ses habitans, a cinq milles de longueur et

un peu moins de largeur; elle est très-près du rivage à l'extrémité du côté oriental.

L'île Cajahyba a une lieue de longueur; elle est basse, assez bien cultivée, et reste à l'extrémité du côté occidental; celle de Medo se trouve au couchant de l'extrémité septentrionale de celle d'Itaparica. Toutes ces îles sont à peine habitées, quelques-unes même ne le sont pas du tout, telles que celles da-Cal et das-Cannas, qui se font distinguer au milieu d'un petit archipel situé entre la côte occidentale d'Itaparica et le continent.

Rien ne peut donner une juste idée du coup d'œil que présente la navigation de la baie, lorsque l'on s'avance dans le bassin qui se trouve

formé par les îles d'Itaparica et dos-Fradès ; on n'aperçoit plus la pleine mer, il semble que l'on vogue sur un lac enchanté d'où s'élèvent des jardins délicieux. On se plaît à se reporter au tems où le pays n'était habité que par les indigènes, et l'on croit voir encore leurs aldées de feuillage s'élever au milieu des palmiers.

Selon les plus anciennes chroniques de nos vieux voyageurs, aux Quinnimuras, premiers habitans célèbres des alentours de la baie, succédèrent les Tapuyas chassés, peu de tems après, par les Tupinaès venus de l'intérieur. Ceux-ci furent obligés eux-mêmes d'aller chercher un asile dans les forêts qu'abandonnaient leurs vainqueurs. Les Tupinambas,

maîtres des deux rives du rio San-Francisco, firent la guerre aux nouveaux conquérans ; ils les dispersèrent et se rendirent maîtres absolus du Réconcave, qu'avec de nombreux efforts ils parvinrent à garder jusqu'à l'époque de l'envahissement du pays par les Portugais. Ils étaient divisés en plusieurs hordes indépendantes les unes des autres, souvent ennemies déclarées lorsqu'elles s'étaient fait quelqu'insulte, mais se réunissant, à ce qu'il paraît, presque toujours pour marcher à la conquête d'un pays : elles choisissaient, dans ces occasions, l'individu le plus vaillant pour être leur chef de guerre, et elles lui obéissaient. Cependant en tems de paix on ne lui accordait aucun privilège. Il paraît que ces

différentes tribus habitaient quelques-unes des îles, mais qu'elles n'y faisaient point un très-long séjour, à cause probablement du manque de gibier et de poisson de rivière, que l'on ne trouve en abondance que sur le continent (1).

Les fleuves du district de Bahia ne sont point très-considérables, et ils vont presque tous se jeter dans la baie.

Le plus voisin de Bahia est le rio Vermelho ; mais c'est un ruisseau à peu près comme la rivière de Bièvre

(1) On a acquis la certitude que les restes des différentes nations tupinambas allèrent chercher un asile dans les vastes forêts du Para, où le nom de certains lieux indique encore leur séjour.

aux environs de Paris (1), et il va se perdre dans l'Océan, à peu près à une lieue de la pointe Saint-Antoine: l'Itapuan, le Jaculyppe, le Pojuja, l'Itapicuru, sont également peu considérables, d'une très-courte navigation, et se jettent par la même côte.

Le rio Jaguarype, qui prend naissance sur le bord de la route de Mi-

(1) C'est à quelque distance de cet endroit, plus près de la ville, à Area-Preta, qu'un Suisse, M. T***, petit-fils d'un célèbre agriculteur auquel on doit dans son pays les prairies artificielles, a formé un établissement qui prospérera sans doute à cause de ses lumières et de son activité. Il a fallu des travaux incroyables pour dessécher des marais et les remplacer par des pâturages qui sont d'une si grande importance aux environs de Bahia.

nas, environ onze lieues au couchant du bourg de Cachoëra, dans la campagne de Curralinho, se décharge dans la fausse barre, et peut recevoir de grandes barques l'espace de sept lieues.

Le rio Paraguassou est sans contredit le seul très-important du Réconcave; il prend naissance dans le voisinage da Serra de Chapada, limite du bourg central de Contas : le ruisseau Cocho et l'Encantada, qui sort d'un lac ainsi nommé à cause d'une île flottante que l'on y trouve, sont ses premiers confluens ; le Paraguassinho, l'Andrahy deviennent aussi ses tributaires. Un peu plus loin que ce dernier confluent, il reçoit une rivière qui, s'étant cachée quelques milles sous un terrain solide,

renaît avant d'arriver au fleuve. A environ une lieue de la grande cascade formée par la traverse da Serrado-Cincura, le Paraguassou se réunit au rio Una ; il reçoit encore le Capibary, le Jacuhyppe et le Timboré, forme une cascade trois ou quatre lieues au dessus du dernier confluent, passe par les bourgs de Cachoëra et de Maracogype, et devenant assez large, se décharge dans le milieu de la côte occidentale de la baie de Tous-les-Saints.

On est obligé de remonter le Paraguassou pour se rendre à Villa de Cachoëra, qui a été considérée en quelque sorte comme la capitale de la province, à l'époque où San-Salvador l'était de tout le Brésil.

C'est une ville qui n'a point le

titre de *cidade*, mais que l'on peut considérer comme telle à cause de son importance ; sa position est délicieuse : on la voit s'élever sur les rives du Paraguassou, qui la partage en deux parties inégales. Les maisons sont bâties en pierre et en brique, les rues bien pavées ; c'est le quartier de la rive gauche qui se trouve être le plus considérable : on y remarque une église paroissiale dédiée à Nossa-Senhora-do-Rosario, un couvent de carmes chaussés, une maison du même ordre, deux chapelles, un hôpital sous l'invocation de San-Joam-de-Deus, une fontaine, trois ponts de pierre sur deux petites rivières qui la traversent ; c'est aussi dans cette partie de la ville que se trouve le tribunal.

Le quartier occidental, qui est le plus pauvre, est aussi baigné par deux petits ruisseaux ; il y a deux églises, et l'une d'elles, sous l'invocation de saint Félix, donne son nom au quartier.

En 1804, la ville contenait mille quatre-vingt-huit feux ; il y en avait huit cent quatre-vingt-quatorze dans le faubourg oriental, et cent quatre-vingt-quatorze dans l'autre ; ils prennent tous deux un accroissement extraordinaire. C'est là que se rassemble la plus grande partie du tabac et du coton qui s'exporte de la capitale ; on y voit aussi arriver, à certaines époques, de nombreuses caravanes venant de Minas par la route qui a été ouverte depuis long-tems de ce côté ; elles apportent des pierres de couleur,

de la poudre d'or, des cotons, et souvent elles souffrent du manque d'eau pendant le trajet : la route est infiniment moins pittoresque que celle de Rio-Janeiro.

Quand on a été accoutumé pendant quelque tems à la nature presque sauvage des environs de Bahia, les yeux surpris considèrent avec étonnement les vastes champs des environs de Cachoëra ; l'étranger peut avoir alors une idée de la véritable richesse du pays : c'est dans ce territoire que se trouvent situées la plupart des plantations de cannes avec de vastes bâtimens pour faire le sucre ; elles reçoivent le nom d'engenhos ; les propriétaires qui prennent le titre de senhores d'engenhos jouissent de certaines prérogatives ;

ils résident presque toujours à la campagne, et il y en a quelques-uns d'excessivement riches. Il y a déjà quelques années, les noirs de plusieurs de ces habitations se réunirent, marchèrent sur des villages voisins, massacrèrent quelques personnes, et auraient porté plus loin la désolation, si l'on n'eût envoyé des troupes qui les battirent complètement : quelques-uns portaient à la place d'étendards les fétiches qu'ils etaient accoutumés à révérer dans leur patrie.

Malheureusement le Paraguassou, qui se trouve d'une si grande utilité pour le transport des denrées, n'est plus navigable un peu au dessus de la ville. Dans cet endroit, où la marée se fait encore sentir, il court nord nord-ouest sud sud-est, entre deux berges

élevées, éloignées l'une de l'autre à peu près de quatre-vingts brasses, et commence à avoir des récifs formant des courans que les barques ne peuvent surmonter. A peu près à une lieue au nord nord-est, on peut visiter l'aldée de Belem, à environ deux milles à l'est de laquelle on trouva ce fameux morceau de cuivre natif qui, selon certains auteurs, pèse deux mille six cent seize livres, a dans sa plus grande longueur trois pieds deux pouces, dans sa plus grande largeur deux pieds un pouce six lignes, et dans sa plus grande épaisseur environ dix pouces : on le conserve dans le musée de Lisbonne ; mais, au rapport de la *Corografia*, il ne pèse que mille six cent soixante-six livres : on s'accorde à dire que sa surface est ra-

boteuse, couverte çà et là de malachotse et d'ocre de fer : il ne paraît pas qu'il existe de mines dans son voisinage. Il y a dans les environs un grand nombre de bourgades importantes par les différentes branches d'industrie qu'elles exploitent ; mais nous n'en donnerons pas même une description abregée, parce qu'elle nous ferait sortir des bornes de cet ouvrage.

En descendant le Páraguassou, on rencontre, à quelque distance de son embouchure, Maracogype, joli bourg avantageusement situé sur la rive gauche du rio Guahi, et entouré de montagnes. Il est difficile de se figurer une vue plus pittoresque; nous ne pouvions nous lasser d'admirer ce mélange de culture et de nature sau-

vage, cette vaste étendue d'eau qui se prolonge dans le lointain, cette cascade qui se précipite, à l'extrémité du bourg, d'une hauteur de cent pieds, et forme plusieurs ruisseaux qui viennent arroser des jardins. Pendant un court séjour que nous fîmes à Maracogype, nous eûmes occasion d'entendre un improvisateur du pays, qui nous étonna par la manière rapide dont il rendait ses pensées : nous assistions au festin d'un baptême, et sa verve ne se ralentit point un instant ; cet homme n'avait point reçu d'instruction, et cependant, inspiré par l'esprit de la poésie, il n'était point étranger aux riantes fictions de la fable. Un autre, d'un caractère différent, divertissait aussi l'assemblée par des

chants et par des tours : il était venu de l'intérieur ; son teint brun, son nez aquilin, lui donnaient la physionomie d'un Arabe ; il chantait le départ des troupeaux, leur frayeur à la vue du jaguar, la chasse de l'animal terrible, la colère des chiens l'immolant à leur rage. Il s'accompagnait quelquefois d'un violon, et nous ne saurions dire avec quelle facilité il transportait notre imagination dans ses vastes campagnes.

Ces hommes étaient appelés pour l'amusement des convives, et jamais nous n'avons vu de joie plus bruyante. Les cristaux, l'argenterie la plus simple étaient bannis de la table ; il n'y avait même ni couvert ni couteaux ; mais des pyramides d'une farine de manioc plus blanche que la neige s'é-

levaient de tous côtés ; des volailles, des porcs rôtis se succédaient rapidement, et le vin de Porto, l'eau-de-vie de canne, étaient offerts avec profusion à tous les convives. C'était cependant un petit habitant qui dépensait peut-être son revenu de l'année ; mais il remplissait, disait-il, les devoirs de l'hospitalité : il aurait voulu que tout le bourg partageât son festin dans une fête aussi solennelle.

Il y a dans le voisinage de Maracogype du bol d'Arménie et de l'antimoine ; on exporte de son voisinage de la farine, du sucre et du tabac.

Le rio Guahy, qui reçoit les eaux du Capanema, est navigable l'espace de trois lieues, et le Paraguassou a près du bourg un peu plus d'une

demi-lieue de largeur ; il envoie un de ses bras au nord-est jusqu'au centre de la charmante vallée d'Iguape, qui peut avoir une lieue et demie de longueur en plaine, sur une largeur assez inégale : elle se trouve couverte de plantations de cannes à sucre pour la culture desquelles le territoire est le plus convenable que l'on connaisse ; le nombre des habitations connues sous le nom d'engenhos se monte à seize. Nous allons donner ici un aperçu du régime que l'on a adopté au Brésil pour les habitations en général.

Chaque engenho est composé ordinairement d'une habitation pour le propriétaire, d'un moulin mû par l'eau ou par le bétail, d'une sucrerie qui tient ordinairement au moulin,

d'une *caza de purgar* qui sert fréquemment de distillerie, d'une rangée de cases à nègres, et enfin d'une grande chapelle.

Les terres d'une propriété se divisent souvent en cinq parties : les bois, les terres pour planter les cannes, les pâturages, les terres destinées à la nourriture des nègres, enfin celles qui sont cultivées par les ouvriers libres.

On prépare généralement avec la houe les terres destinées à recevoir des cannes, et il est excessivement rare que l'on emploie la charrue : on s'en sert quelquefois dans les terres basses défrichées depuis long-tems, parce que dans les terrains élevés les souches empêchent de se servir de cet instrument, qui, à la vérité, est

la plupart du tems très grossièrement fait, et exige plusieurs bœufs ou plusieurs chevaux.

On commence ordinairement à planter depuis la mi-juillet jusqu'à la fin de septembre. On choisit des boutures de cannes ayant un pied ou un pied et demi de long, et lorsque les tranchées sont préparées, on les couche dans le fond et on les recouvre d'une assez grande quantité de terre; au bout de quatorze ou quinze jours, les rejetons commencent à paraître. Les premières cannes se coupent l'année suivante, vers le mois de septembre, et la récolte peut être achevée en janvier ou février; ce qui prouve qu'il ne faut aux cannes du Brésil guère plus de treize ou quinze mois pour venir à leur

maturité. Le plus grand fléau de ces plantations, ce sont les rats; aussi désigne-t-on un noir dont l'unique occupation est de les détruire.

Nous ne donnerons point ici de détails sur la manière dont se fabrique le sucre, parce que dans tous les pays elle est à peu près la même; mais nous allons faire connaître comment sont traités les noirs.

Le premier soin d'un maître qui vient d'acheter un esclave est de le faire baptiser, et celui-ci, de son côté, finit par désirer vivement d'adopter la religion chrétienne, parce que ses compagnons, lorsqu'ils ont la moindre querelle avec lui, lui font sentir sa prétendue infériorité en l'appelant *pagam* ou idolâtre : bientôt il ne tarde pas lui-même à mépriser

les nouveaux arrivés, et à leur donner les épithètes injurieuses sous lesquelles on le désignait.

Les noirs sont envoyés au travail aussitôt le lever du soleil ; mais ils éprouvent ordinairement un froid assez pénétrant, qui les rend inactifs jusqu'à ce que le soleil les ranime par sa chaleur. A huit heures ils prennent leur premier repas. On est dans l'usage de leur accorder de midi à deux heures pour dîner, et ils doivent ensuite continuer leur travail jusqu'à près de six heures. Quelquefois, en rentrant, on les oblige à râper des racines de manioc. Il faut observer que, pendant le tems de la récolte, les esclaves font le quart comme les matelots à bord d'un navire, parce que le travail dure pen-

dant toute la nuit. Il est des maîtres avides qui les surchargent d'un travail plus pénible ; mais en général ils sont rares, et leur intérêt même finit par les obliger à avoir plus d'humanité.

La nourriture des noirs se compose de farine de manioc, de carna seca venant de Rio-Grande du sud, quelquefois de poisson salé et de bananes. Leur habillement consiste en une chemise et une culotte de toile de coton grossière ; on y ajoute un chapeau de paille de palmier, et on leur donne une natte et une couverture pour se coucher. Dans une habitation tenue selon les lois de l'humanité, il est alloué aux esclaves une portion de terrain où ils cultivent ce que bon leur semble. Il y en a quel-

ques-uns qui élèvent des cochons et de la volaille pour les vendre à la ville ou dans le voisinage. Ils emploient à ces différens travaux les fêtes, qui se montent au nombre de trente-cinq, et le dimanche. Ce régime est sans doute préférable à celui de quelques colonies où les noirs ne sont point nourris et n'ont que le samedi pour pourvoir à leur subsistance.

Les fautes sont punies souvent avec une cruelle sévérité dans quelques habitations ; cependant deux ou trois planteurs ont substitué la prison au fouet et aux autres supplices dont se révolte l'humanité. Il serait à souhaiter que leur exemple fût suivi ; il est probable que le désespoir ferait prendre moins d'affreuses résolu-

tions aux noirs, et que ces infortunés se décideraient plus souvent à conserver une existence qu'ils abrègent trop souvent lorsqu'ils sont traités avec rigueur.

Quelquefois un esclave avoue à son maître qu'il est décidé à se laisser mourir, et souvent rien au monde ne peut faire changer son affreuse détermination : s'il ne se suicide pas d'une manière violente, il emploie des moyens lents qui finissent par le priver de la vie; il mange dans cette intention beaucoup de terre et de chaux, maigrit singulièrement, perd l'appétit, ne tarde pas à enfler, et n'est bientôt plus qu'un affreux squelette.

Les noirs attaqués de ce dégoût de la vie se rencontrent quelquefois sur

les habitations où ils sont bien traités ; mais ils sont infiniment plus rares : comme chez les planteurs humains tout les rappelle à la gaîté, qu'ils sont attachés à leurs travaux par l'espoir d'une récompense, que leur propre travail enfin peut leur donner quelquefois la liberté, ils ne sentent pas toute l'horreur de l'esclavage, et se décident facilement à rester dans un état de servitude qui n'est quelquefois pas plus insupportable que celui des paysans serfs existant encore en Europe.

Si l'on parvient à abolir la traite, il faudra nécessairement améliorer le sort des noirs, les attacher entre eux par les liens du mariage, leur faire former une nouvelle population, en un mot les accoutumer à

se considérer comme faisant partie des hommes utiles de la société ; mais auparavant il faut s'occuper de leur instruction générale, faire revivre dans leur cœur les vertus que trop souvent on en a éloignées. Qu'il nous soit permis, avant de passer à d'autres objets, de présenter quelques idées que M. de Tollenare a émises sur ce sujet dans son excellent ouvrage intitulé : *Essai sur les entraves que le commerce éprouve en Europe;* elles sont, à notre avis, ce que l'on a dit de plus juste et de plus raisonnable sur l'affranchissement des noirs. Après avoir fait de judicieuses réflexions sur les avantages des colonies en général, et prouvé qu'ils cesseront un jour, il dit : « J'ai raisonné sur les colonies en prenant les choses comme

elles sont et comme il ne dépend pas de moi de les disposer ; mais je me ferais des reproches éternels si la crainte du ridicule, attachée à ce qu'une cruelle dérision appelle *philanthropisme*, me fermait la bouche et m'empêchait de dire que l'esclavage des nègres, tel tempéré qu'il soit par l'intérêt, la bienveillance ou la crainte, blesse au plus haut degré la justice, base de toute civilisation. Je me garderai donc bien de mettre en parallèle l'avantage pécuniaire, obtenu par le commerce des colonies, avec l immoralité qui l'accompagne. Je ne m'écrierai pas en fanatique : Périssent les colonies plutôt qu'un principe! mais je soutiens que la difficulté d'affranchir peu à peu les malheureux qui ne sont stupides ou dan-

gereux que parce que nous les avons rendus tels, n'est pas d'une nature insurmontable, et que le vœu des citoyens honnêtes, partagé, je n'en doute pas, par les négocians éclairés, est de concilier le respect dû à la propriété légale avec la disparition d'un cancer si hideux dans notre système social. »

Nous ajouterons ici que M. de Tollenare est une autorité d'autant plus compétente dans ces sortes de matières, qu'il a long-tems résidé dans les pays étrangers, et notamment dans l'Amérique-Portugaise, où il a observé les noirs avec une impartialité remarquable.

Nous ne parlerons plus des autres bourgs du Réconcave ou des environs de San-Salvador, et nous nous con-

tenterons de dire qu'ils sont en général dans un état très-florissant; qu'ils peuvent monter à seize ou dix-sept, et qu'ils sont environnés pour la plupart de nombreux villages près desquels s'élèvent chaque jour des plantations. Nous allons visiter le district de Jacobina, et nous nous reporterons ensuite dans l'ancienne capitainerie des Ilheos, qui ne forme plus, comme on l'a vu, qu'une subdivision de celle de Bahia.

La Comarca de Jacobina tire son nom de la petite ville qui en est la capitale, et elle comprend presque toute la partie orientale de la province. On la considère dès à présent comme divisée en deux districts égaux : celui qui se trouve situé au midi prend le nom du rio das-Contas

qui le baigne dans cette direction. Ce partage est en quelque sorte exigé par la vaste étendue du territoire : c'est un pays en général assez peu fertile dont la plus grande partie consiste en landes et en bruyères qui ne peuvent guère servir qu'à faire paître des bestiaux ; les endroits où s'élèvent quelques forêt sont à peu près les seuls employés à l'agriculture ; on y cultive le manioc, le maïs, les cannes à sucre et le coton, qui forme une branche assez considérable de commerce. Les entrailles de la terre recèlent aussi des richesses minéralogiques ; on trouve de l'or, du cuivre, du fer et, à ce qu'il paraîtrait, de l'argent ; ces métaux se rencontrent particulièrement au milieu de quelques-unes des montagnes

dont le pays est parsemé. La chaîne das-Almas paraît être une des plus considérables, puisque, selon la *Corografia*, son sommet est quelquefois couvert de neige, et qu'elle divise la province dans un espace assez considérable de Minas-Geraës. C'est la portion la plus élevée, appelée Morro das-Almas, où le froid se fait sentir : Montes-Altos qui fournit du salpêtre, Thinba qui contient de l'or, Borracha où l'on assure que l'on peut trouver du cuivre en abondance, sont, ainsi que Monte-Santo, des montagnes plus ou moins cultivées dont on n'exploite pas à ce qu'il paraît les richesses : la dernière contient du fer.

Il naît de ces différentes chaînes quelques fleuves et plusieurs torrens;

mais ils ne peuvent point arroser le pays d'une manière assez générale pour qu'il jouisse d'un haut degré de prospérité. Les hivernages ne se font pas sentir à plus de trente lieues dans l'intérieur, et les orages ne sont malheureusement pas réguliers dans le tems des grandes chaleurs. Ce sont cependant eux qui arrosent le pays et qui doivent faire renaître la verdure dans les lieux desséchés; et quelquefois ils manquent presque entièrement dans les parties du nord. Les pâturages disparaissent alors, les bestiaux affamés broutent avec avidité les jeunes branches d'arbres; mais l'on sent facilement qu'ils ne se reproduisent pas en aussi grand nombre qu'ils pourraient le faire si la nature du pays ne s'y opposait

point. Cependant, vers certaines parties arrosées, on en élève un nombre suffisant pour la consommation de la province, et même pour l'exportation : il n'y a point de doute qu'un nouveau système d'agriculture n'utilisât plusieurs torrens, et ne les fît servir à l'irrigation du district.

Le rio das-Contas paraît être le fleuve le plus considérable de la Comarca ; il prend naissance dans la Serra de Tromba, environ huit lieues au nord-est du bourg de son nom, dont il passe à cinq lieues ; courant toujours à l'est, il reçoit plusieurs tributaires, et finit par se joindre vers la rive gauche du rio Cincura qui est très-considérable : il se grossit encore de plusieurs rivières, traverse

le district dos Ilheos et se perd dans l'Océan.

On compte dans toute la Comarca six villes considérables dont la plus importante est Jacobina : c'est une ville qui n'a que le titre de bourg et sert de résidence à l'ouvidor ; on la voit s'élever près de la rive gauche de l'Itapicuru méridional ; il n'y a pour ainsi dire qu'une très-grande rue où viennent aboutir quelques-unes plus petites ; les maisons n'ont qu'un étage, mais elles sont bâties en pierre et blanchies avec une espèce de terre appelée *tabatinga*. Outre l'église parroissiale dédiée à Santo-Antonio, il existe plusieurs chapelles ; il y a eu autrefois une fonderie pour l'or à l'époque où l'on

s'occupait de la recherche des métaux.

On élève dans son voisinage beaucoup de gros bétail, des chevaux estimés, des porcs, des brebis, ainsi que des chèvres. On y cultive les cannes à sucre, le coton, du tabac excellent, du blé en très-petite quantité, et, dans les montagnes, du maïs et une foule d'autres denrées, ainsi que des fruits parmi lesquels on remarque une grande quantité de coings dont on fait des confitures exportées dans le reste de la province.

Rio das-Contas, qui deviendra probablement la capitale de la partie méridionale lorsqu'il y aura un ouvidor, est sur la route conduisant de Babia à Goyas : c'est un bourg

considérable qui prit ce titre en 1724 à cause de l'accroissement qu'il recevait des mines découvertes en 1718. Les maisons sont généralement bâties en terre ou en briques, et blanchies avec le tabatinga. Les productions de son voisinage paraissent être à peu près les mêmes que celles de Jacobina. Vers la fin du siècle dernier on a trouvé, à quelque distance sur son territoire, des ossemens de mammouth; ils donnèrent une idée bien plus exacte de la dimension de cet énorme animal que jusqu'alors on n'avait pu l'avoir. Le squelette fut découvert par des hommes employés à nettoyer un bassin naturel de pierre, dans l'intention d'en faire un abreuvoir pour les troupeaux, comme probablement il en

avait servi aux animaux sauvages dans des tems fort éloignés. Les os dont nous parlons étaient singulièrement endommagés, mais ils occupaient un espace de plus de trente pas de longueur ; les côtes avaient une palme et demie de largeur ; les tibia étaient de la hauteur d'un homme de moyenne stature, et l'on a calculé que les défenses avaient près d'une brasse, à partir des extrémités ; une dent molaire, privée de sa racine, pesait quatre livres : pour retourner la mâchoire inférieure, il fallut les forces réunies de quatre hommes. Il paraît que l'on a trouvé d'autres ossemens dans différentes parties du territoire arrosé par le rio das Contas.

La Comarca dos Ilheos s'étend depuis le rio Jiquirica jusqu'à celui

de Belmonte ; elle occupe à peu près le terrain de l'ancienne capitainerie de ce nom, et peut avoir environ cinquante lieues de côtes. Elle fut d'abord concédée à Georges Figueyredo Correa, écrivain de la *réal fazenda*, qui, ne pouvant en raison de ses nombreuses occupations y aller lui-même, envoya pour la peupler un Espagnol appelé Francisco Rameiro, auquel il confia le commandement d'une flotille pourvue de tous les objets nécessaires à la colonisation.

Dans le principe, on eut à soutenir de fréquens assauts des Tupiniquins, dominateurs de la province; heureusement la bonne harmonie ne tarda pas à s'établir, et ils passèrent en quelque sorte dans la population.

Plusieurs acquéreurs se succédèrent ; les engenhos à sucre augmentèrent, mais bientôt les féroces Aymorès accoururent de l'intérieur, et vinrent obliger une partie des nouveaux colons à fuir vers Bahia.

Toute la capitainerie ne tarda pas, après ces différentes catastrophes, à retourner à la couronne ; et elle fut achetée en 1661 par Don Joseph Ier.

C'est un pays montueux, abondant en bois de teinture, de construction et de menuiserie, coupé en sens divers par différens fleuves qui entretiennent sa fertilité ; les pluies y sont aussi très-fréquentes en raison de l'épaisseur des forêts ; le terrain dans plusieurs endroits est argileux ; les couches inférieures sont calcaires

vers la côte, et formées sur des lits de coquilles qui, dans le voisinage de l'*humus*, tendent à se réduire en chaux, mais dont les plus profondes sont déjà converties en pierre calcaire ordinaire. Tous les produits coloniaux peuvent se récolter aux Ilheos, et l'indigo y croît spontanément.

Après le rio das Contas, qui traverse le district pour se rendre à l'Océan, le plus considérable de toute la Comarca est le Patype, qui prend naissance dans le Serro do Frio, où on lui donne le nom de rio Pardo. Malheureusement il n'est pas d'une grande utilité, parce que son lit se trouve rempli de rochers qui, joints à ses nombreuses cas-

cades, le rendent innavigable. Son embouchure est de dix milles au nord du rio de Belmonte, avec lequel il communique en deux endroits, par le Jucudiahy et le rio de Salsa; un de ses bras va se jeter dans la baie dos Ilheos.

Cette baie, où se déchargent plusieurs autres fleuves navigables, offre l'aspect le plus enchanteur; son entrée surtout nous a paru charmante. Ces îles couvertes d'aloès et de palmiers, ces nombreux cocotiers qui balancent dans l'air leurs têtes éclatantes, ce rideau de verdure que l'on aperçoit dans le fond, tandis que la ville s'élève sur le côté septentrional, tout se réunit pour former un délicieux paysage. Ilheos ou Saint-Georges avait autrefois le titre de

cidade (1); mais ce n'est plus qu'une villa singulièrement déchue : bâtie dans une vallée entre deux collines, elle n'offre de son antique splendeur qu'un ancien collége des jésuites. Cependant deux routes importantes ont été ouvertes dans son voisinage; une qui conduit dans le Serro do Frio, l'autre par laquelle on peut se rendre à Jacobina.

Il y a encore dans cette Comarca un bourg de Rio das Contas, bâti sur la rive méridionale du fleuve de ce nom. Il est assez considérable, et les habitans sont obligés, sous peine d'encourir certaines punitions, de cultiver la quantité de pieds de ma-

(1) Du tems des Hollandais.

nioc qu'on leur prescrit, en proportion du nombre d'esclaves qu'ils possèdent; aussi voit-on sortir continuellement une quantité considérable d'embarcations chargées de farine, et se rendant à San-Salvador.

De tous les forts du district, le plus sûr, et en même tems le plus majestueux, est l'immense baie de Camamou, et que l'on considère comme à peu près inutile, puisque, au lieu d'une grande ville, il ne s'y est encore élevé qu'une bourgade peu considérable. Elle renferme plusieurs îles, et offre un asile aux navires du plus haut port. Un petit fort en défend l'entrée (1).

(1) Les baleines entrent dans cette rade

A partir de cette rade jusque vers l'embouchure du rio Una, on trouve plusieurs îles assez importantes ; celle de Thinharé, plus connue sous le nom de Morro de Saint-Paulo, a bien près de cinq lieues de longueur du nord au sud. Celles du Boypèda, de Tupyassu, moins considérables, forment avec le continent des détroits dont le voyageur ne peut se lasser d'admirer la magnificence : celui de

---

vers l'époque où elles se rendent à Bahia. Il ne paraît pas que l'on y ait établi beaucoup d'armacoens ; elles seraient cependant placées d'une manière avantageuse. Il deviendrait probablement très-avantageux, dans tous les établissemens existant au Brésil, de substituer les fusées à la Congrève au harpon, comme dernièrement on l'a fait dans le nord.

Cayru est surtout pittoresque ; les mangliers qui le bordent forment de longs rideaux de verdure s'ouvrant quelquefois pour laisser apercevoir des cabanes environnées de palmiers, de caſiers, de cannes à sucre, d'orangers, qui se groupent dans tous les sens, et se mêlent aux fleurs les plus variées.

Ce district, comme tous ceux de la côte orientale, est susceptible d'être peuplé bien davantage qu'il ne l'est maintenant : l'on compte dix à douze bourgades dont la population se compose des descendans des premiers Européens mêlés aux Tupiniquins, qui furent assez empressés à adopter notre religion. Elle s'occupe maintenant surtout de la culture du

manioc, destiné à l'approvisionnement de San-Salvador.

Il existait encore il y a peu de tems, dans l'intérieur, deux nations indigènes absolument sauvages, et connues sous le nom de Patachos et de Mongoyos; la première, dont les nombreuses tribus sont répandues même dans Minas, s'est éloignée; mais les individus composant la seconde ont été réunis en six ou sept aldées au nord de la rivière Patype. Chaque famille vit dans sa cabane et cultive le coin de terre nécessaire à ses besoins. Les Mongoyos sont connus en général pour aimer à s'enivrer: ils font avec le miel, la cire et même les abeilles, une espèce d'hydromel qu'ils passent au travers

d'un tamis et qui acquiert assez de force pour les rendre furieux lorsqu'ils en boivent ; ils composent une autre liqueur destinée à produire les mêmes effets avec des patates et des racines de manioc pilées ensemble.

Les pères donnent un nom à leurs fils au moment de leur naissance, sans aucune cérémonie ; ils pleurent leurs morts et les enterrent nus et assis ; ils dansent et chantent au son d'un instrument aussi simple que peu bruyant ; il consiste en un arc et un cordon délié.

Leur tems se passe à la chasse et à la découverte des fruits ; le seul art qu'ils connaissent est celui de la fabrication des vases de terre ; le chien est leur unique animal domestique ; ils le dressent à la chasse, et

l'on prétend qu'ils n'envieraient rien aux Européens, s'ils pouvaient se procurer toujours des instrumens en fer et des armes à feu. L'arc et la flèche suffisent cependant aux moins civilisés. Ils ne sont point entièrement étrangers à l'art de guérir leurs malades; ils emploient des cataplasmes d'herbes pilées, des baumes, des breuvages de simples bouillis, et ils suivent toujours leur propre expérience ou les anciennes traditions de leurs ancêtres.

Voilà ce que l'on est parvenu à rassembler sur les sauvages de cette partie de la capitainerie; nous allons bientôt faire connaître les descendans des fameux Aymorès en parlant de Porto-Seguro.

CHAPITRE XVII.

Porto-Seguro.

Cette province, où débarqua Pedralvez Cabral lorsqu'il découvrit la côte du Brésil, peut être considérée comme le premier endroit du Nouveau-Monde où s'établirent les Portugais ; elle est cependant bien loin maintenant de l'état florissant auquel elle était parvenue. Les Aymorès y ont malheureusement trop souvent porté leurs dévastations, et il fau-

dra tous les soins du gouvernement pour lui faire reprendre quelque splendeur.

Peu de contrées sont cependant aussi avantageusement situées relativement au commerce: Porto-Seguro, placé entre Rio-Janeiro et Bahia, et communiquant au couchant avec Minas-Geraës, peut facilement trouver le débouché de ses productions, et recevoir en échange des objets d'Europe que l'on n'apporte point dans ses ports.

Les premiers colons, amenés en assez grand nombre par Christovan Jacques vers 1504, vécurent dans la meilleure intelligence avec les Tupiniquins, maîtres à cette époque de tout le pays. Comme ils trouvèrent en grande abondance du bois de Bré-

sil, ils ne tardèrent point à en faire un commerce assez avantageux; ce qui éveilla l'attention du gouvernement, et l'engagea à passer par contrat à une compagnie l'exploitation de ce bois de teinture.

La nouvelle colonie, visitée sans cesse par des bâtimens de commerce, s'accrut insensiblement, et se trouvait déjà dans un état très-florissant lorsque Jean III répartit la côte en capitaineries.

Pedro Tourinho do Campo, auquel Porto-Seguro était concédé, fut le plus heureux des donataires; il arriva avec sa famille pour exploiter un pays habité par les Portugais depuis trente ans; et au bout de quelques années il vit s'élever, sous ses auspices, un bourg consi-

dérable, dont les habitans vivaient dans l'abondance. Santo-Amaro, dont on aperçoit à peine les vestiges aujourd'hui, était situé au sud du bourg de Porto-Seguro, et fut démoli en 1564 par les féroces Abatyras qui formaient une tribu d'Aymorès.

D'autres villages s'élevèrent, et les enfans de Tourinho lui succédèrent dans la possession du pays; mais sa fille Eléonor en ayant hérité après la mort de ses frères, le vendit au duc d'Aveiro, dom Joam de Lancastre, moyennant la somme modique de cent mille reys (environ 562 francs de revenu), six cent mille reys une fois payées, et deux boisseaux de froment à payer annuellement. Il était alors en très-mauvais

état, et ne possédait que deux bourgs peu considérables, ravagés par les Aymorès à différentes époques.

Les jésuites établirent par la suite quelques missions dans la capitainerie; mais ils ne firent pas un très-grand nombre de prosélytes, et l'on voit encore les indigènes qu'ils ont civilisés, occuper différens villages sur la côte, où ils vivent dans la plus parfaite indolence, et tirent leur principale subsistance de la pêche. Une cabane construite avec quelques pieux, enduite de terre, et recouverte de feuilles de palmier, suffit pour les abriter, et ils ne désirent plus rien dès qu'ils ont pu se procurer par un léger travail une chemise et un pantalon de coton, avec un chapeau de paille pour les

garantir du soleil. Leur vice principal est l'ivrognerie ; ils entreprendraient tout pour obtenir un peu d'eau-de-vie ; il faut cependant dire à leur louange qu'ils ont conservé une partie des vertus hospitalières de leurs pères, et qu'ils accueillent avec bonté les étrangers dans leurs misérables cabanes.

Ce beau pays, situé entre les 15° 54′ et les 19° 31′ de latitude australe, peut avoir soixante-cinq lieues de longueur du nord au sud, et sa largeur n'est point encore déterminée. Il semblerait d'abord qu'il dût être parfaitement connu, et l'on n'a point cependant encore exploré certaines parties du centre, couvertes de forêts immenses où vivent des nations sauvages, qui descendaient

sur le bord de l'Océan, il n'y a que peu d'années, pour venir chercher des œufs de tortue à certaines époques.

De tous les fleuves qui l'arrosent en sens divers, le rio Doce, dont les eaux le séparent d'Espiritu-Santo, passe pour le plus considérable ; il a, dit-on, ses sources au centre de Minas Geraës, dont il sort déjà considérable, et portant le nom qui le désigne ; il n'est interrompu par des cascades qu'à l'endroit où il forme les limites des deux provinces; elles prennent le nom d'*Escadinhas* ou petites échelles, et empêchent la navigation seulement pendant les sécheresses ; car à l'époque des crues il est facile de les remonter. A partir de ces parages jusqu'à l'Océan, le

Doce est large, sinueux, et offre un coup d'œil magnifique; il contient plusieurs îles plates, décharge ses eaux entre deux pointes unies de sable d'une vaste étendue, et conserve ses eaux douces à une assez grande distance de l'Océan; ce qui lui a fait donner, sans doute, le nom qu'il porte maintenant.

Le Belmonte, le Saint-Matheus, le Mucuri, ne sont pas moins considérables, et ont aussi leurs sources dans Minas; mais leur cours est malheureusement interrompu par des portages qui n'effrayent cependant point les hardis canotiers, puisqu'on les voit descendre ces différentes chutes avec la rapidité de l'éclair, et passer à travers une foule de roches avec une merveilleuse facilité :

nous avons descendu celles du Belmonte, et nous admirions avec quelle vitesse les eaux emportaient nos frêles embarcations.

Les indigènes qui habitent les rivages de ces fleuves sont en général assez bien connus. Du côté de Caravellas et Villaviçoza, certains sauvages, nommés Canarins, ont établi, dans le centre du pays, une aldée composée d'une seule et vaste maison située dans une vallée entre deux montagnes. Les Machakalis dominent maintenant tout le pays arrosé par les rio do Norte et do Sul, tandis que la partie occidentale est habitée par les Cumanachos, les Monnos, les Frechas, les Cathathoys, les Aymorès et les Patachos,

qui descendent en grande partie de la nation des Tapuyas.

Ce grand peuple, chassé autrefois du bord de la mer par les Tupis, comme nous l'avons dit, avait une analogie remarquable avec ses vainqueurs pour la religion, les mœurs et le langage. Il conservait cependant plusieurs usages particuliers que nous allons indiquer.

Les Tapuyas étaient divisés en nombreuses tribus, plus ou moins considérables, dont chacune reconnaissait un chef conservant son pouvoir même en tems de paix ; ce petit souverain désignait ordinairement, après avoir consulté ses devins, vers quel endroit le village devait aller s'établir, lorsque l'on

était fatigué d'avoir habité pendant quelque tems le même endroit. Le matin du départ, les sauvages entraient dans quelque rivière, s'y frottaient la peau de sable très-fin, se purifiaient par plusieurs ablutions, et se retiraient les membres jusqu'au point de faire craquer les articulations. Après s'être séchés près du feu, ils se raclaient l'épiderme avec une espèce de peigne formé de dents de poisson, pour en faire sortir une certaine quantité de sang, et ils étaient persuadés qu'en faisant cette opération ils se préparaient à supporter beaucoup mieux les fatigues de la marche.

Deux troncs d'arbres, séparés l'un de l'autre de la largeur d'un pas, étaient ordinairement couchés à quel-

que distance de la cabane du chef. Toute la tribu se plaçait sur deux lignes opposées, et chacune choisissait, vis-à-vis, l'individu qui lui paraissait le plus robuste. Il chargeait le tronc d'arbre sur ses épaules, et le portait avec autant de vitesse que cela lui était possible. Le fardeau passait ensuite à chaque homme de la même bande; et celle qui était arrivée la première au lieu désigné pour l'établissement du village avait remporté la victoire sur l'autre, dont elle se moquait par toutes sortes de plaisanteries.

On attendait les femmes et les jeunes gens, qui étaient chargés des armes et de ces espèces de haches formées ordinairement avec une pierre très-dure, par laquelle on

tâchait de suppléer au fer; et l'on se mettait, aussitôt leur arrivée, à abattre des arbres pour en construire les cabanes, qui se plaçaient ordinairement le long des petites rivières dont le pays est baigné en beaucoup d'endroits.

Les femmes ne tardaient point à arriver avec le reste du bagage; elles préparaient le manioc, tandis que leurs maris allaient à la chasse, et le reste de la journée se passait dans les réjouissances.

Leur manière de cuire les viandes était très-différente de celle des Tupis: après avoir pratiqué des espèces de fours dans la terre, ils les emplissaient de charbons embrasés, sur lesquels ils posaient les morceaux de venaison destinés au repas, puis

ils recouvraient de feuilles et de sable l'ouverture du trou, au dessus duquel on établissait un feu ardent, jusqu'à ce que la viande fût cuite.

Les femmes préparaient, avec du miel sauvage, une espèce d'hydromel qui formait une boisson enivrante.

Rabbi, dont nous empruntons ces différens détails, et qui avait vécu long-tems parmi eux (1), dit que le chef, nommé Janduy, faisait placer au milieu de sa hutte une gourde monstrueuse, placée de manière à ce qu'elle fût recouverte d'une partie de la natte. Il n'était permis à qui que ce fût d'en approcher ou d'y

(1) Voyez Margraff, *Historia brasiliæ*.

jeter même un regard de curiosité pour voir ce qu'elle pouvait contenir ; mais cependant quand on fumait du tabac on pouvait aller y rejeter la fumée de la pipe.

C'était devant cette courge que l'on apportait le gibier et le miel recueilli dans la forêt, jusqu'à ce que le chef ordonnât de l'enlever. Cette espèce de vase était regardée par tous les sauvages avec une sorte de crainte superstitieuse, et contenait des cailloux, ainsi que certains fruits dont ils faisaient autant de cas que nous pouvons estimer les métaux les plus précieux.

Ce chef se faisait passer, ainsi que les devins, pour très-habile dans l'art de guérir. Les femmes lui ame-

naient leurs enfans, et il se contentait de leur faire des frictions et de leur cracher du tabac sur le corps; quant aux charlatans, qui étaient regardés comme des espèces d'enchanteurs, ils persuadaient à leurs malades que la douleur qu'ils ressentaient était causée par des pierres ou de petits animaux; ils suçaient la partie affectée, et ne tardaient point à leur montrer ces corps hétérogènes retirés, disaient-ils, par la force de leur art.

Les femmes, dès qu'elles avaient conçu, s'éloignaient de leurs maris jusqu'à ce qu'elles fussent accouchées; aussitôt que l'enfant était mis au monde, elles se retiraient dans la forêt, coupaient le cordon ombi-

lical du nouveau-né au moyen d'une coquille tranchante, et revenaient ensuite à la tribu.

Les Tapuyas étaient anthropophages et mangeaient même, à ce que l'on assure, les corps de ceux qui mouraient parmi eux. Les devins étaient chargés de préparer cet affreux festin, pendant lequel on poussait les cris les plus lamentables.

Quoiqu'ils reconnussent, de même que les Tupis, un bon et un mauvais principe, et certains esprits supérieurs ayant une grande influence dans plusieurs circonstances importantes de la vie, ils paraissaient honorer d'un culte particulier la constellation des Pléiades, et célébraient sa présence à certaines époques par des jeux, des danses et des luttes,

qui avaient lieu dans un endroit consacré.

Nous n'entreprendrons pas de donner ici des détails sur chaque tribu des Tapuyas en particulier; elles étaient extrêmement nombreuses; et comme elles furent repoussées par les Tupis dans l'intérieur vers le nord, il paraît certain qu'elles ont conservé, beaucoup plus long-tems que leurs vainqueurs, les mœurs sauvages que ceux-ci ont abandonnées en partie dès l'époque où ils se sont mêlés aux Portugais.

Les Aymorès, connus particulièrement sous le nom de Bouticoudos ou Botocoudos, forment maintenant la tribu la plus considérable qui soit descendue des Tapuyas. On prétend au Brésil qu'à une époque

très-reculée ces indigènes furent obligés de se séparer de la grande nation, et de s'enfoncer dans les montagnes de l'intérieur, où ils changèrent peu à peu leur langue primitive, et finirent par devenir plus barbares qu'ils ne l'avaient été auparavant. Vers le commencement de l'établissement des Portugais, on les vit descendre sur le bord de la mer; comme des bêtes féroces, ils mirent tout à feu et à sang dans la capitainerie de Porto-Seguro, et dévorèrent impitoyablement les malheureux qui tombèrent en leur pouvoir; les Tupiniquins et les Tupinaës eux-mêmes, étonnés de leur férocité, les regardaient comme des sauvages; mais ils ne tardèrent pas à éprouver que ces nouveaux ennemis

avaient reçu la force en partage ; et ils succombèrent presque toujours dans les différens combats qu'ils furent obligés de leur livrer.

Ces Bouticoudos, que nous avons été plus d'une fois à même d'observer dans la capitainerie de Porto-Seguro, sont encore en assez grand nombre pour se faire craindre dans les établissemens où ils s'avancent ; et il semble qu'ils n'aient fait aucun pas vers la civilisation. On les voit errer dans cette capitainerie et sur les territoires circonvoisins ; mais s'ils se fixent quelques jours sur les bords des fleuves, ils n'y forment point de villages, et l'on ne peut pas donner le nom de cabane au misérable abri qui les garantit tout au plus de l'ardeur du soleil, sans jamais les en-

pêcher d'être mouillés par la pluie.

Les rives du rio Doce et du Belmonte sont les lieux qu'ils semblent préférer. C'est dans ce dernier endroit où nous les avons vus menant à la vérité une vie assez innocente, mais cherchant à peine à cultiver le beau pays qu'ils parcourent. Nous nous sommes depuis convaincus de la justesse des observations de M. le prince de Wied-Neuwied, qui, par amour de la science, parcourait ces contrées désertes vers l'année 1817, et nous a donné depuis un ouvrage rempli de détails de la plus grande importance, dont nous allons mettre quelques-uns à profit, en les joignant à nos propres observations.

Le rio Grande de Belmonte, qui

prend naissance dans la capitainerie de Minas, sous le nom de Jiquitinonha, est destiné, comme nous l'avons dit, à devenir de la plus haute importance en établissant des communications entre Bahia et la riche province dont nous venons de parler. Le gouvernement connaît parfaitement les avantages offerts par cette nouvelle route, et s'occupe en ce moment à l'améliorer, d'après les plans d'un Français très-instruit qui s'y est établi. Des postes militaires sont placés de distance en distance, pour fournir des canots aux voyageurs, pourvoir à leur sûreté, et faire en sorte de civiliser les sauvages. Mais l'on ne peut pas s'empêcher de voir avec peine qu'ils ne réussissent que très-imparfaitement

dans ce qui a rapport à ce dernier objet. Les soldats vivent, à la vérité, en assez bonne intelligence avec ces indigènes, mais ils ne leur donnent point le goût de l'agriculture ; nous avons cependant vu des Bouticoudos défrîcher des portions de terrain considérables, y planter du manioc, et revenir faire la récolte à certaines époques. Il faudrait encourager ces bonnes dispositions qui jusqu'à présent ont été absolument inutiles, et le plus beau pays du monde ne tarderait pas à devenir le plus florissant.

Rien n'égale la végétation des rives de ce fleuve, où le gouvernement accorde des terrains à ceux qui veulent s'occuper de l'agriculture. On aperçoit de tous côtés des bois de construction magnifiques, et l'on est

frappé d'admiration en pénétrant dans la profondeur de ces vastes forêts, dont le silence n'est interrompu que par le cri perçant de quelque animal, ou les chants mélancoliques du sauvage.

On ne peut se défendre d'un mouvement de surprise en apercevant quelques-uns de ces êtres extraordinaires ; mais s'ils sont alliés des Portugais, ils ne vous laissent pas longtems en suspens sur la nature de leurs intentions. La première fois que nous les rencontrâmes ils nous pressèrent avec effusion contre leur poitrine, et répétèrent en même tems, en nous frappant sur l'épaule, le mot *arkendje*, qui veut dire ami.

Les Bouticoudos (1) vont abso-

(1) Ces indigènes, qui se donnent entre

lument nus ; leur taille est peu élevée, mais leurs membres musculeux indiquent la force ; ils ont ordinairement la peau d'un brun tirant sur le rouge, et se la peignent de la manière la plus bizarre. Ils sont dans l'usage de raser leurs cheveux noirs bien au dessus des tempes, et de ne laisser qu'une touffe ronde qui garantit le sommet de la tête. Leur lè-

---

eux le nom d'*Engerecmong*, ont été nommés Botocoudos par les Européens, parce que le singulier ornement dont ils se parent a la plus grande ressemblance avec le tampon d'une barrique qui, en portugais, est désigné par le mot *botoque*. Ils ne s'entendent néanmoins donner ce nouveau nom qu'en témoignant la plus vive impatience. (Voyez le *Voyage* du prince de Wied-Newied, tome II, page 209.)

vre inférieure est percée, et finit par se distendre au point de pouvoir y introduire un morceau de bois léger taillé en rouelle, et souvent beaucoup plus grand et plus épais qu'une dame de trictrac. Leurs oreilles reçoivent aussi ce singulier ornement qui les fait se prolonger jusqu'aux épaules. (*Voyez la gravure en regard.*)

Les femmes, quoiqu'elles aient reçu de la nature des formes assez gracieuses, et des traits infiniment plus agréables que ceux des hommes, se défigurent absolument comme eux, et semblent mettre plus de recherche dans la manière dont elles se peignent le corps de rouge et de noir.

Ces Bouticoudos sont d'une force et d'une agilité inconcevables; ils

Litho de C. Motte

Boutoucoudos.

parcourent les campagnes au milieu de la plus forte chaleur sans éprouver la moindre fatigue, et on les voit passer à travers les forêts comme l'animal le plus agile, écartant les lianes et les branches avec une adresse que l'Européen ne peut pas concevoir.

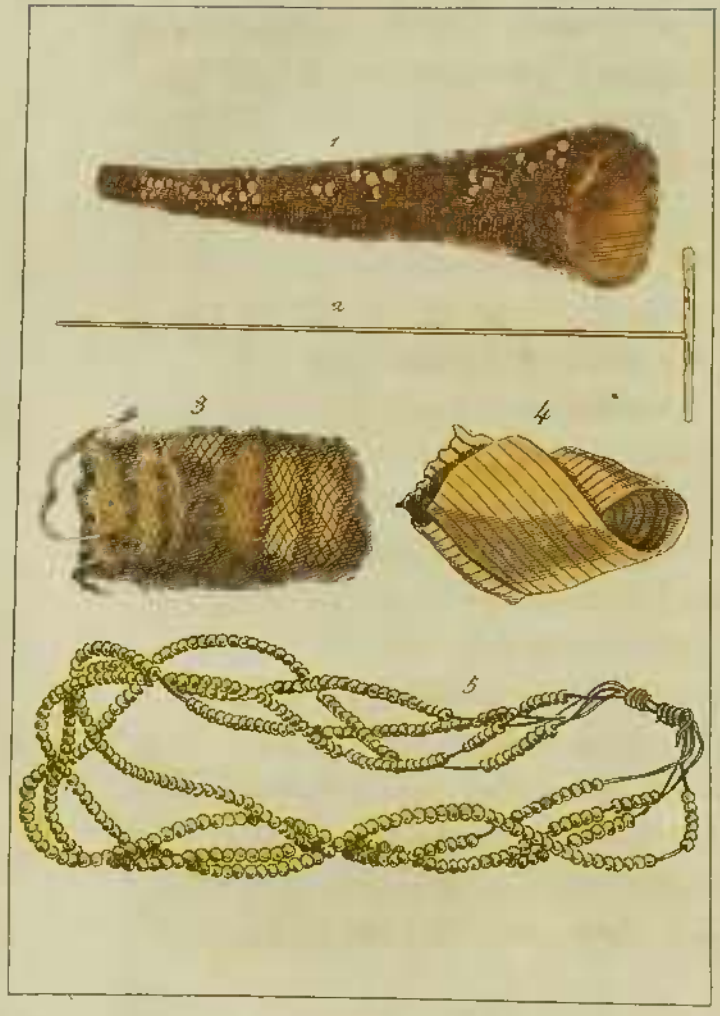
Ils viennent ordinairement s'établir pour quelque tems dans tous les endroits où la nature semble devoir leur offrir une nourriture abondante; mais c'est le plus souvent à peu de distance d'un fleuve qu'ils préfèrent établir leur camp. Aussitôt qu'une tribu est arrivée dans le lieu où elle a résolu de s'arrêter, les femmes allument du feu au moyen d'un morceau de bois tendre assez long, et offrant une cavité sur laquelle on en

place perpendiculairement un autre plus dur, qu'on fait tourner avec rapidité entre les paumes des mains. D'autres femmes tiennent au dessous du morceau de bois horizontal de l'étoupe faite avec l'écorce d'un arbre nommé en portugais *pao d'estopa*, et attendent que quelques étincelles viennent l'allumer. Ce moyen de se procurer du feu est excessivement fatigant, et demande une habileté qu'on ne peut acquérir qu'avec une extrême persévérance.

Rien n'est plus facile que la construction des cabanes : ils se contentent de planter en terre, les unes à côté des autres, de grandes feuilles de cocotier, dont les sommités forment en se réunissant une espèce de voûte; ou, s'ils ont l'intention de faire

un long séjour dans l'emplacement qu'ils viennent de choisir, ils fichent des pieux en terre autour de leur nouvelle habitation ; ils y entrelacent des branchages, et cherchent enfin à se mettre à l'abri des injures de l'air en se formant une espèce de toiture au moyen de grandes feuilles de *pattioba*. Rien de plus singulier que l'intérieur de ces cabanes, que les Portugais appellent *ranchous*, et dont la réunion se nomme *rancharia*. Le chef de la famille est étendu nonchalamment sur une espèce de lit d'estopa; car les Botocoudos ne connaissent point l'usage du hamac : ses armes sont à ses côtés, et l'on aperçoit épars çà et là les différens ustensiles que son industrie sauvage a su lui procurer ; tels que plusieurs pots

fabriqués grossièrement; des espèces de gourdes pour conserver l'eau; une sorte de gobelets fabriqués à peu de frais en coupant un morceau de la tige d'un roseau, dont le nœud forme le fond; des lignes à pêcher, faites avec les fibres du bromelia ou de l'embira; une hache en néphrite, qu'on enduit de cire, et qu'on fixe entre deux morceaux de bois; des flûtes en roseau; un cornet pour s'appeler dans les forêts, qui est fabriqué avec la cuirasse d'un tatou; et enfin un grand filet que la femme doit porter dans les voyages, et qui contient, outre quelques bagatelles d'Europe, des pointes de flèches, des paquets d'étoupe, du rocou et du genipapo pour se peindre, des carapaces de tortues, de grosses boules de cire qui s'échan-



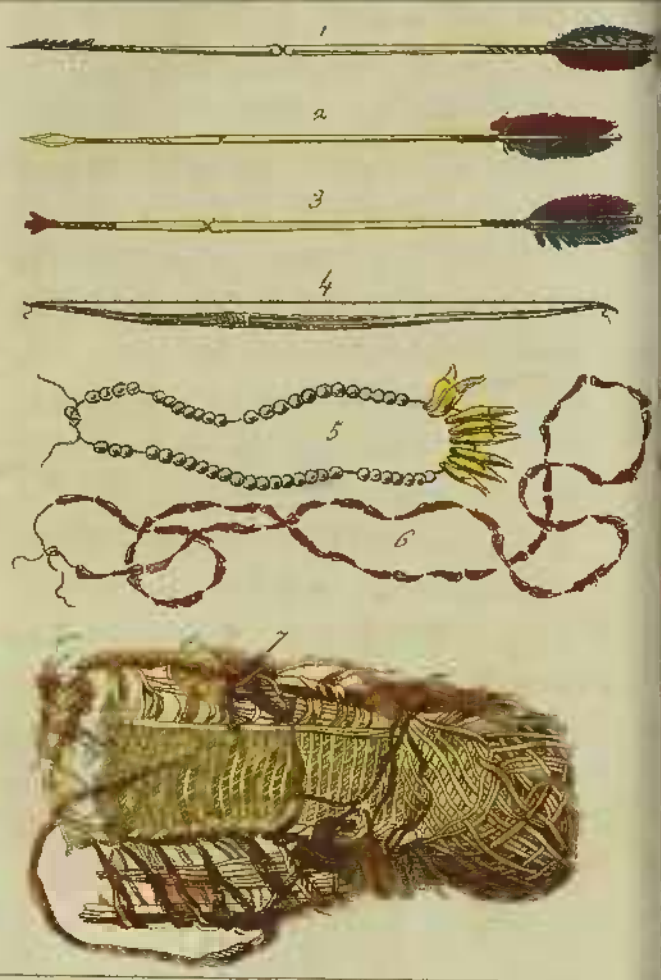
Ornemens et Ustensiles des Bouticoudas.

gent souvent dans les établissemens portugais, des colliers, et une foule d'autres choses regardées comme très-précieuses parmi tous les sauvages du Brésil. Ces différens objets ont été représentés dans la *planche en regard*, et l'on y a ajouté la figure des armes le plus en usage.

Ce qu'on remarque surtout avec étonnement, c'est l'adresse avec laquelle les chasseurs de cette nation savent fabriquer leurs arcs; ils ont ordinairement six ou sept pieds, et sont faits avec le bois du pao d'arco qui est une espèce de bignonia très-haute, à belles fleurs jaunes, que l'on rencontre communément sur les bords du Belmonte, et qui travaillé acquiert une teinte d'un rouge brunâtre, mais ne peut jamais avoir

le noir brillant du palmier Aïri, que l'on emploie au même usage vers la capitainerie de Minas-Geraës.

Les fleches, qui se font de deux espèces de roseau, et se garnissent avec les plumes du hocco du Jacutinga et du Jacupemba, peuvent avoir ordinairement six pieds. On en distingue trois espèces qui diffèrent essentiellement, comme on peut le voir par la pointe, mais dont aucune n'est empoisonnée : la première, connue sous le nom de flèche de guerre, est armée d'un morceau de roseau elliptique très-aigu, que l'on durcit au feu, et que l'on amincit vers les bords, de manière à ce qu'il soit tranchant; la seconde sert principalement à la chasse et présente une pointe de bois très-dur



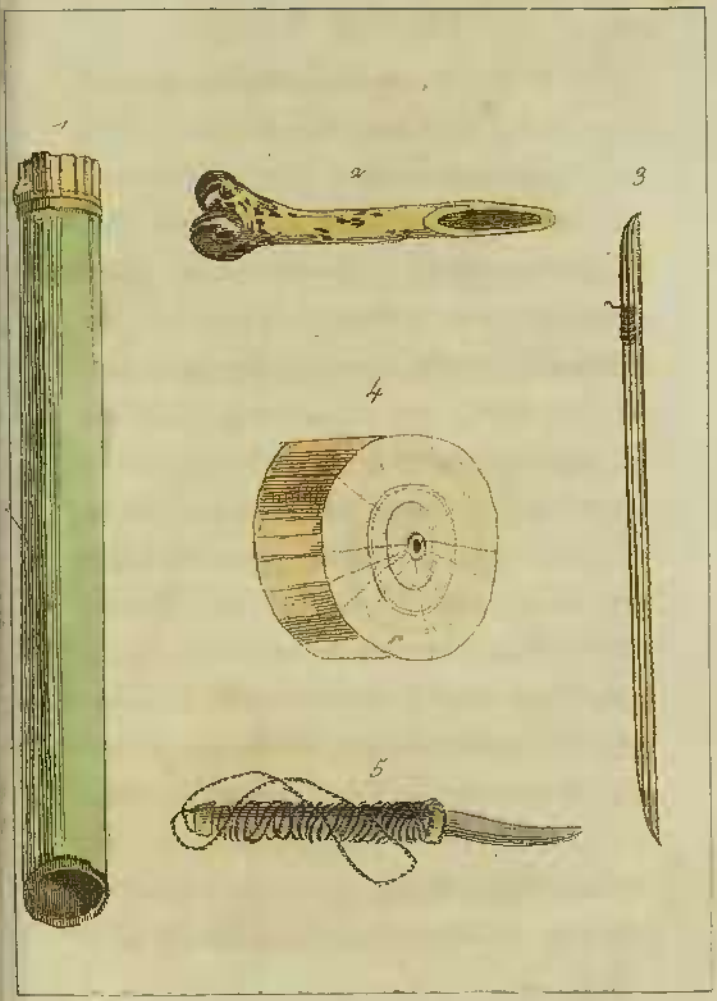
Armes Ornemens et Ustensiles des Pariés

bardelée, pouvant avoir dix à douze entailles obliques formant le harpon : sa blessure est ordinairement mortelle ; la dernière espèce n'est employée qu'à la chasse des petits animaux, et son extrémité est pourvue d'une petite branche ayant quatre ou cinq nœuds disposés en forme de rosace. Ces sauvages ne connaissent point les carquois, et portent toujours leurs flèches à la main.

Quoique les Botocoudos soient d'une paresse extrême, peu d'indigènes peuvent leur être comparés pour l'adresse avec laquelle ils savent chasser ; on les voit suivre les animaux à la piste, se diriger d'après les plus faibles indices et découvrir leur proie avec une facilité qui sur-

prend tous les voyageurs que la curiosité conduit au milieu d'eux.

Depuis qu'ils ont des communications amicales avec les colons, ils se servent quelquefois de chiens pour poursuivre le gibier; mais ceux de ces malheureux animaux qui leur appartiennent, ont en général l'aspect le plus hideux, et sont ordinairement assez maltraités. Toutes les espèces de quadrupèdes ou de gros oiseaux tombent sous la flèche du Botocoudo qui, souvent les attire en imitant leurs cris de la manière la plus extraordinaire; mais c'est le singe que le plus souvent il fait en sorte d'atteindre; lorsqu'il se prépare à tirer, sa main gauche est entourée d'une ficelle, pour ne pas être blessé par la corde;



Ornemens et Ustensiles des Bouticoudos.

il tient toujours l'arc dans une position perpendiculaire, et s'assure que la flèche est parfaitement droite et d'un poids égal en l'appliquant près de l'aile dans toute sa longueur, et en la faisant tourner avec rapidité entre deux doigts. Cette opération se fait de la manière la plus prompte.

Quoique ces indigènes se servent depuis quelques années de la ligne pour pêcher le poisson, ils ont conservé un moyen assez extraordinaire de s'en procurer en abondance. Ils jettent dans le fleuve une certaine racine d'arbre écrasée qui a la vertu d'assoupir le poisson, le fait monter à la surface de l'eau et permet de le tirer avec un petit arc de trois pieds à trois pieds et demi,

dont la flèche n'est point empennée et ne s'arme jamais d'une pointe.

Rien n'égale leur voracité ; tous les êtres animés semblent propres à leur nourriture, et leur appétit n'a jamais connu de bornes : aussitôt que les femmes ont apporté au camp les animaux tués par leurs maris, elles s'empressent de les flamber, de les vider et de les présenter au feu au bout d'un bâton ; ils n'y sont pas plus tôt restés quelques instans, qu'on les retire pour les dévorer : tout le monde garde le plus grand silence pendant le repas, qui dure sans interruption jusqu'à ce que les vivres aient été épuisés. Nous avons été à même de nous convaincre de ce fait sur les rives du Bel-

monte (1). M. le prince de Newied assure qu'on les a vus souvent, après s'être surchargé l'estomac, se fouler mutuellement le ventre.

La nature leur fournit, outre une foule d'espèces de gibier et de poisson, des alimens qu'ils peuvent se procurer sans le moindre travail ; ils connaissent parfaitement l'époque de la maturité de certains fruits ou de certaines racines, et jamais ils ne manquent à se transporter sur les lieux où l'on doit les trouver en plus grande abondance; nous les avons vus même commencer à cul-

(1) Cinq de ces sauvages mangèrent en deux jours un tapir énorme que l'un d'eux avait tué.

tiver certaines portions de terrain sur les rives du Belmonte, y planter du manioc et venir faire la récolte. Il est cependant rare qu'ils aient assez de patience pour laisser acquérir à la racine toute sa grosseur; ils en font une espèce de pâte qu'ils mettent en grosses boules pour la conserver, ou ils la convertissent en *farinha* pour être consommée sur le lieu même. A l'époque où M. de Newied parcourait ces contrées, il est probable qu'aucun sauvage ne s'était livré à l'agriculture, car il n'en fait aucune mention dans son voyage.

C'est surtout lorsque la chasse n'a point été heureuse qu'ils ont recours aux fruits des forêts. On les voit alors chercher avec une nouvelle ar-

deur les fruits des palmiers de toute espèce, les tubercules farineux appelés *cora do mato*, les sapoucayas, les jabuticabas, les pitangas, et surtout une espèce de liane (*cipo*), qui contient une moelle nourrissante, et que l'on mange après l'avoir fait rôtir.

La rouelle de bois dont leur lèvre est ornée les gêne toujours pour manger, et rien n'est plus dégoûtant que de leur voir prendre leur repas : c'est surtout lorsqu'il s'agit de se régaler de miel qu'ils sont embarrassés ; ils pressent la cire pour le faire sortir, et on les voit alors se barbouiller d'une manière très-comique en cherchant à l'exprimer dans leur bouche.

C'est en général après avoir pris

leurs repas qu'ils se livrent au plaisir de raconter des histoires, ou à celui de la musique. Assis à l'ombre des arbres de la forêt, ils semblent écouter avec le plus vif intérêt celui qui prend la parole : il est extrêmement difficile de connaître le sujet des narrations ; car ceux des Portugais qui comprennent leur langue ne la possèdent pas suffisamment pour entendre les longs discours (1). Si un étran-

(1) Cette langue diffère de celle des autres nations, et n'a, à ce qu'il paraît, que peu d'analogie avec la *lingoa geral* (langue générale ou tupique) que parlent encore les indigènes du bord de la mer ; on y prononce du nez une foule de syllabes ; mais les femmes y prennent un ton lent et mélancolique qui lui donne un certain carac-

ger pric quelque guerrier de chanter, il prononce le mot *grita*, qui veut dire *crie* en portugais, et le Boticoudo, moyennant un petit verre d'eau-de-vie de canne, ou une poignée de farine, commence la chanson la plus assourdissante qu'il soit possible d'entendre. Il semble tirer des sons rauques et inarticulés du fond de sa poitrine, et il n'emploie que trois notes qui montent et descendent continuellement. Pendant ce tems, ses bras s'agitent en sens divers; il les place sur sa tête, ou quelquefois il se touche les oreilles.

---

tère de douceur. Ils ne savent exprimer les nombres que jusqu'à trois; *kinan* veut dire un, *hentiata* deux, et *ouroukou* plusieurs.

Nous vîmes un jour un jeune homme, placé debout sur une éminence, au milieu d'une troupe nombreuse; il faisait des gestes extraordinaires, et son chant, que l'on entendait de fort loin, exprimait, à ce que l'on nous assura, des sentimens guerriers. Les femmes sont en général moins désagréables à entendre; elles jouent cependant d'une espèce de flûte de roseau dont les sons n'ont rien de très-mélodieux.

Ces indigènes se divertissent en outre à nager, à tirer de l'arc et à se renvoyer de l'un à l'autre des espèces de ballons fabriqués avec une peau d'uneau rembourrée de mousse; mais il ne paraît pas qu'ils aiment la danse, comme quelques autres tribus.

Il n'est pas certain que les Bo-

tocoudos reconnaissent l'esprit supérieur que révéraient les Tupis; mais ils craignent par dessus tout des êtres malfaisans nommés *Janchons*, qui se subdivisent en espèces de démons supérieurs et inférieurs, et passent leur tems à leur faire éprouver toute espèce de tourmens ou de contrariétés, quand ils ne vont pas jusqu'à vouloir causer leur trépas. Lorsque la nuit était avancée, qu'ils nous devenaient incommodes, et que nous voulions les renvoyer vers leur *rancharia*, il nous alléguaient, pour ne point se retirer, que le *Janchon Jipapakiju* (le grand Janchon) pourrait les rencontrer dans la forêt, et qu'il leur en arriverait les plus grands malheurs. M. de Newied assure que la lune est le corps céleste pour le-

quel ils ont le plus de vénération, et que la plupart des phénomènes de la nature lui sont attribués parmi eux.

Toute la nation se divise en plusieurs tribus, qui chacune ont un chef dont le pouvoir est extrêmement limité, pour lequel les simples guerriers semblent avoir néanmoins de grandes marques de respect, et à qui les Portugais donnent le titre de *capitam ;* une portion de terrain plus ou moins considérable est accordée, selon d'anciennes conventions, à chaque horde, et il lui est défendu d'aller chasser ou prendre des fruits sur un territoire qui ne lui appartient pas ; une infraction à une loi semblable amène un genre de combat dont nous avons failli être témoins ; mais que M. de

Newied a vu et parfaitement décrit, et que nous allons rapporter d'après l'excellente traduction de M. Eyriès, en supprimant quelques détails trop longs pour notre ouvrage.

Le capitaine Giparak et le capitaine Juin étaient les deux antagonistes : ils amènent un matin leurs guerriers sur les bords du fleuve en face le Quartel de Cachoerinha ; tous étaient peints de noir et de rouge ; ils portaient un paquet de bâtons sur les épaules, et le combat ne tarda pas à commencer.

« Les guerriers des deux partis » se firent d'abord des défis mutuels » d'une voix rauque et en peu de » mots, tournèrent de côté et d'autre » comme des chiens enragés, et pré- » parèrent leurs bâtons ; ensuite le

» capitaine Giparak s'avança, passa
» et repassa au milieu de ses hommes,
» regarda devant lui, les yeux bien
» ouverts, fixes et d'un air sérieux;
» puis, d'une voix tremblante, en-
» tonna une longue chanson qui
» avait probablement rapport à l'of-
» fense reçue. Les partis opposés
» s'étant ainsi échauffés de plus en
» plus, on vit un homme de chaque
» côté s'élancer l'un contre l'autre,
» se frapper mutuellement la poi-
» trine avec les bras, si fort qu'ils
» chancelèrent en arrière, puis
» prendre leurs bâtons; l'un frappa
» son adversaire de toutes ses for-
» ces, sans examiner où ses coups
» portaient; celui-ci soutint tran-
» quillement et gravement cette pre-
» mière attaque, sans changer de

» contenance ; ensuite il frappa à
» son tour, et tous deux continuèrent
» à se donner des coups si violens,
» que l'on en vit long-tems après
» des marques sur leurs corps nus
» qui étaient couverts d'enflures :
» comme il restait souvent aux bâ-
» tons des chicots pointus prove-
» nant de la branche de l'arbre dont
» on les avait coupés, plusieurs sau-
» vages n'en furent pas quittes pour
» des cicatrices, le sang leur ruis-
» selait de la tête. Quand deux an-
» tagonistes s'étaient ainsi complète-
» ment rossés, deux autres prenaient
» leur place ; quelquefois plusieurs
» couples se battaient à la fois ; jamais
» ils ne se saisissaient avec les mains :
» quand les combats singuliers eurent
» duré un certain tems, les sau-

» vages recommencèrent à se défier
» les uns les autres d'un air réfléchi ;
» l'enthousiasme héroïque les saisit
» de nouveau, et les bâtons recom-
» mencèrent à jouer. Les femmes
» de leur côté montraient une hu-
» meur non moins chevaleresque ;
» c'était avec des hurlemens et des
» pleurs continuels qu'elles se pre-
» naient aux cheveux, se donnaient
» des coups de poing, s'égratignaient,
» s'arrachaient mutuellement, des
» lèvres et des oreilles, les plaques
» de bois qui couvraient le champ
» de bataille, comme autant de tro-
» phées ; si l'une jetait sa rivale par
» terre, une troisième venait der-
» rière elle, lui empoignait la jambe
» et la terrassait à son tour ; et, ainsi
» étendues elles se tiraillaient à qui

Combat de Bouticoudes.

» mieux mieux. Les hommes ne s'a-
» baissaient pas au point de frapper
» les femmes du parti opposé ; ils se
» contentaient de les pousser avec
» le bout de leur bâton, ou bien, leur
» appliquant le pied contre les côtes,
» ils les faisaient rouler bien loin.
» (*Voyez la gravure en regard.*) On
» entendait enfin des cris et des
» lamentations sortir des cabanes où
» étaient les femmes et les enfans,
» ce qui ajoutait à l'effet de ce spec-
» tacle extraordinaire. »

Le capitaine Giparak tint bon jusqu'au bout, et ne retourna au Quartel que lorsque le prince lui eut dit, en lui frappant sur l'épaule, qu'il était un brave guerrier. Nous avons vu ce même chef, deux ans après, revenir d'une expédition sem-

blable, qui s'était passée à quelque distance du même endroit où le capitaine Pakiju l'avait attaqué; celui-ci, impatienté de la longue résistance de son antagoniste, lui avait porté au bras gauche un coup de l'espèce de couteau qu'il portait ordinairement attaché par un fil de ticum derrière son dos. Giparak, tout sanglant, avait su qu'on distribuait de la farine, et venait pour en avoir sa part; il regardait sa profonde blessure avec la plus parfaite indifférence.

Les grands combats de nation à nation sont bien plus terribles; et la description de ceux des Tupinambas peut facilement en donner une idée.

Quoique les Bouticoudos aient fré-

quemment assuré devant nous qu'ils ne dévoraient point leurs prisonniers, le fait contraire paraît certain : de cruels événemens, devenus plus rares à la vérité depuis quelques années, en sont une preuve suffisante. Le jeune Quèck, amené en Europe par M. de Newied, a fourni sur ce sujet des détails qu'il eût été impossible de se procurer, et de la vérité desquels on peut d'autant moins douter, que cet indigène a eu la plus extrême répugnance à les donner. Selon son récit, un prisonnier, dont il cite le nom, fut amené un jour dans la tribu avec les mains liées ; on lui tira dans la poitrine une flèche qui l'étendit mort ; les membres et les parties charnues du corps furent coupés et rôtis pour servir

au festin ; et, après des réjouissances de toute espèce, la tête de cet infortuné fut suspendue à un pieu, au moyen d'un cordon, qui entrait par les oreilles et sortait par la bouche, de manière qu'on pût la baisser et la hausser à volonté : après qu'elle eut servi de but aux jeunes gens qui lui lancèrent plusieurs flèches, on lui arracha les yeux, on lui coupa les cheveux en ne réservant qu'une couronne sur le sommet du crâne, et on la laissa ensuite se dessécher lentement.

Cette nation belliqueuse est en guerre avec une foule de tribus ; mais elle déteste principalement les Patachos et les Machakalis : il n'y a que fort peu de tems qu'elle est en paix avec les Portugais, et ceux-ci la

redoutent même encore dans certains endroits. Les rives du rio Doce ont été surtout le théâtre de ses déprédations; et l'on s'est vu forcé de lui faire une guerre d'extermination qui, malheureusement, en a enlevé un grand nombre. Quoique les tribus des bords du Belmonte aient en général les intentions les plus pacifiques, il existe encore maintenant un chef nommé Juni *Jakiiam* (le belliqueux) qui domine une partie de la rive droite de ce fleuve, un peu plus loin que la *caxoira: d'inferno*, à environ soixante lieues du bord de la mer, et n'a jamais voulu entrer en communication avec les Portugais; ses guerriers lancent même des flèches sur les pirogues qui se rendent à Minas-Novas; mais il est

facile de les éviter. Les Botocoudos ne peuvent heureusement point livrer de combats sur l'eau, car ils ne connaissent point l'usage des pirogues. Les espèces de canots grossiers qu'ils creusent dans le tronc du barrigudo (*bombax ventricosa*), ne leur servant tout au plus qu'à traverser le fleuve qu ils passent aussi fort bien à la nage.

On emploie, pour faire la guerre à ces sauvages, des troupes légères habituées parfaitement à parcourir les forêts ; et chaque homme, pour se garantir des flèches, porte une cotte d'armes (*gibas d'armas*), faite de plusieurs doubles d'une étoffe légère ouatée en coton. Ce vêtement, qui a le collet haut et les manches courtes, descend presqu'aux genoux et ga-

Lith. de C. Motte

Soldat de Sinhares.

rantit assez bien les parties qu'il recouvre. (*Voyez la planche en regard.*) Ces malheureux soldats, si les sauvages sont instruits de leur approche, courent les plus grands risques : cachés derrière des espèces de retranchemens faits avec des branches d'arbres garnies de leur feuillage, les barbares les accablent de traits, fondent à l'improviste sur eux, et les privent souvent de l'existence avant qu'ils aient songé à se défendre (1).

---

(1) On nous a affirmé que, dans des tems de guerre, ils plaçaient à quelque distance de leur rancharia des pecaris, des chiens et d'autres animaux faiblement attachés, qui brisaient leurs liens dès qu'ils entendaient un bruit étranger, et revenaient au camp, où leur présence avertis-

Ces hommes si redoutables cessent de l'être dès que la paix est conclue avec eux. On les voit alors venir s'établir familièrement au milieu de ceux qui naguère étaient leurs plus cruels ennemis, et montrer dans toutes leurs manières une sorte d'innocence et de bonhomie qui forme un contraste bien extraordinaire avec tout ce que l'on rapporte de la cruauté de leurs guerres. Le gouvernement, il faut l'espérer, va s'occuper plus que jamais de leur sort, et finira peut-être par

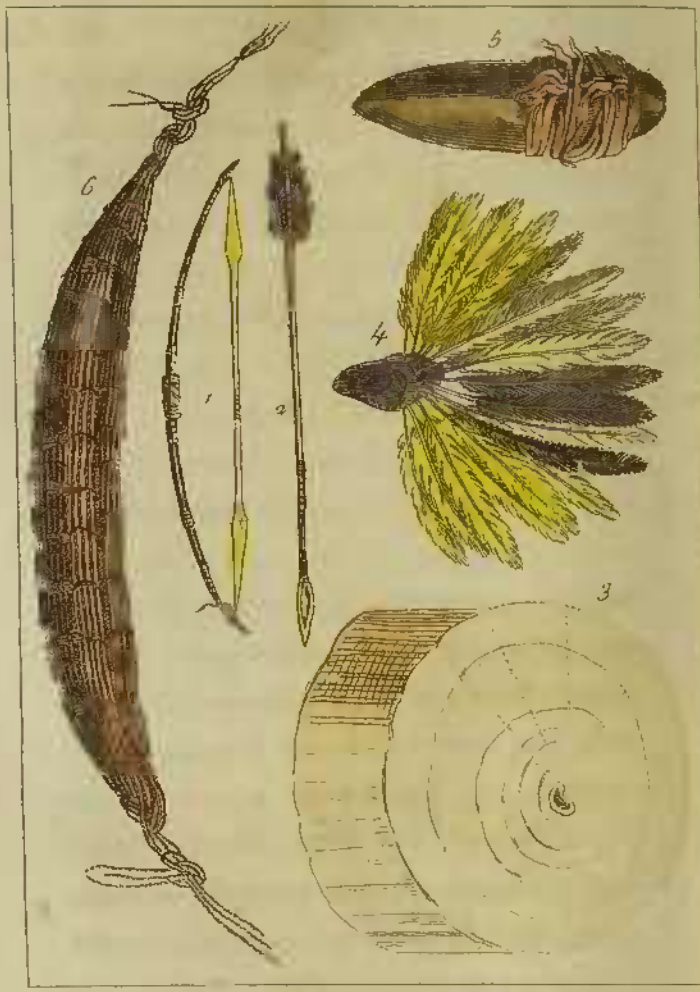
---

sait du danger. Le récit de M. Newied, qui assure que ce sont les cris et le grognement de ces animaux qui les avertissent, nous paraît infiniment plus raisonnable.

les rendre utiles à eux-mêmes et à la masse de la population.

A l'époque où nous visitions les rives du Belmonte, nous avons été à même d'observer les Machakalis qui venaient de l'intérieur pour s'établir sur le bord de la mer, dans le voisinage d'un établissement de la même nation. Cette tribu était dirigée par un jeune chef élevé chez les Portugais, et avait été singulièrement affaiblie par des maladies de toute espèce. Les hommes et les femmes ont cessé de se percer les lèvres pour y introduire une plume ou un roseau, comme le faisaient leurs ancêtres, et ils sont généralement vêtus. Leurs cabanes offrent aussi la preuve de la supériorité de leur intelligence sur celle des Bouticoudos ; elles sont

construites en dôme de cinq à six pieds d'élévation, et mettent parfaitement à l'abri du soleil et de la pluie, à moins qu'il ne survienne un orage très-violent. Les seuls matériaux que l'on emploie pour les élever sont des branches de palmier artistement recourbées par des roseaux (*canna braba*) que le fleuve fournit en abondance : rien n'est plus pittoresque que ces habitations de feuillage, que l'on rend cependant beaucoup plus solides quand on doit les habiter long-tems. Les Machakalis possèdent un nombre assez considérable de chiens, et les emploient avec succès à la chasse du tapir et du jaguar. Ils tuent les oiseaux, comme plusieurs indigènes, avec un arc à deux cordes unies vers le milieu par un morceau



Armes, Ornemens et Ustensiles des Boulicoudos et des Machakulis.

de peau sur lequel on place une boule d'argile, destinée à être lancée au loin. Leur arc de guerre offre aussi une certaine différence avec celui du Botocoudo. (*Voyez la gravure en regard pour ces armes et différens ustensiles.*)

Ces indigènes sont baptisés depuis une vingtaine d'années ; mais ils ne connaissent guère que le nom de leur nouvelle religion. Dans des conversations que nous eûmes avec le chef, qui parlait passablement portugais, nous cherchâmes à obtenir des détails sur leur culte ; et il nous affirma que les Machakalis avaient toujours différé des Bouticoudos dans leur croyance, mais que les vieillards seuls étaient instruits des anciennes cérémonies. La pluralité des femmes paraissait permise, et il nous a sem-

blé que le langage différait beaucoup de celui de plusieurs autres nations.

Cette tribu commence à se civiliser ; mais elle est infiniment peu nombreuse : elle connaît parfaitement la valeur de l'argent, et se loue, moyennant une certaine somme, pour travailler à la terre. Le gouvernement lui a accordé un espace de terrain qu'il est incertain qu'elle veuille cultiver.

Quoique la capitainerie ne soit point florissante sous le rapport de la population, elle possède plusieurs bourgs, qui presque tous se trouvent situés sur les bords de l'Océan, et offrent des ports plus ou moins commodes. Porto-Seguro, regardé comme la capitale, est une petite ville bâtie, à l'embouchure du rio Cachoeira ou *Burhaneim*, sur une émi-

nence d'où l'on peut jouir d'une vue superbe. Les habitans commencent cependant à préférer demeurer dans la partie moin sélevée, plus voisine du fleuve. Dans la ville haute, les maisons sont basses, et n'offrent qu'un petit nombre de rues; on trouve même plusieurs habitations fermées ou tombant en ruines; et le vaste bâtiment construit par les jésuites est loin d'offrir l'aspect qu'il présentait autrefois. Aussi les personnes aisées font-elles généralement leur résidence dans la portion nouvellement bâtie, où les maisons, éparses, sont environnées de bananiers et d'orangers. Il y a une espèce de faubourg, appelé *Ponta-d'area*, habité généralement par les pêcheurs et les mate-

lois ; ils ont élevé leurs cabanes au milieu des cocotiers.

La population, qui se compose de blancs, d'indigènes et d'hommes de couleur, peut aller à deux mille six cents individus : elle manque, en général, d'activité, et s'occupe fort peu de ce qui pourrait améliorer son sort.

La principale nourriture consiste en poisson salé appelé guaroupa ; les habitans sont tellement accoutumés à ce mets peu agréable, qu'ils le préfèrent à tout autre ; et cependant il paraît prouvé qu'il leur donne différentes maladies.

La guaroupa forme aussi la branche principale du commerce de Porto-Seguro, qui en exporte tous les ans près de cent mille pour

Bahia et différentes villes de la côte. Une foule de petits bâtimens, appelés *lanchas*, sont employés à la pêche de ce poisson, et trouvent à leur retour un abri assuré dans le port qui est formé par l'embouchure de la rivière, abritée par un récif s'avançant à un demi-mille en mer.

Les environs, quoique fertiles, sont en général fort mal cultivés; on n'y récolte pas même une quantité assez considérable de farine de manioc pour l'approvisionnement de la ville, qui est obligée de s'en procurer de quelques bourgs du voisinage.

Un peu plus au sud, on trouve la villa de Caravellas qui, plus considérable que Porto-Seguro, se trouve située à l'embouchure du

fleuve dont elle tire son nom, et forme un excellent port où peuvent entrer des navires de haut bord. Presque tous les habitans voisins de ce bourg cultivent le manioc, qui reste jusqu'à trois ans en terre; on ne fait ordinairement guère que deux plantations, parce qu'à la seconde les fourmis se sont déjà multipliées d'une manière effrayante. C'est peut-être de ce bourg que l'on exporte la plus grande quantité de farine de manioc pour les différentes villes de la côte. Le bananier, le jacquier, l'oranger, fournissent aussi leurs fruits en abondance; et au dire de la *Corografia brasilica*, il y a quelques endroits où presque tous les arbres sont des jabuticabeiras.

Le capitaine Bemto Laurenzo,

connu par son zèle infatigable pour l'exploration de diverses parties du Brésil, a ouvert dans le district une route communiquant avec celle de Portalègre, qui conduit à Minas-Geraës.

On ne peut guère se faire une idée exacte, dans nos climats, de la difficulté d'un semblable travail: des noirs et des indigènes, armés de haches et de croissans emmanchés d'une longue perche, sont obligés d'abattre des milliers d'arbres dans les forêts, et de couper les lianes sans nombre qui semblent vouloir les attacher l'un à l'autre. Des palmiers épineux font craindre leurs aiguillons, et il faut se préserver de la chute des arbres de haute dimension, qui en entraînent une foule d'autres que l'on entend

tomber avec fracas. C'est beaucoup d'avoir renversé ces troncs énormes, et d'avoir coupé les broussailles; mais il faut en débarrasser le chemin : alors les plus beaux bois de construction ne sont pas respectés, et au bout de quelques mois le feu doit les consumer avec les lianes inutiles qui les entouraient. Les hommes chargés d'exécuter les abattis dont nous venons de parler, quoiqu'accoutumés aux intempéries des saisons, contractent souvent des fièvres lors de l'époque des pluies, et sont obligés de se contenter de la nourriture que leur procure la chasse, qui n'est pas toujours heureuse.

En suivant la route, le long de la mer, pour revenir de Caravellas vers Porto-Seguro, la plage est souvent

bordée de deux espèces de palmiers appelées *coco de Guriri* et *coco de Mucuri*, qui forment des espèces de halliers ; en plusieurs endroits le sable est tapissé de belles ipomœa à fleurs pourprées, de pervenches roses (*pervenca rosea*), de sensitives et de plusieurs autres plantes remarquables par leur beauté. On trouve sur la même ligne plusieurs bourgs, tels que Villa-d'Alcobaca, Villa-do-Prado, Comechatiba, où la côte s'élève et se borde de forêts considérables. C'est dans ce district que vivent les Patachos et les Machakalis, leurs alliés : les premiers passent pour défians et réservés, et n'ont été amenés que depuis quelques années à des rapports pacifiques.

A quelque distance de là on aper-

çoit le monte Pascoal, qui fait partie de la chaîne des Aymorès, et fut ainsi nommé par Pedro Alvarez Cabral : il sert de point de reconnaissance aux navigateurs.

Après Porto-Seguro, que nous avons décrit, en allant plus au nord et en passant Santa-Cruz de Mogiquiçaba, qui ne mérite pas même le nom de hameau, on parvient à Belmonte, dernier bourg de la province; il est bâti à l'embouchure de ce fleuve célèbre que l'on voit prendre plus bas le nom de Jiquitihnonha, et dont l'embouchure est malheureusement dangereuse, ce qui nuit on ne peut plus au commerce de Minas, en empêchant les embarcations d'apporter au bourg même toutes les marchandises que l'on voudrait faire pas-

ser dans l'intérieur. Par un hasard que l'on ne saurait trop apprécier, le bourg de Caravellas, situé à trois lieues de là, sur la province de Bahia (1), est bâti au bord d'un fleuve appelé rio Salsa, qui forme un excellent port et communique en remontant quelques lieues avec le Belmonte, au moyen d'un canal naturel, appelé Puhassou, long de plusieurs milles, et qui deviendra d'une navigation facile, quand le gouvernement l'aura fait déblayer des troncs énormes dont son cours est interrompu.

Les différens bourgs dont nous avons parlé, et quelques autres, tels que Villa-Vicosa, Portalègre, San-

(1) District dos Illheos.

Matheus et Villa-Verde, sont, comme nous l'avons déjà dit, habités, en partie, par des indigènes, qui, en général, mènent une misérable existence, et se nourrissent de poisson, de farine, d'œufs de tortue et de crabes, que l'on trouve en abondance parmi les mangliers (*rizophera*) croissant à l'embouchure des fleuves nombreux dont le pays est arrosé. Le gouvernement leur offre les plus grandes facilités pour l'agriculture ; car il leur est permis, ainsi qu'à tous les habitans libres, d'user de la quantité de terrain qui peut leur convenir, moyennant le léger impôt de trois mesures de farine de manioc, qu'on n'exige plus même à une certaine distance dans l'intérieur.

Rien n'est plus pittoresque que l'in-

térieur des habitations de ces bonnes gens; et nous extrayons ici de quelques notes prises sur les lieux une description qui pourra en donner une légère idée. J'entre chez un vieux cultivateur : des branches de palmier, liées entre elles par de la terre, forment les murailles et la tapisserie. Le mobilier se compose de quelques nattes et d'un vieux coffre; les ustensiles ne sont autre chose que des moitiés de coloquintes sauvages, ou de cocos pour puiser de l'eau, au milieu desquels on remarque avec étonnement un vase de porcelaine du Japon, cassé à la vérité, mais peut-être le seul qui se trouve à vingt lieues à la ronde. Joignez à tout cela un feu brillant, autour duquel se pressent, pendant la tempête, quelques bam-

bins couverts de haillons ; et vous aurez une idée de l'intérieur de cette cabane, où sont réunis le bonheur et la tranquillité. Ses habitans sont devenus mes hôtes aussitôt que je me suis présenté ; ils m'ont offert avec cordialité leur modeste asile ; j'ai pris place au foyer de l'hospitalité ; et bientôt la pluie a commencé à tomber avec violence ; bientôt les éclats redoublés du tonnerre ont retenti dans la campagne.

Les productions des divers règnes de la nature sont extrêmement variées dans cette capitainerie : il y existe de l'or, des mines de fer, du granit et différentes argiles ; et l'on a trouvé dans plusieurs torrens des améthystes, des topazes, ainsi que plusieurs autres pierres précieuses.

Les rives du Doce, du San-Matheus, du Mucury, du Peruhyppe, du Jucuruçu, du rio do Frade, du Santo-Antonio et du Belmonte, sont couvertes de forêts immenses, où se trouvent les arbres les plus curieux. Le grand palmier Aïri fournit aux indigènes un bois excellent pour fabriquer leurs arcs; mais on ne le trouve que dans la partie sud. Le cocotier de Tucum donne un fil de couleur verte extrêmement solide, que l'on emploie à faire des filets; celui de Piassaba, dont les noix sont travaillées au tour pour en faire des chapelets, est extrêmement remarquable par la beauté de son port, et fournit de longs filamens ligneux avec lesquels on fabrique des cordages pour les embarcations. Le palmiste

présente à son sommet un appendice long de trois à quatre pieds, et renfermant ses fleurs et ses feuilles non encore développées, qui offre une nourriture saine et agréable. Le bois du Brésil se trouve en assez grande quantité ; le jacaranda, le vinhatico, l'angelim, le jiquitiba, le cedro et une foule d'autres, sont reconnus pour offrir d'excellent bois à l'ébénisterie ou à la construction. Les arbres qui donnent des fruits sont aussi très-nombreux, tels que le sapoucaya et l'araticum ; mais ils parviennent quelquefois à une telle élévation, qu'on ne peut récolter leurs productions : il est désolant d'en voir abattre, dit la *Corografia*, afin d'obtenir une douzaine de fruits.

Les bestiaux y sont en très-petit

nombre ; mais on trouve en revanche une foule d'animaux sauvages ; et les jaguars descendent sur le bord de la mer, où ils causent quelques ravages depuis avril jusqu'au mois d'août. On pense que le froid les fait déserter les terres occidentales et chercher le voisinage de l'Océan, qui est plus tempéré. Les tapirs, les cerfs, les porcs sauvages, les singes, les tatous, les pacas, les fourmiliers, les agoutis, y sont plus ou moins nombreux.

Le chasseur trouve aussi une foule d'oiseaux sur lesquels il peut exercer son adresse ; les fleuves contiennent plusieurs espèces de poissons ; les tortues se trouvent en grande quantité, surtout vers les bords de l'Océan.

CHAPITRE XVIII.

Capitainerie de Espiritu-Santo.

La capitainerie de Espiritu-Santo confine au nord avec la province de Porto-Seguro ; à l'ouest avec celle de Minas-Geraës ; au sud avec celle de Rio-Janeiro ; l'Océan baigne ses côtes à l'est. Depuis le rio Capabuana jusqu'au rio Doce, trente-huit lieues forment sa longueur ; sa largeur n'est pas bien déterminée parce qu'une partie de son territoire est encore au pouvoir des sau-

vages qui font aux colons une guerre continuelle.

Ce territoire se compose des trois quarts du pays donné pour apanage, en 1534, à Vasco Fernandez Coutinho, pour prix de ses services en Asie. On dit que ce donataire ne conduisit avec lui, pour le peupler, qu'une soixantaine de personnes, parmi lesquelles se trouvaient deux nobles, don Jorge de Menezès et don Simaon de Castello Branco. Avec cette poignée d'hommes, il battit et mit en fuite les indigènes, fonda la première capitale sous le nom de Espiritu-Santo et la protégea par l'élévation d'un fort : désirant lui donner un accroissement rapide, il retourna en Portugal afin de s'y munir de tout ce qui pouvait être

utile à ses projets. L'autorité avait été remise à dom Jorge de Menezès ; il reçut bientôt la mort dans un combat qu'il eut à soutenir contre les hordes des sauvages : ceux ci étaient revenus en plus grand nombre pour chasser les Européens. Simaon de Castello Branco succéda à Menezès dans le pouvoir, et partagea son fatal destin dans une attaque terrible que firent simultanément les Goitacazes et les Tupiniquins ; ils détruisirent les travaux, brûlèrent les édifices, mirent à mort les colons, dont un très-petit nombre se sauva derrière le rio Cricare, et mirent enfin le pays dans l'état où il était avant l'installation des Portugais.

Coutinho à son retour, trouvant la capitainerie déserte, demanda du

secours à Mem de Sa; ce gouverneur général envoya son fils Fernando de Sa qui opéra sa jonction avec les colons de Cricare, et remporta sur les sauvages un avantage considérable : néanmoins il n'en profita nullement, parce qu'avant de se pouvoir embarquer il fut assailli par un parti nombreux de ces indigènes, animés de la plus terrible vengeance, qui le tuèrent ainsi que la plupart des siens.

Soixante-huit blancs, amenés en ce dernier lieu par Coutinho et réunis au reste de tous les Européens qui avaient tenté des établissemens dans le pays, attaquèrent les nations anthropophages avec tant de bravoure, qu'ils remportèrent sur elles une victoire complète. Cette action

et les heureux effets du christianisme que les jésuites introduisaient avec un zèle extrême, en diminuant la quantité des ennemis, aidèrent le donataire à remettre la colonie dans un état florissant.

Coutinho ne put tirer néanmoins aucun avantage réel de cette capitainerie : un de ses héritiers, également découragé, la vendit pour 40,000 crusades (100,000 fr.) à Francisco Gil d'Araujo. L'acquéreur se rendit sur les lieux, la tête pleine de projets qui ne se réalisèrent point ; l'un de ses descendans la céda pour la somme qu'elle avait coutée au roi dom Joam V, qui la réunit au domaine de la couronne.

Le manque d'Européens a retardé les progrès de la colonisation de

cette province ; et quoique les naturels n'y soient pas très-nombreux, les montagnes élévées et les bois qui la coupent dans tous les sens, ont mis obstacle à leur entière soumission. Cependant sa position géographique, sa fertilité et le voisinage de la ville capitale, lui assurent un état prospère pour l'avenir.

Les montagnes les plus voisines de la mer sont celles de Guarapury dominant la rivière de ce nom ; celle de Pero-Saon au nord de la précédente ; celle de Monte-Moreno, à l'entrée de la baie de Espiritu-Santo ; enfin celle de Mestre-Alvaro, qui est presque circulaire, et se trouve la plus élevée de la côte, se rencontre à trois lieues de la plage. D'un côté elle est à pic et toute héris-

sée de rochers ; de l'autre, disposée en pente douce, elle est coupée de bois et de cultures, dont les possesseurs sont paroissiens d'une chapelle qui se trouve dans sa circonférence ; sur ses flancs naissent les arbres qui fournissent le meilleur baume péruvien de la contrée ; elle est située entre les rios Carahype et dos Reys Magos (*des Rois Mages*) ; il paraît que c'est un volcan éteint probablement depuis bien des siècles.

A cinq milles au sud du rio Piuma se rencontre le mont Agha, d'où sortent des eaux limpides ; c'est un point de reconnaissance pour les pilotes. La plupart de ces montagnes sont de granit. On y trouve de l'or, du cristal et quelques pierres précieuses.

Nul lieu n'est plus favorable pour

étudier avec fruit les mœurs des peuplades brésiliennes originaires. Là, elles n'ont pas encore courbé leur front sous le joug européen; là, se trouve le théâtre d'une guerre qui dure presque depuis la découverte du continent, et dont on donne tout le blâme aux indigènes, sans considérer que, long-tems abusés par des offres illusoires, ils doivent être en garde contre ceux qui ne les ont recherchés que pour les réduire à un état peu différent de l'esclavage. Nous reviendrons sur ce sujet après avoir épuisé la description topographique de la capitainerie.

Le pays est, comme Porto-Seguro, arrosé par un nombre considérable de fleuves. Le rio Camapuan, appelé vulgairement *Capabua-*

mia, a sa source dans le mont du Pic, non loin de celle du rio Muriahé; dans sa course au milieu des montagnes, il se grossit de quantité d'autres rivières, et a son embouchure dans l'Océan, à cinq lieues au nord du Paraïba. Navigable jusqu'à une certaine hauteur, son cours commence bientôt à être tourmenté, et son lit se trouve encombré d'une multitude de rochers.

A près de trois lieues au nord du Cabapuamia court le rio Itapemirim, qui vient d'une distance éloignée, et même dans les montagnes est déjà considérable. On dit qu'un des canaux dont il est formé a son origine dans les mines de Castello, qui n'ont été abandonnées qu'à cause des incursions des Purys et

des Aymorès. Les petits bâtimens le remontent l'espace de quelques milles, et les canots beaucoup plus loin.

Le rio Piuma, qu'on suppose avoir sa source dans un terrain aurifère, au couchant de la chaîne générale des montagnes, a son embouchure à quatre lieues au nord du précédent, et permet la navigation aux canots jusqu'à un éloignement considérable. A six lieues au nord du Piuma coule le rio de Benevente que les indigènes nomment Reriligba. Il n'est très-apparent que lorsque la mer l'enfle de ses eaux; on soupçonne qu'il naît dans la chaîne même.

Le rio Guarapary est étroit et profond dans le voisinage de la mer, mais dans les montagnes il se cache aux yeux avec le lit qu'il s'est creusé. Il

est à près de dix milles du rio Bénévente.

Le rio Jecù a, comme les autres, son embouchure dans l'Océan, à trois lieues au nord du Guarapary. Les jésuites qui possédèrent les terres environnantes avaient ouvert un canal de communication entre cette rivière et la baie, pour n'être pas exposés dans le transport de leurs productions aux caprices de la mer. Par ce canal on s'introduit dans le port après avoir doublé le mont Morena. Les nouveaux colons profitent de cet avantage, sans pour cela épargner la mémoire des enfans de Loyola.

La baie de Espiritu-Santo, qui est spacieuse, et offre de tous côtés des abris sûrs, même aux navires de haut bord, reçoit plusieurs torrens

et plusieurs petits fleuves qui lui apportent le tribut de leurs eaux ; le plus remarquable est celui de Santa-Maria ; il se précipite en cascade, et présente parmi les pierres dont son lit est encombré une espèce de corail, dont les indigènes se font une parure.

La capitainerie de Espiritu-Santo voit fleurir six bourgades plus ou moins importantes, parmi lesquelles celle de la Victoria vient d'être élevée au rang des villes. Presque toutes les autres portent le nom des rivières qui les baignent ; ce sont Villa Velha, Benevente, Almeida, Guarapary et Itapemirim.

La capitale actuelle, ou la ville de Notre-Dame de la Victoire, est grande, bien bâtie, et abondamment

pourvue d'eau. Les bâtimens, les édifices sont remarquables, les rues pavées; elle est ornée d'une église qui sera fort belle quand elle sera achevée, d'une maison de Miséricorde, d'un couvent de franciscains, d'un autre de carmes chaussés, de deux succursales ressortissant de cet ordre, et de plusieurs chapelles sous diverses invocations.

L'ex-couvent des jésuites est fort beau, et sert à présent de palais aux gouverneurs; c'est aussi là que le juge du canton donne ses audiences et fait sa résidence ordinaire. La ville possède un professeur pour l'enseignement de la langue latine, une junte de la ferme royale, connue sous la dénomination de *fazenda real.*

Cette ville est bâtie en amphithéâtre

sur le côté occidental d'une île de quatre à cinq lieues de tour, située dans la baie spacieuse de Espiritu-Santo, dans laquelle peuvent ancrer des frégates, et dont l'entrée est défendue par cinq fortins. Cette île est haute et bien cultivée ; son côté oriental est en ligne droite avec le continent.

A l'entrée de la barre, les marins prennent pour se diriger, outre le mont Moreno déjà mentionné, une autre élévation en forme de pain de sucre, dont la sommité est occupée par un couvent sous la dédicace de Notre-Dame da Penha. Ce couvent possède, dit-on, une image de la Vierge fameuse par de nombreux miracles ; ce qui en fait un lieu de pélerinage et lui assure d'assez bons re-

venus. Il est fréquemment battu des vents ; les Pères qui l'habitent ont pour récréer leurs regards une vaste étendue de l'Océan, la perspective de montagnes de toutes les hauteurs, des vallées plus ou moins larges, et aussi profondes que les premières sont élevées.

Sur le revers de cette montagne, à l'entrée de la baie, est la ville vieille, originairement bourg de Espiritu-Santo, et long-tems le chef-lieu de la province. Il n'a jamais été considérable, et dépérit au lieu de s'accroître, à cause du dommage que lui occasione le voisinage de la ville de la Vitoria. Notre-Dame du Rosaire est la patronne de l'église paroissiale. Ses habitans se livrent à la pêche : la mer voisine est abon-

dante en poissons de tout genre, qui y sont conséquemment à très-bon marché.

Benevente n'est encore qu'une petite bourgade, mais peut devenir très-importante par sa situation favorable au confluent de la rivière de ce nom, où elle jouit d'un port sûr et commode ; son territoire d'ailleurs est extrêmement fertile.

La population se compose, en grande partie, d'indigènes dont les aïeux fondèrent ce bourg sous la direction des jésuites ; ceux-ci y possédaient un hospice, réparti aujourd'hui en trois portions : la première est le logement du vicaire, la seconde sert de chambre municipale, et la troisième de tribunal à l'ouvidor.

On cultive dans les environs le co-

ton, la canne à sucre, le riz, le maïs et les autres végétaux du pays. Les canots qui les conduisent au port remontent un grand espace dans le rio Benevente, à la faveur de la marée.

Guarapary est l'endroit où se récolte la plus grande partie du baume qui prend quelquefois le surnom de la province, et qu'on appelle vulgairement baume du Pérou.

Almeida, situé sur un plateau élevé, à l'embouchure du rio des Rois-Mages, domine une grande étendue de l'Océan. Ce bourg est une fondation des jésuites, qui y possédaient un hospice où ils se rendaient du collége de la capitale pour étudier la langue tupique. Cet édifice est depuis long-tems la résidence des vicaires; et sa chapelle, dédiée aux rois-mages,

a toujours servi d'église principale : devant se trouve un grand espace aplani en terrasse. Nulle paroisse de l'évêché ne possède un si grand nombre d'indigènes, parmi lesquels vivent quelques blancs et des métis ; presque tous sont pêcheurs ou cultivateurs : il se fait une exportation considérable de bois.

A une lieue au nord d'Almeida est *Aldea-Velha* (vieille-aldée), peuplée d'indigènes convertis au christianisme ; elle possède, dans le bras d'une petite rivière qui y coule, un port pouvant recueillir des soumaquas. Plus loin se rencontre une autre aldée de Goitacazes également chrétienne : tous cultivent les plantes nourricières, ou bien se livrent à la pêche ; quelques-uns recueillent le

baume de copahu. Les orangers y sont très-multipliés, et leurs fruits excellens ; on y fabrique de grandes sébiles en bois, connues sous le nom de *gamellas*, et servant à beaucoup d'usages dans toute l'étendue du Brésil.

Près du rio *Doce*, à une demi-lieue du confluent du rio *Maudù*, fleurit, sous le nom de *Souza*, un établissement dont le but est d'empêcher la contrebande de l'or de Minas-Geraës, et qui, avec le tems, doit acquérir une nombreuse population. Le territoire voisin est d'une prodigieuse fertilité, puisque les haricots y ont rendu jusqu'à 320 et 400 pour 1, et que le riz y donne communément dans cette proportion. Dans le voisinage croît un arbre dont les feuilles procurent

Lith. de C. Motte

Vue du Quartel dos Arcos sur le Rio doce.

par leur infusion une teinture violette très-solide.

Depuis le rio Jecù jusqu'à une très-grande distance au delà de son embouchure, le sol est également fertile et abondant en gibier; un grand village de même nom, et peuplé de colons blancs, commence à prendre un aspect florissant.

Vers le 20e degré de latitude, à environ 180 lieues des côtes de la capitainerie dont nous parlons, on rencontre l'île de l'Ascension ou de la Trinité; elle est escarpée, peu propre à la culture, et déserte : elle a servi, il y a trois ou quatre ans, de refuge aux passagers d'un bâtiment français nommé *la Sophie*, qui, depuis plusieurs jours, était miné sourdement par le feu. A peine eut-on dé-

barqué, que les flammes éclatèrent, et que le navire fut englouti, à la vue de ceux qui venaient de le quitter. Le capitaine et quelques personnes courageuses de son équipage osèrent se rendre à Rio de Janeiro dans la chaloupe, qu'ils avaient heureusement sauvée; ils furent accueillis par le roi avec la bonté qui le caractérise. Il fit expédier du port un bâtiment bon voilier pour aller chercher les autres Français restés dans l'île avec très-peu de vivres; mais on ne les trouva pas : une lettre renfermée dans une bouteille apprit qu'ils avaient été recueillis par un navire américain, et que, craignant qu'il ne fût arrivé malheur à ceux qui s'étaient mis en mer dans une frêle chaloupe pour exécuter un trajet de plus de 300

lieues, ils avaient profité du secours qui leur semblait envoyé par la Providence. Nous transportant plus aisément que ces malheureux ne purent le faire, de l'île de la Trinité au continent dont elle dépend, nous allons jeter un coup d'œil rapide sur l'état des sauvages Purys et Bouticoudos qui vivent nomades dans les vastes forêts de la capitainerie.

Les colons européens redoutent également ces deux races qui sont cependant ennemies l'une de l'autre : de loin à loin quelques partis de ces naturels font des excursions dans les villages ou dans les plantations ; et s'ils peuvent surprendre les habitans sans défense, ils les massacrent et exercent sur leurs corps la plus horrible des vengeances, puisqu'ils

en emportent les membres au fond de leurs repaires pour les dévorer. Le souvenir des meurtres qu'ils ont commis oblige à se tenir toujours sur ses gardes, lorsqu'on est possesseur d'une plantation un peu retirée. Le gouvernement a même été dans l'obligation de placer et d'entretenir des postes de soldats de distance en distance, pour protéger les habitans et les voyageurs. Ces postes sont néanmoins en très-mauvais état et dégarnis d'hommes, ce qui fait que les sauvages ne les craignent pas beaucoup, et qu'ayant l'habitude de parcourir les bois avec une extrême rapidité, leurs attaques sont aussi vives qu'imprévues. Leur haine terrible et invétérée pour les colons n'a que trop de fondement;

car ils ont eu tellement à se plaindre des Portugais lors de la découverte et long-tems encore après, qu'ils se sont résignés à supporter la mort plutôt que de se soumettre. Ce n'est pas toujours à force ouverte qu'ils attaquent, ils emploient souvent la ruse pour attirer les blancs ou les nègres dans leurs piéges : cachés dans les forêts, sachant presque se rendre invisibles, et rôdant autour des chasseurs, ils imitent quelquefois les cris de certains animaux, pour égarer par cet appât la victime qu'ils se réservent ; il est donc nécessaire d'être toujours dans la compagnie d'indigènes soumis, qui seuls ont assez de tact pour distinguer entre ces cris, l'imitation du son véritable. Aussi les sauvages ont-ils une ani-

mosité extrême contre ces transfuges, et, dans leurs combats contre les Européens, dirigent-ils de préférence leurs flèches sur ceux qu'ils regardent comme d'infidèles compatriotes.

Quelquefois ils viennent humblement frapper leurs mains près des habitations des blancs, ce qui signifie qu'ils veulent se réduire à la civilisation, et devenir chrétiens; à ce signal on leur fait les dons d'usage pour les affermir dans leur volonté; on leur fournit des vêtemens, quelques instrumens, des liqueurs fortes qu'ils aiment passionnément et les meubles nécessaires pour garnir leurs cabanes; mais il arrive souvent qu'après avoir reçu ces présens ils s'enfuient pendant une belle nuit, emportant ce qui

peut leur être le plus nécessaire; et quoiqu'ils aient parfois un trajet immense à faire pour rejoindre leurs tribus, ils ne tardent pas à opérer leur jonction. Rien n'est comparable à l'habileté qu'ils ont pour retrouver leur chemin dans les bois presqu'impraticables où ils vivent continuellement errans; de petites branches coupées, et placées de telle ou telle manière dans les sentiers qu'ils suivent, indiquent à ceux qui doivent les rejoindre quel est le véritable passage de la tribu.

Quoi qu'il en soit, les colons regardent les sauvages comme des animaux, et s'étonnent comment leur gouvernement ne les extermine pas tous. On devrait plutôt s'étonner comment il ne parvient pas à les ci-

viliser, puisque ces mêmes Bouticoudos, si implacables dans la province de Espiritu-Santo, vivent sur les rives de rio Grande de Belmonte en paix avec les Européens; ce que l'on doit aux mesures efficaces prises par le comte dos Arcos, lorsqu'il était gouverneur de la capitainerie de Bahia.

Cette dernière réflexion est tirée de l'ouvrage du prince Maximilien de Wied-Newied qui a parcouru cette province intéressante en naturaliste et en moraliste consommé. Nous avons donné la description physique du Bouticoudo en parlant du Belmonte; nous avons également déjà présenté quelques-uns des traits qui distinguent les Purys à l'article de Cantagallo. Les Purys de Espiritu-

Cabane de Paris.

Santo différent surtout de ceux-ci par leurs cabanes qui sont bien plus pittoresques. (*Voyez la gravure en regard.*) Elles ne se composent, à proprement parler, que de feuilles de palmiers et de bananiers, arrangées de manière à les abriter du vent. Un feu entretenu avec autant de soin que celui des vestales les garantit et de l'humidité et de l'attaque des bêtes féroces. Les femmes sont chargées de l'alimenter continuellement pendant que le mari se balance mollement dans son hamac. Elles portent aussi les enfans et autres fardeaux pendant les voyages (1), tandis que

(1) Elles se servent pour cela d'une espece de crochet à porteur, qu'on peut voir dans la gravure en regard, où l'on a re-

l'homme marche orgueilleusement ses armes à la main. Ils sont en général gloutons, et ne font pas difficulté de vendre ces mêmes enfans pour des vivres ou des bagatelles.

Parce qu'ils sont malheureux, on les traite de perfides; comme ils ne se livrent à aucune branche d'agriculture, et que le terrain, quelque fécond qu'il soit, ne peut subvenir entièrement à leur nourriture, ils font une guerre continuelle à tout ce qui peut en servir; dans leurs vastes domaines le gibier ne manque pas, et l'on rencontre aussi des animaux carnaciers, tels que les jaguars dont il y a six ou huit variétés. Les forêts

---

présenté plusieurs objets appartenant aux Purys.

Jacaré ou Crocodile du Brésil.

sont pleines de cerfs et de chevreuils; les singes forment dans ces solitudes une population considérable, et le soir on entend leurs cris prolongés; les perroquets et les perruches ne leur cèdent pas en nombre, et surtout en bavardage.

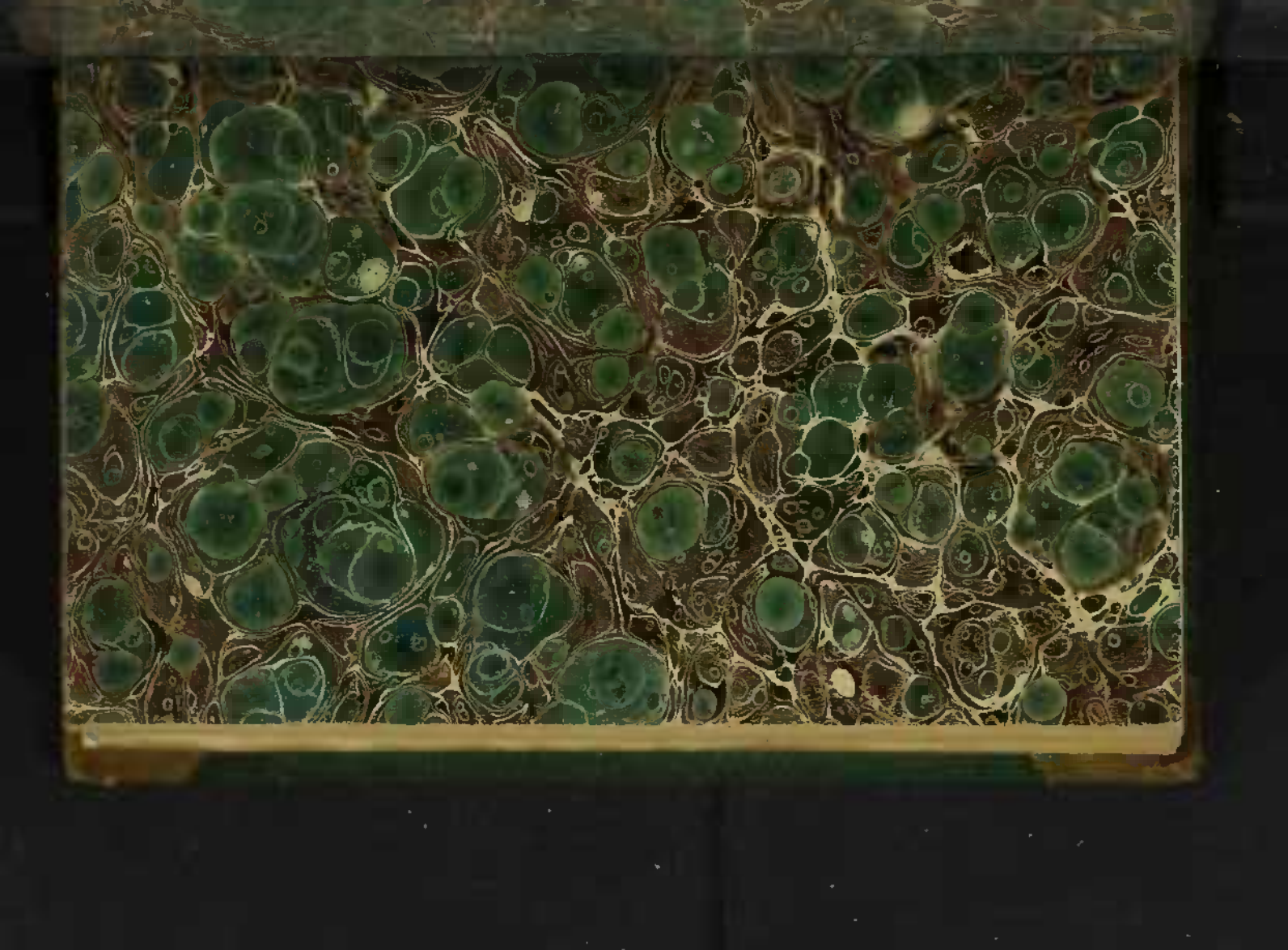
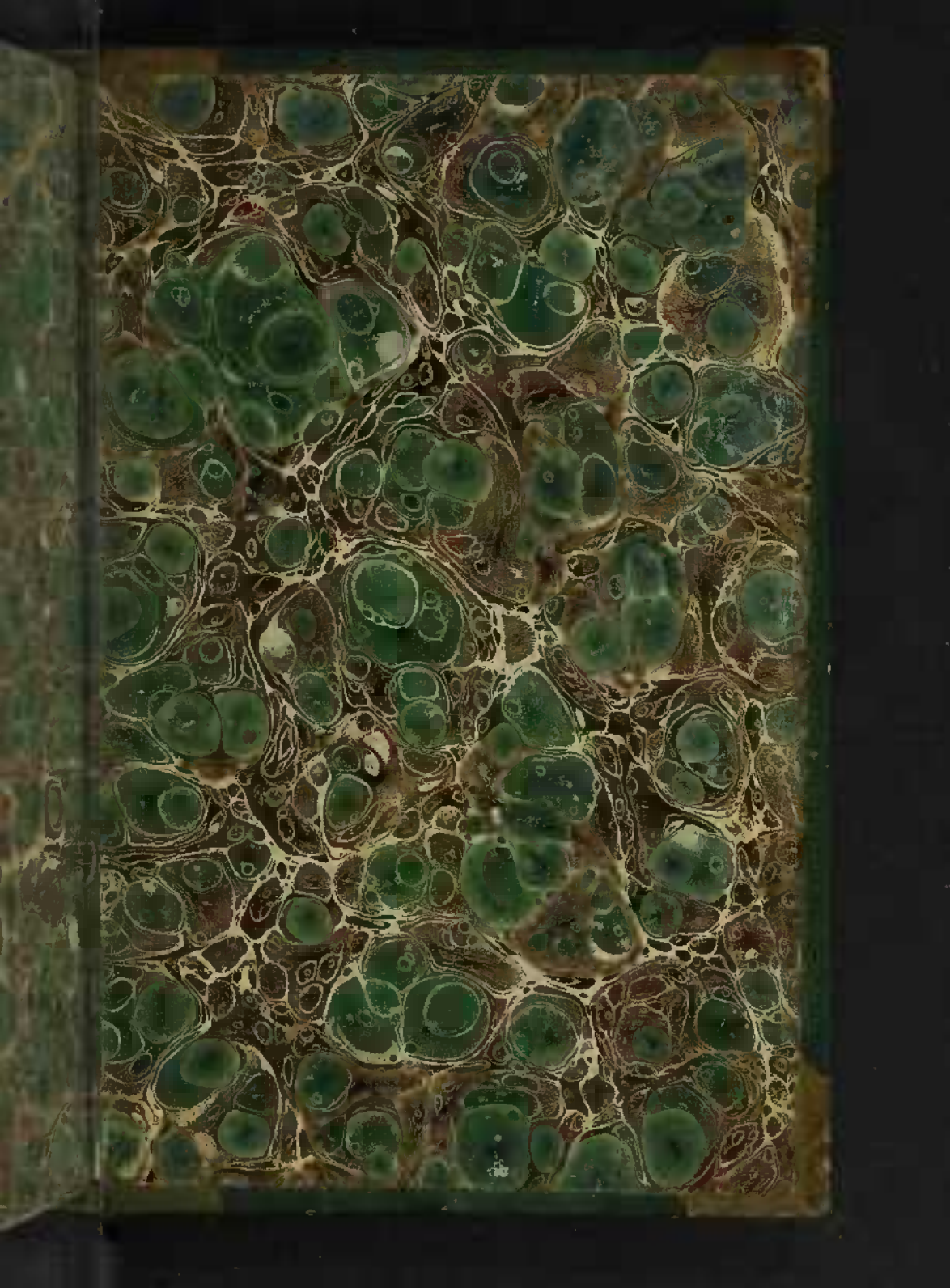
Les rivières ont pour principaux habitans des loutres et des caïmans, nommés jacarès par les indigènes. Ils n'ont guère que six à neuf pieds de long, mais ils empêchent qu'on ne se baigne, sous peine de devenir leur pâture. Ils se tiennent ordinairement entre de grandes plantes aquatiques, le mufle hors de l'eau pour guetter leur proie. (*Voyez la gravure en regard.*) Au moindre bruit ils plongent avec assez de fracas; leur peau est impénétrable à la balle; mais

quand on les atteint dans la gueule, ou bien au dessous des membres, on parvient à les tuer ; l'odeur musquée et nauséabonde de leur chair n'empêche pas les naturels d'en manger. Le lézard terrestre, long d'un pied et demi ou deux pieds, connu sous le nom de *tiou*, et qui se trouve dans toutes les parties du Brésil, est une nourriture plus agréable ; sa chair tient un peu de celle du poulet et de l'anguille, et l'on en sert sur les meilleures tables. Indépendamment des différentes castes d'indigènes qui habitent les forêts, on y peut rencontrer encore des nègres marrons. La plupart se sont échappés d'une fazenda dans laquelle ils étaient très-nombreux. Le possesseur étant mort, laissa ce bien dans un désordre qui

facilita aux noirs les moyens de s'en emparer, et de la gérer pour leur propre avantage. Beaucoup d'entre eux s'adonnent à la récolte du baume de copahu, et sont assez hospitaliers pour les étrangers auxquels ils vendent le produit de leur travail. Ils diffèrent en ce point des nègres marrons de Minas Geraës, qui ont des mœurs très-farouches, et qui commettent tant de crimes, que le gouverneur entretient des corps de soldats pour les poursuivre et les tuer partout où ils les rencontrent.

Après avoir décrit les provinces de la côte orientale, nous allons nous reporter vers Pernambuco, et continuer à nous avancer vers le nord.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

7/6

008294